DÉCADENCE
DE L'ATTENTION INTELLECTUELLE

—

La culture spirituelle est en même temps l'expression et le résultat d'un effort. Tout système de civilisation qui tend à diminuer l'effort affaiblit conséquemment la culture.

Je ne pense pas, ce disant, que la civilisation moderne, malgré les apparences et malgré les promesses, détermine dans tous les domaines une diminution de l'effort pénible. Il s'agit bien plutôt d'une transformation de l'effort. L'ouvrier d'usine, sa journée finie, n'est pas moins las qu'il ne l'était jadis. Il donne peut-être — et ce n'est pas vrai de toutes les industries — un effort musculaire moins soutenu, moins rigoureux; mais il donne un effort nerveux d'autant plus grand que les machines se compliquent davantage et développent une puissance plus redoutable. Le chauffeur de taxi, qui conduit sa voiture dix heures de suite par tous les temps, travaille assis et n'a pas lieu de déployer une grande activité musculaire; mais il vit dans un état de tension nerveuse que l'habitude n'allège pas de façon sensible. La journée finie, je suis bien sûr qu'il est aussi recru qu'un bûcheron ou un terrassier, et, sans doute, moins prêt qu'eux au repos réparateur, au sommeil, à la détente. Loin de moi, donc, la pensée que notre civilisation nous exempte des besognes ardues : elle nous tient quittes de certains labeurs et nous accable de corvées exténuantes. L'homme du XXe siècle est, en outre, tourmenté par une bureaucratie dont on le force non seulement à subir le joug,

mais encore à remplir en partie les charges. L'existence la plus modeste comporte, de nos jours, une véritable gestion administrative, avec ce que l'administration entraîne toujours : paperasses, déclarations, guichets, procédures, attentes, débats, chicanes, contrariétés et surprises de toute nature.

Chose étrange, cette civilisation qui ne ménage pas nos nerfs, qui nous demande, pour tous les actes de notre vie, un effort presque douloureux, cette civilisation est pleine de sollicitude quand il s'agit d'épargner à la masse des hommes l'effort intellectuel, seul gage d'une culture véritable. Tout effort est pénible, sans doute; mais l'effort intellectuel l'est d'autant plus que son bénéfice est rarement immédiat. La plupart des esprits simples sont effrayés par l'effort intellectuel. Ils préfèrent un long et rude effort physique à cette gymnastique de l'esprit dont ils n'ont pas l'habitude et dont les fruits leur semblent incertains et amers. Il ne faut pas grand'chose pour détourner de l'effort intellectuel tant d'êtres déjà surmenés par les exigences d'une civilisation qui ne connaît même plus le sommeil et la trêve.

Or tout se passe comme si quelque extraordinaire génie du mal avait formé le propos d'endormir et de duper l'humanité tout en la flattant dans son orgueil et dans certaines de ses ambitions. Je dis « tout se passe comme si... ». Mais, qu'on veuille bien le croire, je ne cède pas à la mythomanie. Je suis bien sûr qu'aucune intelligence démoniaque n'est à l'origine de notre évolution moderne. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que les choses vont ainsi sans que personne le veuille et je dirai même sans que personne en ait une conscience très nette. Il faut quand même avouer que la conjoncture semble nouée par une volonté maligne et persévérante. Ces prodiges, qui rendent l'homme du XXe siècle solidaire de toute l'espèce, qui l'instruisent à la minute même de tout ce que les autres hommes font, disent ou pensent, ces inventions surprenantes qui semblent faites, *a priori,* pour rendre l'homme plus intelligent, pour lui ouvrir les yeux et les oreilles, pour exciter

ses facultés et le hausser au-dessus de lui-même, travaillent curieusement, et en secret, à l'assoupir, à le tromper, à réduire ses aspirations, à refréner ses élans. Charles Nicolle aurait sans doute vu, dans cette évolution, un nouvel effet de la loi d'équilibre qui régit à ses yeux le monde biologique.

Je n'entends pas revenir tout de suite, — encore que je n'aie pas tout dit, — sur le rôle du cinéma et de la radio dans l'amoindrissement du sens de l'effort spirituel. Je veux signaler un nouvel aspect du même phénomène.

La presse pourrait être, de nos jours, un merveilleux instrument de connaissance. En supposant d'abord, — et j'avoue que c'est une supposition extravagante, — en supposant que la presse parvienne à se libérer des servitudes économiques et de l'esprit de parti, en supposant, — c'est une supposition non moins délirante que la première, mais nous la ferons quand même, — en supposant que la presse, délivrée des passions personnelles, se consacre entièrement à son rôle d'information et d'enseignement, il n'est pas sot de croire qu'elle pourrait jouer un rôle éminent dans la culture du grand public. Elle dispose de tous les moyens imaginables d'investigation et de transmission. Elle jouit, malgré ses fautes, d'un crédit grandissant. Elle pourrait modeler son public, l'entraîner, l'élever vraiment et, dans une certaine mesure, l'instruire, tout au moins l'amener au livre, instrument de la culture véritable.

Or, depuis quelques lustres, la presse est gâtée par un phénomène parasitaire qui semble, à première vue, de peu d'importance et qui, pourtant, remet en question toute la valeur du journal comme instrument de culture. Je vise ici l'abus des illustrations.

L'image est agréable. Elle nous livre vite le meilleur de sa substance. Elle nous fait parfois comprendre certaines choses qu'on aurait grand peine à montrer avec des mots. Produite à l'appui de textes excellents et bien rédigés, l'image peut enrichir notre intelligence du monde. C'est ce que démontre avec éclat, par exemple,

la plus ancienne de nos publications illustrées. Mais, dans la presse quotidienne, l'image est en train de prendre une place presque monstrueuse. Elle tue le texte, non seulement parce qu'elle absorbe une partie des moyens financiers du journal, non seulement parce qu'elle refoule et chasse l'écriture, mais encore parce qu'elle semble rendre les textes inutiles. « A quoi bon, pense l'homme du XXe siècle, à quoi bon lire ce long article, imprimé par surcroît en petit caractère? Je vois bien, d'un coup d'œil, le sens des nouvelles. Lire est fatigant. Je suis las de ma journée, passée tout entière à la fabrique ou au bureau. Lire est inutile, oui, surtout, parfaitement inutile. »

Comme le petit enfant qui, mouillant son doigt, va d'une image à l'autre sans s'arrêter au texte, parce qu'il ne sait pas lire, l'homme du XXe siècle laisse errer sur les feuilles déployées un regard las, voltigeur, vite ennuyé. Oui, le moindre effort! Et si petit soit-il, c'est encore un trop grand effort!

Je ne critique pas ici l'art du photographe. Dans ces dernières années, la photographie a fait de vrais progrès. Elle s'est parée des plus grandes séductions. Elle transpose, transforme, déforme et souvent embellit le réel. La photographie est une précieuse conquête de la science. Mais si la photographie rend l'homme paresseux, je dis que la photographie est funeste et qu'il faut la tenir en bride.

Les artisans de la grande presse ne peuvent plus, dès maintenant, remonter la pente sur laquelle ils se sont engagés. Ils le savent, ils le sentent. Pour ne pas se réduire à la publication d'albums, pour attirer et fixer quand même le regard d'un public égaré, las et indifférent, ils ont imaginé certains artifices typographiques. Nous savons d'ores et déjà que les manchettes et les gros titres ne sont pas des remèdes, et qu'ils contribuent au contraire à ce phénomène panique, dans l'humanité moderne : la décadence de l'attention.

GEORGES DUHAMEL.

L'ÉNIGME BASQUE

—

Le désespoir du singe, c'est ainsi qu'on appelle *l'araucaria imbricata,* parce que ce conifère tropical, et trop piquant, aux rameaux tout en épines, ne donne aucune prise, même à un animal aussi malin que le singe.

Le désespoir du peintre, c'est ainsi qu'on appelle certaine fleurette mauve, du nom de *mignonnette,* si frêle, si mobile qu'elle frissonne toujours et ne permet point à l'artiste d'en fixer l'image sur la toile. On pourrait qualifier de même certains visages d'enfants, de fillettes, même de femmes, et c'est ainsi que Léonard de Vinci dut nommer, à part soi, la Joconde, lorsqu'il tentait de saisir sa complexe physionomie.

Il y a d'ailleurs dans la vie, hélas! mille autres désespoirs. Le désespoir des cœurs trop tendres et des cœurs trop arides, le désespoir des jeunes gens et des vieillards, le désespoir des réalistes et des idéalistes, etc... Tous, à nos heures et selon nos états versatiles, nous avons lieu de désespérer.

Dans la science des races humaines, il est un *désespoir de l'érudit :* l'énigme basque, le secret encore impénétré de l'origine des Eskualdunac et de leur langue singulière.

C'est néanmoins à cette énigme stimulante, passionnante, mais dangereuse, que j'ose m'attaquer, avec l'espoir, sans doute téméraire, de me montrer plus malin qu'un singe pour me saisir de ce problème épineux.

Mais, tout de suite, par modestie et probité intellectuelle autant que par prudence, je me place sous la protection de la grande parole d'Homère, qui devrait être

inscrite au fronton de toutes les sciences humaines dont le seul royaume est celui des vraisemblances, des apparences, des phénomènes : « Dites-moi maintenant, supplie Homère au chant deuxième de l'*Iliade,* dites-moi, Muses qui habitez les palais de l'Olympe — car vous êtes déesses, vous êtes présentes à tout, *vous savez tout,* tandis que nous n'entendons, nous, que la superficielle renommée et *ignorons les choses mêmes...* »

§

Nul ne conteste que le génie qui mène les Basques ne soit grave, sérieux, concentré sur le fondamental dont il ne se laisse point déraciner. En tous domaines, le Basque se révèle l'Homme de la Loi, le tenant opiniâtre du Décalogue, pour ramasser en un seul terme l'essentiel. Il a maintenu le sens primitif et quasi biblique du divin de la Création, de son caractère souverain et auguste. C'est peut-être le seul peuple occidental que l'on puisse voir encore aujourd'hui, aux champs, au foirail ou au fronton, se découvrir, faire silence et se signer lorsque sonne l'Angélus. La peinture populaire de Millet est, en Euskarie, tableau courant. Le Basque, pour tout dire d'un mot, est resté un Antique; il ne plaisante point avec Dieu, seigneur et maître des hommes et du monde, dont il reconnaît l'autorité qui lui semble manifeste; il ne barguigne point avec les principes de base et les règles élémentaires. Cela est un fait d'expérience qu'atteste l'Histoire : le génie basque qui a produit des paysans, des explorateurs, des marins téméraires et découvreurs de mondes, des guerriers, des athlètes et des artistes, a donné l'extrême fleur de sa personnalité, et comme son *quid proprium,* dans des apôtres et des saints : les jésuites Ignace de Loyola et François de Xavier, un Duvergier de Hauranne, l'animateur de Port-Royal, père spirituel de Pascal et de Racine, aujourd'hui les bétharramites Garicoïts et Etchecopar. Où qu'il se meuve, le Basque reste le maintenenr de la Constitution essentielle et première de l'humanité civilisée, pour reprendre la forte expression de Le Play. Qui veut le connaître dans

son fonds doit considérer le type humain étudié et reconstitué par Fustel de Coulanges dans *la Cité Antique*. Bref, le Basque est demeuré tel qu'un Romain des premiers âges.

Grave, sérieux d'ailleurs, n'impliquent point austère, renfrogné ni sévère. Le Basque aime à rire, plaisanter, se réjouir, sauter, danser, crier même (ohé! l'*irrintzina!*). Il a de l'étincelle à revendre. L'idée créatrice et directrice qui entraîne sa race l'a fait semblable au pays où, après une longue migration à la suite du soleil, il s'est enfin arrêté ou plutôt fixé : grave certes, mais frais et riant aussi, vert autant que brun, à coups de soleil sur fonds de sépia. Les plus merveilleux brisants du Monde argentent le pied de ses falaises et de ses montagnes, sous la plus liquide lumière et dans un vent tout chargé d'iode, le plus tonique et vivifiant qui puisse aérer les poumons des hommes. Ses maisons blanches éclatent de gaîté sur le manteau des prairies et des landes, et des champs, et des bois... Mais la dominante de la race, comme du pays, est la note saine, forte, dure même. Solidement humain, le Basque ne rit plus dès qu'il s'agit des principes sacrés sur quoi repose la vie, avec ses constructions salutaires que baigne le mystère de la mort et de son au-delà. Tel on le retrouve à la maison, à l'église, à l'atelier, aux champs, à la guerre et dans l'aventure. On peut vérifier cette loi du sang dans tous les grands hommes de sa lignée.

Cette marque, cette griffe de la destinée, sceau immanent qui blasonne ce peuple, doit avoir son explication. C'est elle que mon amour de cette race et de son esprit m'a fait obstinément chercher et que je viens simplement, modestement, mais avec la plus profonde certitude, exposer aussi bien à l'approbation que, sans doute, à la critique. C'est là le beau risque de la science et de l'art, comme de toute passion.

§

Il me souvient du temps, assez lointain déjà, où je connus les Basques pour la première fois. Ce qui me

frappa, parmi les beautés singulières du paysage, des mœurs et des attitudes, ce fut la dignité simple, la fierté naturelle, en un mot *la race* de ce peuple, qu'il s'agît du pelotari au fronton, du laboureur à sa charrue, du bouvier touchant ses bœufs ou marchant, de son pas lent et cadencé, bras en croix sur l'aiguillon, à la tête de son rustique attelage, ou de la ménagère, matrone réservée et hospitalière, faisant les honneurs de sa cuisine, sous le toit allongé de la maison aux volets bruns. Nul peuple ne me rappelait mieux, par révélation impérieuse et irrécusable fulguration, les antiques Romains connus par leur histoire, leurs bas-reliefs et leurs statues.

Aussi, lorsque m'informant de leur provenance énigmatique, on me dit, à la mode d'alors : « Les Basques, descendants des anciens Ibères — ce qui est aujourd'hui prouvé — les Basques, sont des Sémites », j'éclatai de rire. — « C'est impossible, disais-je. Regardez-les donc : ils crient l'aryanisme, ces gens, par leur allure, leurs gestes, leurs regards, leurs mœurs et leur esprit! Très positifs, c'est vrai, très installés dans la vie et bien assis sur les solidités du monde réel, auquel ils croient dur comme fer, — et ils n'ont pas tort. Ce n'est point une raison tout de même pour les croire sémites, comme des enfants de la Phénicie ou de la Judée. A ce compte, que de juifs, sinon d'israélites, dans le vaste Univers! »

L'erreur provenait de ce qu'alors on considérait seulement les Ibères sémitiques venus d'Afrique. Depuis lors les savants ont peu à peu rectifié cette erreur initiale par des études convergentes. Le premier, le professeur russe Nicolaï Marr, mort l'an dernier, puis les Allemands Winkler et Hoffmann, le Hollandais Van Eys, les Italiens Trombetti et Moglia, l'Espagnol Cejador, sans oublier le Français René Lafon, le distingué linguiste de l'Université de Bordeaux.

Le Basque — disent leurs travaux — est bien l'ancien Ibère, mais, semble-t-il, l'Ibère japhétique du Caucase que l'on a trop négligé dans la famille à peau blanche. Enfant de l'Ibérie d'Asie Mineure, terre de peuplement de Tubal, l'un des fils de Japhet, précise la Bible, où

coulaient l'Ebre et l'Araxe — aujourd'hui la Géorgie — pays fameux par ses richesses de toute nature, et minérales et végétales, contrée des premiers grands essaimages humains et des premiers essais de civilisation où furent trouvées les fondamentales notions de la culture, du dressage et du travail des métaux, lieu d'exil de Prométhée le Civilisateur que les dieux jaloux, selon le mythe grec, enchaînèrent sur une cime du Caucase pour le punir de ses trouvailles, Eldorado merveilleux dont l'Europe tient nombre d'arbres, de fleurs et de fruits...

Tout le monde connaît la page célèbre d'Elisée Reclus, reprise par Barrès dans *Du Sang :*

> Sans les enseignements qui nous furent donnés par les Asiatiques de ces contrées, sans les métiers qu'ils nous léguèrent, sans les plantes et les fruits qu'ils nous apprirent à cultiver, sans les amis et les aides qu'ils nous firent dans le monde animal, nous nous trouverions encore dans la barbarie la plus profonde.

C'est à cette hypothèse, qui apparaît de plus en plus vraisemblable et féconde, que je voudrais apporter ma contribution par des preuves peut-être convaincantes. Elle rejoint les antiques témoignages de Strabon, Pline, Josèphe, saint Jérôme, Isidore de Séville, Dion Cassius et Stephanos de Byzance.

§

« C'est comme un flot subsistant des Ibères si mal connus que nous pouvons considérer les Basques d'aujourd'hui », dit nettement Jean Brunhes dans sa géographie humaine de la France. L'*euskara* a permis de déchiffrer les inscriptions ibères et étrusques, avec le Canadien Campbell et l'Italien Moglia. Le cheminement de ce peuple migrateur en Espagne et en France paraît aujourd'hui reconstitué par la toponymie. « Ces aînés de l'Occident », comme dit Michelet dans une expression que les plus récents travaux ont justifiée, auraient abordé l'isthme pyrénéen par la Méditerranée. En Espagne, leurs points de débarquement semblent avoir été Ampurias et

Tarragone (comme ceux des Grecs et des Romains plus tard) où l'on trouve des vestiges de leur installation mêlés à des constructions égéennes; de là on les suit par la vallée de l'Ebre, fleuve auquel ils donnèrent leur nom; et par Saltuba (c'est-à-dire Saragosse) et Calagorri (c'est-à-dire Calahorra) on arrive aux provinces basques où règne souverainement le très antique *euskara*.

En France, ils semblent avoir abordé dans la baie de Collioure (Cou coliberri) où l'on croit les voir tirer leurs barques sur le sable de la conque, ainsi que le font encore les marins de ce pittoresque petit havre. On suit ensuite leurs traces à Elne qui fut Illiberri, avant de tenir son nom moderne d'Hélène, mère de l'empereur Constantin, puis sur une autre butte, voisine de Perpignan, à la très antique Ruscilio qui devait donner son nom à tout le pays, et qui est aujourd'hui Castel-Roussillon. Enfin, on les retrouve dans toutes les Pyrénées et à leurs abords. Auch fut d'abord Illiberri encore, c'est-à-dire Ville Neuve, capitale de la tribu des Ausci. Et Bezera (Béziers), Ordus (Ort), Oranus (Hérault), Elusa (Eauze), Iluro (Oloron) sont des noms ibères, comme, paraît-il encore, Carcasso, Tolosa et Burdigala. Puisque c'est le passionné celtisant M. Hubert qui nous l'assure, on peut le croire.

El Martres-Tolosane, vieille cité romaine, sise sur la Garonne en amont de Toulouse, s'appela d'abord Calagorri, comme Saint-Bertrand-de-Comminges et le Colahorra des bords de l'Ebre.

Bigorra (Bigorre) est un nom basque, de *Ibaï gorra*, rivières d'en haut, rivières hautes, rivières d'amont, ce qu'est, en effet, la Bigorre, château d'eau où se forme le faisceau de nos belles rivières des Pyrénées occidentales, voire centrales, et Behearnam (Béarn), de *behera*, est encore un nom basque qui signifie terres d'en bas, ce qu'est, en effet, le Béarn, terres alluviales où s'épanouit le bouquet des Gaves et des Luys, terres de pénéplaine issues des profondes matrices montagnardes d'Aspe, d'Ossau et de Lavedan.

Si bien que Bigorre et Béarn veulent dire, avant comme après 1791, Hautes et Basses Pyrénées!... C'est ainsi

qu'on peut être conservateur en se croyant révolutionnaire, comme, par compensation, révolutionnaire en se croyant conservateur. Ce qui n'étonnera point les esprits avertis de la complexité des choses humaines et de l'inconséquence à peu près constante qui préside à leur cours.

La Bigorre possède le Bastan, vallée de Barèges, ainsi qu'il existe aussi en Navarre espagnole, au cœur le plus pur de l'Euskal-Herria.

Le Lavedan, dont Lourdes est la capitale, est un nom basque, « le pays des sapins », *Labedaa,* de *abe,* sapin, en langue euskarienne, Certains voient dans Garona (Garonne) *ibar ona,* la bonne vallée, ce qu'elle est manifestement de sa source à son embouchure. Je lis même avec surprise, malgré ma foi basquisante bien assurée, je lis dans le récent et fort volume d'Isabelle Sandy sur son cher comté de Foix que le patois d'Ariège est de fonds basque pour certains de ses mots dont le latin ni l'espagnol ne donnent raison. Par exemple, *abet,* sapin, de l'euskarien *abe* déjà vu en Bigorre pour le pays de Lavedan, tels encore *cadiéra,* chaise, *bargo,* corde, *esquiello,* clochette, *marra,* bélier, qui proviennent des mots basques respectifs *khadira, barga, esquila* et *marroa.* Que des mots basques, et si usuels, subsistent dans la langue populaire des pays pyrénéens qui ne sont plus eskualdunac, cela indique évidemment une imprégnation par l'installation, et, pour parler comme les spécialistes, un *substrat* ibère originel. C'est la base foncière de nos races pyrénéennes. Tout Pyrénéen, en un mot, est un peu Basque dans son tréfonds. Il y a dans ces découvertes, me semble-t-il, matière à réflexion pour les savants basquisants, et les autres. Dans la toponymie comme dans les dialectes, tant en Espagne, Italie et autres lieux qu'en France. il pourrait y avoir de profondes découvertes à faire à l'aide de l'*euskara* et d'une bonne idée conductrice. Pour parler net, on peut s'étonner que tout linguiste n'apprenne point l'*euskara* au même titre que le *sanskrit.*

Les Indo-Iraniens vinrent ensuite réduire ce flot ibère;

par l'Est d'abord, les Ligures, race préceltique, c'est-à-dire Celtes d'avant-garde, de « premier ban », assure Camille Jullian, puis les Grecs et les Romains; les Celtes enfin, par le Nord, si bien qu'après avoir déferlé jusqu'à Nantes qui serait d'origine ibère, selon le celtisant M. Hubert, et par voie maritime jusqu'en Irlande à laquelle ils donnèrent son premier nom d'Erin (l'Hibernie romaine), nos aïeux caucasiens furent ramenés, comme en un territoire de refuge et suprême réduit, sur leurs centre d'expansion initial : les Pyrénées et leurs abords. Les sept Provinces basques demeurent la citadelle de la fidélité à cette race aventureuse et civilisatrice des premiers âges du Monde Occidental.

En Espagne, ou plutôt dans la péninsule ibérique, on trouve les Ibères s'étendant jusqu'à la belle Grenade qu'ils fondèrent. Les ruines d'Elvira (Illiberri) dans l'heureuse *véga,* aux portes de la cité hispano-arabe, en témoignent encore. Sans oublier Sagunta ni Numantia, célèbres dans l'Histoire par leur farouche résistance aux Carthaginois et aux Romains. En Lusitanie, Setubal, au sud de Lisbonne, perpétue leur plantation extrême face au grand large des flots atlantiques. Le lusitanien Viriathe est sans doute un des leurs, Viriathe, le plus redoutable ennemi des Romains avec Annibal et Mithridate, là-bas, dans le Pont, au seuil de l'Ibérie caucasienne précisément.

Le titre, retenu par l'Histoire, à la singularité ethnique des Ibères en Extrême-Occident date de la conquête romaine. On le peut voir encore, ce parchemin de marbre jauni, dans l'église de Hasparren (Labourd) qui a pris la place de l'ancien temple païen. Les habitants de la Novempopulanie pyrénéenne remercient le questeur Verus, maître du pays, qu'ils ont expressément mandaté à cet effet, d'avoir obtenu d'Auguste, à son retour de Rome, de les séparer des Gaulois. En signe d'allégresse, ils ont élevé un autel au génie du pays. La pierre de Hasparren est l'épigramme votive de cet autel païen du particularisme ibère. Les Neufs Peuples avaient d'ailleurs refusé de lutter à côté des Gaulois contre les Romains conquérants. Ces Ibères, déjà séparatistes, délimitent leur pays

à ce qui est aujourd'hui encore et à ce qui fut, sous l'Ancien Régime, Pays Basque, Béarn et Gascogne au nom fort significatif. Ils rejettent de leur communauté, ces Ibères rigoureux, ce qui est encore aujourd'hui, comme ce le fut sous l'Ancien Régime, l'Aquitaine ou, par corruption, la Guyenne, c'est-à-dire le pays des eaux, le pays, trop celtisé à leurs yeux, des belles rivières Garonne inférieure et Gironde, Dordogne, Isle et Lot, Leyre et bassin d'Arcachon.

En résumé, tel un astre possède son noyau et des zones d'atmosphère de densité décroissante, l'antique Ibérie française possède aujourd'hui encore, à la fois différentes et apparentées, les Provinces basques d'abord, les Pyrénées ensuite, puis Gascogne et Languedoc, enfin Guyenne.

§

Hors d'Espagne et de France, ces Ibères, on les trouve encore en Italie sous le nom d'Etrusques, c'est-à-dire *aïta euskar*, pères euskariens, selon Beati Moglia. Ces Etrusques paraissent originaires, suivant l'opinion aujourd'hui dominante, de l'Asie Mineure septentrionale. C'est ce que dit, après Meillet et quelques autres, le *Guide bleu* Hachette pour l'Italie : c'est donc une hypothèse déjà classée. Ces Etrusques passent pour être les premiers occupants de l'Italie où leur empire primitif s'étendait jusqu'à Naples. Ils furent peu à peu refoulés par l'invasion des races indo-iraniennes; avec quelques-unes de ces tribus nouvelles, ils fondèrent Rome dont ils fournirent les premiers rois. L'opinion commune des savants, et surtout des linguistes tels que Meillet, se rallie aujourd'hui au vieux jugement de Denys d'Halicarnasse : « Beaucoup d'historiens ont considéré Rome comme une ville étrusque. » Si bien que, lorsque pour définir l'étoffe basque on la dit romaine, il serait plus juste de dire que c'est l'antique étoffe romaine, si robuste et glorieuse, qui fut basque en sa trame première.

« Les Etrusques, écrit Meillet, ont été de grands bâtisseurs et organisateurs de villes. » — Soit des Illiber-

ristes. — « Ils sortent peut-être de la souche pélasgique, écrivait dès 1884 le grand helléniste Louis Ménard, tant admiré de Renan et de Leconte de Lisle, d'Anatole France, de Barrès et de Philippe Berthelot. La civilisation des Etrusques est une sorte d'annexe de la civilisation hellénique, mais elle s'en distingue par un caractère sacerdotal qui semble la rattacher à l'Orient et par des tendances pratiques dont les Romains ont hérité. » (*Histoire des Grecs*). A ce double caractère, on reconnaît assez bien le vieux génie basque. Ce qu'ils apprirent des Hellènes, les savants modernes s'accordent à dire que les Etrusques en bénéficièrent dans la migration qui les porta, à travers la mer Egée, des rives septentrionales de l'Asie Mineure jusqu'à la péninsule italique. L'*Odyssée* et l'*Enéide* peuvent encore aujourd'hui nous donner une idée du voyage.

Quelques savants, en pointe d'avant-garde, prétendent retrouver des Ibères au sud du Péloponèse, à l'origine de Sparte. Le faisceau des conjectures n'est point encore assez dense pour que je l'utilise. Mais ce que l'on sait du génie des Spartiates l'apparente assez bien, par sa vigueur, sa dureté même, et son sens pratique aux Etrusques, aux anciens Romains et aux Basques.

§

Enfin, les derniers travaux des savants, tant d'archéologie que de linguistique, nous amènent au Caucase comme lieu d'origine des Ibères.

Leurs conclusions découlent surtout de la parenté du basque avec le vieux langage géorgien, de la parenté aussi des mœurs et de l'esprit. Ils ont même identifié Tubal, fils de Japhet, avec Uplos, héros éponyme des Géorgiens. Un parallèle en règle serait fort intéressant et réserverait, aux Basques comme aux Géorgiens, bien des étonnements. Pour ma part, j'abandonne certaines parentés dans les goûts et les coutumes (1) qui ne me semblent point pé-

(1) Par exemple, l'habitude de conserver le vin dans des outres en peau de porc, animal entier avec ses quatre pattes.

remptoires, quoique singulières; j'abandonne même la mise en valeur de certains noms qui sonnent basque en cette contrée, comme Urumia (2), Urartu, Chorokhi (3), Urdubad, pour aller à des arguments plus décisifs. Je n'insisterai point encore pour savoir si, par exemple, la ville de Gori, centre ethnique des Géorgiens, entre la capitale Tiflis et la Mer Noire, ne devrait pas ce vieux nom (qui est basque) à son terrain rougeâtre qui, dès l'antiquité, valait à l'airain d'Ibérie, d'un jaune plus brillant et plus clair que tous autres, une renommée universelle en Asie Mineure et Méditerranée. Je n'insisterai point pour savoir si Gori doit son nom, comme non loin d'elle Tiflis (en langue moderne) aux *eaux chaudes* qui jaillissent de son sol volcanique — double hypothèse qu'éveille le nom de Gori (4). Je n'abuserai pas du fait que cite M. Pierre Harispe dans son volume *le Pays Basque* et qui nous montre Tacite donnant pour chef aux Ibères du Caucase un certain Ariarate, beau-frère de Mithridate. « Ariarate, poursuit Harispe, est un nom basque que j'ai retrouvé plusieurs fois dans nos provinces et surtout dans la vallée de Bastan. » Toutefois, je ne célerai pas cette preuve (ou présomption) par le sentiment que je tiens de la ravissante et gentille (rare alliage) Mme Mary Costes, la femme du grand aviateur. Même dans les sciences, on le sait, il ne faut pas négliger le sentiment. « Toute connaissance vient du sentiment », affirmait Léonard de Vinci, ce que répète, à sa manière, Claude Bernard, lorsqu'il déclare qu'à l'origine de toute découverte scientifique, il

(2) Cf. l'Urumea, rivière de Saint-Sébastien.

(3) Cf. Cirauqui, l'étonnant village bistre et pâle, entre Pampelune et Estella.

(4) En basque *gorri*, rouge, et *gori*, chaud, brûlant. Un savant philologue caucasien, M. A. Vatchiantz, nous a confirmé depuis lors cette hypothèse. Chaud, brûlant, s'exprime en russe par *gor*, en arménien par *khor* ou *khur*, en persan par *khour*. *Khourouché*, c'est le Soleil, dont nous avons fait Cyrus, c'est-à-dire le Roi-Soleil. D'où le nom de la rivière de Tiflis et de Gori : Cyrus, Kour et Koura. La Koura, c'est le fleuve Chaud ou le fleuve Rouge, comme nous avons encore, en Basse-Navarre, *Ibaï-Gorri*, la rivière Rouge. Gori du Caucase paraît bien équivaloir à Baïgorry du Pays Basque. M. Vatchiantz nous a donné pareilles similitudes pour haut (*gora*), chef ou grand (*lar*), cerise et châtaigne, ainsi que pour certains autres mots.

y a d'abord « un sentiment de l'esprit ». Donc, il y a deux ans, déjeunant à côté de Mme Costes, à Biarritz, je lui demandai si elle en était à son premier séjour en Euskal-Herria et comment elle trouvait le pays. « J'y suis venue pour la première fois, cette année, me répondit-elle, mais j'y reviendrai pour une raison très personnelle. Le pays est fort beau, mais la race basque m'a séduite davantage encore. Elle m'émeut, lorsque je la vois dans les campagnes où je me promène, car elle me rappelle par son allure, ses traits, son attitude, ses habitudes, tout à fait la race de mon pays. » Je lui expliquai alors, sachant que Mme Costes est géorgienne, que les savants modernes ne s'étonneraient point de cette similitude profonde qui la touchait.

Mes remarques, à mon sens les plus décisives, faites au cours d'études prolongées dans le sillon nouveau tracé par les savants modernes, les voici.

Les cartes qui donnent la dissémination des fils de Japhet selon les données de la Bible, confirmées ou mises au point par les orientalistes contemporains, portent Tubal, cinquième fils de Japhet, comme ayant pris pour terre de peuplement la grande vallée caucasienne qui devait être l'Ibérie. — Or, les Basques, par tradition immémoriale, se transmettent qu'ils sont issus de Tubal, fils de Japhet.

L'Ibérie était arrosée par deux fleuves, l'Ebre (depuis, le Cyrus, puis le Kour, enfin la Koura) et l'Araxe, nom qui subsiste encore et désigne le fleuve que se partagent la Caucasie et l'Arménie. — Or, on sait que les migrateurs, et encore les émigrants d'aujourd'hui, se plaisent à donner à des villes, à des monts, à des fleuves du pays neuf où ils se fixent, au terme de leur aventure, les noms des villes, des monts ou des fleuves de leur pays originel. Les Ibères, parvenus en Espagne, n'y ont point manqué, semble-t-il. Les savants s'accordent à dire qu'ils donnèrent le nom d'Ebre au fleuve dont ils remontèrent le cours, après leur débarquement sur la rive levantine de l'Espagne. Quant à l'Araxe, nous le retrouvons lui aussi en Navarre où il prend sa source, avant de confluer dans

l'Oria, aux portes de Tolosa, ancienne capitale du Guipuzcoa (5).

Enfin voici, à mon sens, une preuve qui pourrait bien être souveraine.

Dans sa remarquable *Esquisse d'une histoire de la langue latine* (1928), le grand linguiste Meillet signale deux faits curieux dans la linguistique helléno-latine. Un certain nombre de mots grecs ou latins ne proviennent pas du sanskrit, parce qu'évidemment le monde indo-iranien, d'où sont issus Grecs et Latins, ne connaissait pas les choses que ces noms signifient. Par ailleurs, certains de ces noms grecs et latins sont bien apparentés, mais il semble que Grecs et Latins les aient pris séparément à une même langue méditerranéenne qu'on ignore. Meillet se demande si cet intermédiaire n'aurait pas été l'étrusque. Il cite un certain nombre d'exemples pour le langage du Latium« qui ne sont sans doute, précise-t-il, qu'une part de ce qui est entré dans le latin, en réalité (6) ». Ampère assurait, il y a déjà longtemps, que l'*euskara* avait été la langue originelle du Latium. On comprend aujourd'hui pourquoi.

Ces noms sont surtout ceux de plantes, d'arbres, de fleurs, de fruits, d'animaux et de métaux. Les voici, d'après Meillet : la vigne, la rose, le lis, la figue, la pomme, la poire, l'âne, l'airain, l'or, le plomb et l'argent. On peut y ajouter aussi la cerise et la châtaigne.

Sachant que le Caucase a fourni à l'Europe nombre de plantes, d'arbres, de fruits et de métaux, je demandai à un notoire géographe humain s'il pourrait me fournir la liste de ces arbres, de ces fruits et de ces métaux dont le Caucase passe pour avoir muni l'Europe. J'étais déjà

(5) C'est de l'Araxe que Virgile, au chant VIII de l'*Enéide*, dans la description du bouclier de Vulcain, dit qu'il s'indigne de porter le joug des ponts : « *et pontem indignatus Araxes* ». L'Araxe guipuzcoan paraît moins « cavale sauvage » : il ne couvre même pas d'écume le mors qu'il ronge sans emportement.

(6) Meillet fait remarquer qu'on ignore d'où provient le mot fameux *Urbs*, la ville. Il n'est pas d'origine sanskrite, les Indo-Iraniens n'étant pas grands bâtisseurs de villes. Mais les Etrusques, par contre, l'étaient. *Illiberris!* Villes neuves! Or *urbs* vient de *urvare*, creuser le sillon, à cause de la cérémonie initiale de la fondation d'une ville. D'où vient *urvare*? Un mot commençant par *ur* : tout Basque songera à un terme de la langue euskarienne.

fixé pour la vigne, la châtaigne, la cerise et l'or que le monde caucasien et son prolongement sur la Mer Noire ont *historiquement* passés à l'Europe.

Et voici ce que M. Raoul Blanchard, géographe de l'Asie occidentale dans la géographie universelle de Vidal de la Blache (1929), m'a donné pour réponse :

Les arbres fruitiers sont partout sur cette côte de la Propontide qui passe pour la partie de la plupart d'entre eux. Le *pommier*, le *poirier*, le *cerisier*, le cognassier, le prunier, l'abricotier, s'ils ne sont pas autochtones, prennent en tout cas dans ces vallées un développement extraordinaire. Le noisetier y forme de vraies forêts; le *châtaignier*, l'amandier leur disputent la place, ainsi que le noyer, le grenadier, le mûrier, le *figuier* qui y voisinent avec l'olivier. Une partie de leurs fruits forme le principal fret des navires se dirigeant sur Constantinople.

A quoi d'autres géographes comme Elisée Reclus, ajoutent la vigne et des *hêtraies* dont il n'y a les pareilles nulle part au monde. C'est aussi le pays merveilleux de Colchide, *le pays de l'or*, disaient les Grecs, où Jason et ses Argonautes étaient allés conquérir la fameuse Toison, selon le vieux mythe. M. Raoul Blanchard ajoute : « L'exploration de ces rivages a eu sur l'esprit grec une influence identique à celle que la découverte de l'Amérique a exercée sur l'esprit des modernes. »

Muni de cette concordance du linguiste et du géographe, je tentai une dernière expérience, avec curiosité certes, mais sans émotion, assuré par pressentiment et prescience de ce qui devait ou allait arriver.

Je demandai donc à un Basque pur sang, possesseur plénier de sa langue, un vrai Eskualdun, de me donner les vocables autochtones — et non ceux qui pourraient provenir d'un emprunt étranger — des plantes, fruits, métaux, etc... que signalait Meillet. Et l'autre concordance se dévoila, telle que je l'attendais.

Le pampre en euskarien se dit *aihena*, et avant que j'eusse à faire un effort d'adaptation, M. René Lafon, qui s'occupe des similitudes du basque et des langues cau-

casiques, démontrait en un article de la *Revue des Etudes anciennes* qu'il fallait voir dans *l'aihena* basque le vieux radical méditerranéen qui a donné naissance au *ouinea* latin, la vigne. Il précisait qu'il se retrouvait encore dans le mot géorgien correspondant. Et de même le mot *garagar,* orge, dans le géorgien *gari,* froment. Mais, dirai-je à ce savant linguiste, pourquoi aller chercher *garagar* orge, alors qu'il y a *gara,* froment, beaucoup plus convaincant encore? M. René Lafon précisait aussi que le mot *guinda,* cerise aigre, se retrouvait dans le géorgien *garida,* nouvelle pousse. Mais il se retrouve mieux encore dans le latin *guina,* puis *guindolum,* guigne.

Quant aux vocables désignant la figue en grec et en latin, *sykon* et *ficus,* Meillet en cherche en vain la racine; je lui propose le terme basque qui explique tout : *phiku.* Ce qui est répondre précisément à l'hypothèse que forme Michel Bréal dans son *Dictionnaire étymologique de la langue latine,* quand il dit :

> *Sykon* et *ficus* viennent probablement tous deux d'un seul et même terme appartenant à une autre famille de langues que le sanskrit.

Meillet d'ailleurs dit la même chose :

> Il faut admettre qu'il y a un nom méditerranéen de la figue et que ce nom a passé par des voies diverses et sous des formes diverses à l'*arménien,* au *grec* et au *latin.*

Puis, généralement, il écrit :

> En entrant dans la région méditerranéenne, les populations de langue indo-européenne y trouvaient des plantes inconnues, et notamment des plantes cultivées, d'usage ou d'ornement, dont ils ont accepté les noms... On peut se demander si l'intermédiaire étrusque est étranger aux emprunts que le latin a faits à des langues méditerranéennes et qui ne sont pas venus par le grec.

Quant au latin désignant le hêtre, en latin *fagus* (à côté du *phégos* grec), Askué dans son *Dictionnaire de la langue basque* se demande, comme pour *ficus,* si le mot basque *phago* lui est « antérieur ou postérieur ». On peut

lui répondre antérieur assurément, puisque les Romains arrivant chez les Basques avec Crassus, lieutenant de César, y trouvèrent des autels dédiés déjà au dieu hêtre, *deo fago*. Ce *phago* basque donne la racine des vocables grec et latin du hêtre que le sanskrit ne fournit pas, et pour cause, comme il en est de la vigne et de la figue inconnues des Indo-iraniens et fournies par les Caucasiens avec leurs noms appropriés.

Il arrive pour *phago, phiku,* etc... ce qu'il arrive pour *lar* que beaucoup font provenir du fameux *lar* des Romains. Mais ceux-ci, nous dit Littré, l'avaient pris aux Etrusques dont les chefs se nommaient *lars*. On le trouve en basque comme en étrusque, ce qui est naturel, avec ce même sens : *etche-lar,* maison-souche, maison-chef.

Pour la cerise et la châtaigne, la déduction est plus probante encore, puisque chacun sait par l'histoire, et Littré l'enregistre, que ces fruits viennent des colonies grecques de Kerasos (Cérasonte, aujourd'hui Keresoun) et de Kastana, dans le Pont, au seuil du Caucase. Meillet s'étonne, semble-t-il, que les Latins, après avoir fait *cerasum* de *Kérasos,* lorsque Lucullus, ce gourmand militaire, rapporta la cerise à Rome de sa campagne contre Mithridate dans le Pont et le Caucase, aient fait *ceresium,* puis *ceresea* — dont les dialectes romans, en France et en Espagne, ont tiré leurs vocables. Cela n'a rien d'étrange, s'il est probable que les Grecs, arrivant au rivage caucasien de la Mer Noire, ont nommé Kérasos selon le basque *gérèzi,* cerise, qui devait être le nom indigène du lieu. Les Romains, ibères par le substrat étrusque, comme la France et l'Espagne par l'invasion basque, ont tiré sur le mot euskarien originel qu'ils avaient dans leur instinct linguistique, sinon dans leur mémoire.

De même pour la châtaigne, primitivement « noix de Castana ». Meillet semble s'étonner que les Latins, après avoir fait *castanea* de Kastana, aient fait *castinea,* puis *castena,* d'où les dialectes romans ont tiré à leur tour leurs vocables. Cela n'a rien d'étrange, s'il est probable que Kastana, du Pont, le mot transmis par les Grecs et

les Latins, vient du mot indigène qui serait le basque *gaztain*, châtaigne.

Meillet déclare encore que le grec *wrodon* pour la rose, *vard* en arménien, ne rend pas compte du mot latin *rosa* avec son *s* étrangement apparu. Peut-on lui offrir le basque *arrosa* pour l'expliquer?

Meillet déclare encore qu'*asinus*, âne, bête méditerranéenne et non indo-iranienne, avec son *s* étrangement intercalé, demeure inexplicable. Peut-on lui offrir le basque *asto* pour l'expliquer?

Meillet oriente vers un parler de l'Italie pré-indo-européenne et, pour tout dire, étrusque, afin de rendre raison de ces étrangetés. Cela paraît vraisemblable. Etrusques, c'est-à-dire pères euskariens. Les Latins ont pu se fournir par eux de tous ces noms dont la filiation grecque ne s'impose pas. Et les Grecs, par les Egéens ou directement en Asie-Mineure, les ont pris aux Etrusques, aux Basques, aux Ibères, lors de leur migration par le nord de l'Asie-Mineure et à travers la mer Egée.

Meillet s'étonne de la forme *aurum*, or, venant après la forme primitive *ausum* que l'on dérive généralement du sanskrit *ush*, qui signifie brûler, briller. Peut-on lui offrir le terme basque *urre* pour rendre raison de *aurum?*

Enfin, on ignore la racine de *stannum*, l'étain, métal pratique et décisif par sa ductilité, qui à soi seul marque un âge nouveau de la civilisation humaine. Peut-on proposer pour origine le vieux terme basque *menasta*, métal?

Je m'arrête à ces quelques rapprochements, désireux de donner seulement un aperçu de ce que les linguistes peuvent trouver en sachant l'*euskara* ou en le consultant, avec l'idée conductrice que les Basques, descendants des Ibères du Caucase, et venus jusqu'en Italie, Espagne et France, ont apporté avec eux, dans des mots personnels qui les expriment, des connaissances, végétales et minérales entre autres, différentes de celles des Indo-Iraniens. Ce que ceux-ci par le sanskrit ou le zend ne fournissent pas, on a grande chance de le trouver par la langue euskarienne. Cela achèverait de démontrer que l'hypothèse des modernes savants semble vraie, par sa justesse d'ana-

lyse et sa fécondité de synthèse, qui voit dans le Caucase l'originelle patrie du peuple ibère dont font partie les Basques et les Etrusques.

§

A ma connaissance, c'est notre Elisée Reclus qui, dans son volume l'*Asie Russe* (1881), sixième de la série *La Terre et l'Homme,* a amorcé tout ce mouvement d'études linguistiques que le russe Marr et les autres basquisants jusqu'à M. René Lafon ont porté à un si haut degré d'épanouissement.

La langue des Géorgiens, écrivait-il, que certains auteurs ont voulu rattacher à la souche indo-européenne et qui d'après d'autres savants appartiendrait au groupe des langues de l'Altaï, paraît, au contraire, devoir être considérée comme occupant une place à part : c'était déjà l'opinion de Klaproth, confirmée depuis lors par Zagarelli, le philologue géorgien qui s'est occupé avec le plus de soin de la grammaire de son idiome. *De même que le basque en Europe, le géorgien serait en Asie le reste d'une langue parlée jadis sur une beaucoup plus vaste étendue et n'ayant aucun rapport de parenté avec les dialectes aryens, sémitiques, ouraliens.*

M. de Morgan, après sa mission scientifique au Caucase, en 1889, confirmait, dans le sillage de Maspéro, cette vue sur les langues caucasiennes autochtones qui « représentent plutôt, disait-il, un état qu'une forme de langage. Il semble que ce fut le premier moule dans lequel le discours humain se plaça naturellement et spontanément: il est plus simple, plus rude, plus grossier et moins travaillé que les derniers développements du sémitisme et de l'aryanisme ».

Les philologues basquisants ont depuis lors approfondi, complété, nuancé, mais surtout vérifié cette hypothèse.

Pour ma part, lorsque je lis la Bible dont les travaux des orientalistes ont confirmé l'ensemble des vues, si bien qu'ils ont nettement adopté la terminologie « sémite, chamite ou japhétite » (*la Bible a dit vrai!* proclame le savant anglais), je me reporte aux versets disant qu'à

l'époque où Sem, Cham, Japhet et leurs fils se dispersèrent pour essaimer autour des monts d'Arménie, il n'y avait alors qu'une seule langue et qu'une seule manière de parler. C'est plus tard seulement que les langues se différencièrent après une dispersion plus vaste en toutes régions, dispersion que précéda un confusionnisme célèbre, ainsi qu'on peut toujours l'attendre, hélas! des tristes humains, envieux, orgueilleux et querelleurs. Les Caucasiens, eux, qui vécurent comme en vase clos dans leurs vallées écartées et cernées de hautes cimes, purent garder mieux que quiconque le langage primitif. Aujourd'hui encore, Marr voit dans le géorgien « le type pur du langage japhétique ». Ne pourrait-on mieux encore le dire de l'euskara?

Précisément, le terme d'Eskualdunac, « possesseurs du langage euske », ou celui d'Euskariens, « ceux qui parlent l'euskara », (eu-eskara), c'est-à-dire le langage bien né, le langage patricien, le langage des pères et, pour tout dire d'un mot définitif, le langage originel, n'expliquent-ils point leur destinée? Pour ma part, ils m'apparaissent avec leur esprit conservateur si singulier, dont ils font preuve toujours par la maintenance de leur langue, de leur esprit, de leurs mœurs, comme prédestinés, dès leur origine, à maintenir et transmettre le génie japhétique, ainsi qu'en Israël la tribu de Lévi, septième fils de Jacob, fut préposée, avant la migration vers la Terre Promise, pour la sauvegarde du culte et de la législation sémitiques. Je n'en dis point davantage et, quoique je lise dans la *Genèse* le verset mystérieux sur le premier couple humain : « Dieu les créa mâle et femelle; il les bénit et leur donna le nom d'Adam, au jour qu'ils furent créés », je n'en conclus pas encore avec certains basquisants aventureux (et aventurés) qu'Adam soit une contraction des deux termes basques *ata-ama,* père et mère.

§

Pour être les plus nobles parmi les bipèdes de race blanche, il n'est peut-être pas besoin de faire remonter sa généalogie jusqu'au Paradis terrestre, au premier

couple humain et à Dieu même qui, sachant évidemment toutes les langues qu'il créerait ou permettrait, aurait daigné s'exprimer en *euskara* dès son premier colloque avec l'homme! Mais les Basques me semblent pouvoir justifier le fier propos de l'un d'eux à un Montmorency qui se glorifiait de remonter à mille ans : « Et nous, nous ne datons plus! » Ainsi qu'ajoute Michelet : « Nos jeunes antiquités leur font pitié. »

Pouvoir remonter aux Ibères qui apportent, les premiers, la civilisation à l'extrême occident de l'Europe pour être à l'origine des peuples espagnol et français, pouvoir remonter aux Etrusques et par eux aux Romains, pouvoir remonter peut-être aux Spartiates, et de là aux races autochtones du Caucase d'où jaillirent les premiers civilisateurs du monde, cela s'appelle avoir de la lignée! Nous avons parlé des mythes qui nimbent le Caucase et ses rivages du Pont : Prométhée, Jason et ses Argonautes, sans mobiliser, d'ailleurs, Vulcain ni Deucalion. (Il faut savoir être discret, et aussi prudent, quant à l'usage de ces notions plurimillénaires). Nous n'allons donc pas, afin de renforcer une noblesse d'origine, rappeler le magnifique morceau d'Eschyle dans son *Prométhée enchaîné* qui fait dire aux héros malheureux toute son œuvre civilisatrice et ce que lui doivent les hommes. Mais les savants modernes le confirment quant à la très antique race caucasienne.

Faute d'avoir remonté assez haut dans le passé, à travers le brouillard de la période mythique, écrit Moreau de Jonnès, en 1861, dans son *Ethnologie caucasienne*, on a supposé que la civilisation était éclose dans la Babylonie et avait d'emblée atteint le degré de perfection qu'attestent les restes qu'on y a découverts; cependant il n'est pas douteux pour nous que la puissante impulsion qui décida le progrès parmi les populations établies dans l'Asie centrale soit venue d'abord du nord par le Caucase.

Et M. de Morgan, l'explorateur fameux d'Egypte et de Bactriane, après ses fouilles archéologiques admirables en Géorgie, conclut dans son rapport sur sa *Mission scientifique au Caucase* (1889).

Nous sommes en droit, dans l'état actuel de nos connaissances, de supposer que ces races caucasiennes étaient nées sur le sol où nous les trouvons à l'aurore des civilisations chaldéennes et que les Géorgiens de nos jours sont les véritables autochtones de l'Asie antérieure. La durée de leur existence dans ces parages est donc supérieure à soixante siècles, antiquité comparable aux plus anciennes données sur l'Egypte, la Chine et sur les plus anciens pays du Monde.

Mais il ajoute qu'après avoir trouvé les notions fondamentales de la civilisation, ils s'en tinrent là, pendant que Chinois et Egyptiens développaient leurs progrès et qu'ils tombèrent ensuite sous les coups des Sémites et des Aryens. Cet arrêt à l'essentiel nous paraît très basque d'esprit. Cela explique aussi la migration ibère vers l'Ouest, lorsque les premières vagues aryennes affluèrent, comme on le sait, dans les vallées du Caucase qui forme l'isthme de passage tout naturel entre l'Asie et l'Europe.

Enfin, dans le second in-octavo de son rapport : *Recherches sur les origines des peuples du Caucase,* M. de Morgan précise encore : « La *Bible* fait des peuples du Caucase et du Pont les producteurs des métaux à son époque. » Yavan, Toubal et Meschech, dit Ezéchiel, trafiquaient avec Tyr. Contre des âmes humaines (esclaves) et des ustensiles d'airain ils échangeaient ses marchandises. Cette prophétie, poursuit de Morgan, fut écrite entre les années 587 et 574 avant notre ère. Pour Josèphe, les peuples de Toubal et de Meschech désignent les Ibères et les Cappadociens. Le renom de ces peuples comme métallurgistes s'était aussi étendu en Grèce. L'airain de l'Ibérie caucasienne primait tous les airains », ainsi qu'on l'a vu.

Et, rassemblant les résultats de ses fouilles surprenantes dans les plus vieux tombeaux de la Géorgie, M. de Morgan conclut :

L'antiquité la plus reculée nous montre le Caucase comme le berceau des arts métallurgiques... Les habitants du Caucase, au début des arts métallurgiques, étaient mineurs, culti-

vateurs, chasseurs, potiers et tisserands; (7) ils possédaient déjà une civilisation très avancée, comparable à celle dont on a retrouvé les traces dans la basse Chaldée, mais très supérieure aux restes les plus anciens retrouvés dans l'Asie Mineure occidentale, la Grèce et les îles de l'Archipel.

Aussi peut-on se demander, d'une part, si la race des fameux Sumériens de Basse-Chaldée, immigrée « du pays montagneux » qui est à l'origine de la civilisation chaldéenne, ne serait pas caucasienne, alors surtout qu'elle ne se rattache ni aux Sémites ni aux Indo-Iraniens (André Parrot). On peut se demander d'autre part, si les Egéens ne doivent pas autant aux Ibères passagers que ceux-ci ne leur doivent, et s'ils n'auraient pas reçu plus qu'ils n'ont donné. Je livre cet aperçu au savant anglais Gordon qui tente de déchiffrer par l'*euskara* les inscriptions égéennes. Je lui abandonne volontiers ce terrain de fouilles.

Ainsi, soulever peut-être un large pan du voile qui fait l'énigme basque pour en venir à trouver l'origine des Euskariens au plus antique berceau de la civilisation, avec l'agriculture, la métallurgie et le langage, déceler en eux les mainteneurs de l'esprit fondamental des races japhétiques, c'est-à-dire européennes, ce n'est point enlever à ce beau peuple mystérieux sa profonde poésie. Bien au contraire, c'est l'approfondir encore, l'élargir et la hausser. C'est lui octroyer peut-être le plus noble blason qui soit, à côté duquel s'avèrent et bien jeunes et bien minces, quoique très glorieux, le blason du Bastan avec son damier de *las Navas,* ou celui de la Navarre avec ses chaînes et son émeraude arabes, ou celui du Guipuzcoa avec ses neuf canons pris à Bayard au combat d'Elizondo! Cela apparaît surtout plus grand, voire grandiose,

(7) C'est, à un mot près (il est vrai, désagréable), ce qu'écrivait Michelet des Ibères pyrénéens : « Ces Ibères, dont le type et la langue se sont conservés dans les montagnes des Basques, étaient un peuple d'un génie médiocre, laborieux, agriculteur, mineur, attaché à la terre pour en tirer les métaux et le blé. » Michelet signale aussi que ces « Ibères des Pyrénées » avaient « la dureté et la ruse de l'esprit montagnard ». Enfin, avec une belle divination, il déclare qu'ils « pourraient être une branche sœur, d'une tige orientale plus ancienne » que la branche indo-iranienne (Celtes). Voir *Histoire de France.* Tome I. *Eclaircissements.*

et plus vrai que de prétendre, contre toute vraisemblance scientifique, qu'il y a, d'une part, l'Humanité universelle avec son *curriculum vitae,* même son *pedigree,* bien établis, et, d'autre part, tout à fait à part, sans rien de commun avec le reste des races, les Basques, nés on ne sait comme et confinés miraculeusement dans le canton réservé du Monde, fort beau d'ailleurs, qui enclôt les Sept Provinces.

FRANÇOIS DUHOURCAU.

LA
VISION DE SAINT BERNARD

—

Tu m'apparus. J'étais sans âme dans l'abîme.
Tu m'apparus. Tu vins. Une lumière anime
Autour de moi, prodige au faîte et floraison,
L'extase folle et de cette longue oraison
Perdue en ses parfums d'autrefois les paroles
Dont renaîtront avec leurs couleurs les corolles
D'élan dévot, d'ardeur au rêve et la clarté.
Muette, ta venue a soudain dilaté
L'horizon lourd, et les cloisons de ma cellule
Cèdent. Tu m'apparus aurore au seuil qui brûle
Si doucement, brise vernale et de candeur.
L'éclat des lys aux doigts des anges, leur odeur
Plus suave qu'un chant des séraphins, modeste
Et glorieux, éclos par ta présence, atteste
Le ciel d'où, souriante et frêle, tu descends.
O Mère! de ton Fils ineffable je sens
Fondre, mon Dieu, m'emplir de piété bénie
La passion, les pleurs, les clous et l'agonie.
O Mère, Mère, Vierge apparue à mes yeux,
Tout l'arome divin de Son Sang précieux
Coule à travers ma chair dans mon âme; l'arome
De Son Sang répandu pour nous, pécheurs, embaume,
Madone! et de Son humble haleine de douceur
Me terrifie, ô Christ vivant, ô Redresseur
Et Confesseur de nos erreurs et de nos hontes!
Jésus, prends en pitié nos misères. Tu comptes,
Tu sais compter, Tu sais peser exactement,
Tu mesures à la faute le châtiment,
Juste juge! Le démérite et le mérite
De nos actes, Tu les connais. Le mal T'irrite,

Te fait souffrir, mon Dieu! Mon Dieu, nous T'adorons;
Tu nous frappes, hélas! et Tu courbes nos fronts.
Mais, ô Seigneur, distingue entre l'hysope et l'hièble!
Que sommes-nous? Que pouvons-nous? Tout homme est faible,
Débile à repousser une séduction.
Ce n'est pas le vouloir, mais seule l'action
Qui nous plonge au bourbier du vice et de l'envie.
Ton message assurant l'éternelle survie
Au pécheur, voulais-Tu, Maître clément, Dieu né
D'une femme, qu'il fût à jamais condamné?
Ni grâce. Ni pitié. Pas de recours. Nulle aide.
L'Eternité! sans que personne n'intercède.
Tu Te sacrifias, ô Christ, pour le rachat
De tous : n'as-Tu prévu qu'une âme Te cherchât
Et Te fléchît? L'Enfer éternel, le supplice
Eternel! Que Ta loi rigide ne faiblisse
Jamais, ô Rédempteur divin, l'as-Tu voulu?

Il est dans Ton jardin mystique un lys élu,
Près de Ton cœur, ô Maître, un parfum qui s'ignore,
Une étoile au matin plus claire que l'aurore,
Le souffle d'une voix qui frémit, le printemps
Pur, une source d'eau limpide. Tu l'entends,
Tu l'exaltes, Tu l'accueilles. Immaculée,
Et triomphante, et douloureuse, elle est comblée
De Ta gloire, de Ta défaite. Ses effrois
Se résignent toujours. Même au pied de la Croix,
Quand elle s'est raidie aux bras des Saintes Femmes,
Elle n'a point douté. Nulles plaintes, nuls blâmes
Sur Toi, ni sur aucun des bourreaux de son Fils.
Laisse monter à Toi les senteurs de ce lys
Incorruptible, simple et ferme. Une lustrale
Lumière mêle aux flots sous l'astre qui l'exhale
L'aube la plus sereine et pure, Ta Bonté!
Son sein sept fois meurtri, son grand cœur contristé
Ne vivent que d'amour et de mansuétude.
Juste, injuste, Madone, une souffrance est rude
Aux méchants, aux maudits qu'Il réprouve!...
Pardon,

Jésus, pardon! Toi que j'implore, irai-je donc
Soumettre Tes décrets aux vœux de ma pensée?

Mais ma prière est jusqu'au miracle exaucée :
Tu me visites, Vierge au cœur compatissant,
Et, bénissant mon cœur gros d'angoisse et de sang,
Maternel, ton visage apparu me ranime!

J'étais, Seigneur, j'étais, Madone, dans l'abîme.

FLORENTIAE ANNO DOMINI MCCCCLXXX
A PHILIPPI PHILIPPINO FILIO
OPUS DILIGENTER DEPICTUM
GALLICIS HIS VERSIBUS TRANSTULIT

ANDRÉ FONTAINAS.

APOLOGIE POUR ISRAEL
PAR UN JUIF

—

Une ville située sur une montagne ne peut être cachée.
EVANGILE *selon saint Mathieu*, v, 14.

Obscures sont nos origines. Nous venons de « l'autre côté du Fleuve ». Etape ou point de départ? On ne sait. Mais aussi nombreux, aussi précis, que soient nos itinéraires postérieurs, aussi inconnus sont nos itinéraires antérieurs...

Notre premier patriarche est Abraham, et l'Histoire de sa lignée est fidèlement inscrite dans les Livres de notre Loi. Mais de ceux qui l'ont précédé, nous ne connaissons que son père, et nous ne le connaissons que par son nom...

De longs siècles se sont écoulés entre le moment de notre Alliance avec Dieu et notre installation en Palestine. D'aussi longs siècles ont passé depuis que nous en fûmes exilés. L'Histoire de notre race a commencé abruptement et s'est perpétuée étrangement. Notre destinée, à nulle autre pareille, ne serait-elle pas fonction de la substance dont nous sommes pétris ou de l'Etre que nous sommes devenus?

Qui sommes-nous? Que sommes-nous?

Race? Nous savons bien que nous ne sommes pas une race pure. Nous avons perdu au cours de notre histoire autant de lambeaux de notre chair que nous avons incorporé d'éléments nouveaux, — Khazares mongoles, Berbères hamitiques, « aryens » de toutes espèces.

Religion? La base même de notre philosophie est la libre pensée et la libre discussion. Notre grand Maïmo-

nide a puisé à la même source aristotélicienne que saint Thomas d'Aquin. Et puis, n'avons-nous pas nos athées juifs, les *apikorsim?*

Peuple? Nous avons divorcé d'avec notre terre. L'antithèse du non-Juif, dans notre langue : *zar, nokhri, gar, toschav, gher-cedek,* comprend autant les concitoyens que les étrangers, autant les coreligionnaires que les payens. Ni race, ni religion, ni patrie, n'interviennent pour les différencier de nous. Et pourtant, bien que nous ne soyons pas une race, ni une religion, ni une nation, nous sommes permanents et toujours identiques à nous-mêmes. Vingt siècles d'errance sans feu ni lieu, vingt siècles d'exils, de migrations et de persécutions, ne nous ont pas fait changer. Il n'y a pas de solution de continuité entre un passé vieux de quatre mille ans et le présent : pour nous les récits de la Bible ont conservé toute leur fraîcheur et toute leur vivacité.

Le Talmud donne de nous deux définitions. Une positive: *miséricordieux, fils des miséricordieux,* et une négative : *ceux qui ont irrévocablement renoncé à toute idolâtrie.* Ces définitions, qui englobent en puissance tout le genre humain, ne sont-elles pas une profession de foi d'idéalisme œcuménique? Et si elles ne s'appliquent qu'à nous, cela ne signifie-t-il que, pour le moment les « goyim », même chrétiens, n'ont pas « renoncé définitivement à l'idolâtrie », ni ne sont devenus des « miséricordieux, fils des miséricordieux »?

§

Il y a entre Israël et le reste du monde un prodigieux malentendu. Nous ne connaissons ni ne comprenons les « goyim »; les « goyim » ne nous connaissent ni ne nous comprennent. La cause n'en serait-elle pas que les notions fondamentales n'ont pas de plan commun chez nous et chez eux?

Le mystère de notre souvenir permanent les étonne moins que ne nous stupéfie leur prodigieuse faculté d'oubli de leurs lointains passés. Nous ne comprenons pas pourquoi l'attachement à Israël, éternel et universel, leur

paraît étrange, à eux, qui identifient leur génie national avec une misérable réalité géographique et climatique. Il nous semble absurde de cantonner les humains par compartiments du globe. Et eux nous reprochent d'être des sans-patrie. Ils placent leur sauvegarde dans des institutions, et nous, nous assurons la nôtre par la formation de la cellule humaine. Ils s'étonnent que nous soyons aptes à tout apprendre, à tout comprendre et à participer à toutes les nations sans nous renier. Nous, nous voyons dans ces peuples, ces races, ces religions, de simples éléments d'un tout universel et œcuménique, une sorte de « matière première » d'humanité, qui a besoin d'être travaillée et formée pour constituer une humanité définitive. Ils croient vivre dans un monde d'humanité finie. Dans notre croyance profonde, l'humanité n'est pas encore finie, puisque nous en sommes seulement la préfiguration.

Prodigieux malentendu, dont il serait inique de rendre responsables les « goyim ». Il y a, certes, plus de bonne volonté que de perspicacité dans la distinction que certains d'entre eux veulent faire entre le « youdi », le « pollak », le « juif » et l' « israélite ». Ils prennent ainsi les aspects actuels de notre être permanent pour des phases d'une évolution. Cantonnés dans le Temps, — la courte période pendant laquelle leur nation vit, — et dans l'Espace, — le coin du globe où elle habite, — il leur échappe qu'universels et, depuis quatre mille ans, permanents, nous n'avons plus de Juifs primitifs. Que dans le pire ghetto il peut y avoir pour nous des géants de la pensée, et au sommet de la hiérarchie « goye » des hommes insignifiants. Que la véritable valeur d'un Juif est en lui-même et non dans le rôle qu'il joue ou la fonction qu'il occupe dans la société « goye ». Et qu'il est évidemment normal qu'un fils de talmudisant puisse gouverner la Grande-Bretagne, et qu'il est certainement honorable pour le fils d'un homme qui a été au sommet de l'Allemagne impériale de redevenir talmudisant...

Seuls parmi les « goyim » les véritables chrétiens ont aperçu au delà de la « tête de pont » juive, avec ses

succès plus ou moins grands remportés dans le domaine du Temporel, un hinterland épais, profond, frémissant. Mais aucun voyageur n'a encore exploré ces régions, aucune carte n'en existe, et il n'y a pas de guides capables de conduire dans cet irréel pays. Car pour comprendre les Juifs, il faut, quelque peu, être Juif soi-même...

§

Le *camp d'Israël* est protégé par d'inexpugnables remparts. Hors les murs se sont amassés les détritus figurés par des malheureux qui, ayant perdu jusqu'au sentiment de la dignité humaine, portent un masque, qu'ils souhaiteraient voir intégré dans leur chair : Juifs honteux. Détachés de notre tradition millénaire, ils ne se sont rattachés sincèrement à aucune autre. Placés dans le glacis qui sépare la charité chrétienne, dont ils ne peuvent pas invoquer le bénéfice, et l'altière sérénité d'âme que donne l'intégrale appartenance à Israël, ils vivent, lamentables parias de l'humanité, dans une sorte de *no man's land* moral. Le génie juif, qui ne tolère pas l'inachevé, l'incomplet, le velléitaire, a, hélas! ces sortes de déchets.

Tout de suite après viennent ceux qui, assimilés en surface, ont pénétré dans la société « goye ». On nous reproche à tous cette catégorie de Juifs qui prennent de temps en temps des revanches éclatantes, et parfois insolentes, des misères que nous subissons constamment. Leurs « talents » nous valent ces mesures d'exception par lesquelles de grands peuples — à cent contre un — veulent égaliser leurs chances contre nous. De ces talents-là nous tirons quelque profit, mais nulle vanité : loin d'être les caractéristiques foncières d'Israël, ils ne sont que les côtés inférieurs de notre génie, tenus trop longtemps en bride par notre rigoureuse et tutélaire Loi. Pour le surplus, pour les défauts qui les doublent, nous savons bien que ce sont des marques de déracinés, des signes de parvenus, quelquefois des stigmates de renégats.

Ce n'est pas à travers cette partie « déjudaïsée » d'Israël qu'il faut nous voir, nous étudier, nous juger.

§

Nos sages ont dit : *Nul n'est admis simultanément aux deux Tables.* La Table des richesses, des honneurs, des succès, et la Table des Félicités célestes avec ses jardins enchantés et ses palais merveilleux. Si ceux qui optent pour les joies intérieures de l'âme et de l'intelligence sont à préférer les autres ne sont pas à blâmer : *là où il n'y a pas de farine, il n'y a pas de Thora.* La partie d'Israël qui s'est assise à la Table des jouissances terrestres a joué le rôle de fourrier et d'intendant et a servi de carapace protectrice à l'autre, dont la matière d'infinie noblesse ne pouvait être exposée à de dégradants ou dangereux voisinages. En vérité, *tout homme en Israël est garant et solidaire de tous les autres.*

Dans la masse d'Israël où sont confondus ceux qui s'adonnent au Temporel et ceux qui ont choisi la *meilleure part,* une sélection se fait en faveur de ceux qui ont préféré la Table des félicités célestes. De ceux-là se dégage d'abord la grande troupe des *élèves,* dont les meilleurs deviennent *les disciples des sages.* Puis apparaissent les *lettrés,* qui, en se distinguant, accèdent aux *sages vieillards d'Israël.* Au-dessus viennent les *Pieux,* qui ne sont dépassés que par les *Justes.* Et, tout à fait au sommet, il y a les *Trente-Six Justes Secrets,* parfaite incarnation de toutes les vertus et de toute l'Intelligence, rédempteurs permanents de l'humanité.

Ces catégories n'ont pas de limites précises. Il n'y a pas de l'une à l'autre d'examens de passage ni d'initiations successives. La récompense de l'effort est dans l'effort lui-même. Il n'y a pas de résultat à poursuivre, ni de but à atteindre. Et aucune limite n'est assignée aux ardues recherches de la pensée, ni au perpétuel effort de se perfectionner dans la difficile maîtrise de ses passions.

Ah! certes, il y a continuellement des pertes. L'avant-garde qui avance à la conquête de Hautes Cimes laisse derrière elle des traînards qui viennent grossir les rangs des « jouisseurs ». L'armée de ceux-ci, à son tour, connaît des déserteurs, dont quelques-uns passent à l'en-

nemi. Mais l'on n'a jamais vu qu'un traînard, ou un déserteur, ou même un traître vienne outrager la mystérieuse substance d'Israël. Et de ce fait négatif nous avons le droit de prendre solennellement acte. Il n'y a pas de fidélité par delà la trahison sinon à la Vérité.

§

Notre langue, l'hébreu, porte d'entrée de la Vérité juive, n'a pas l'extraordinaire fécondité du grec ni la puissance constructrice du latin. Sa maîtrise inégalée, et pour nous inégalable, est ailleurs.

Il y a en hébreu un remarquable dédoublement : tout est concret, tout est positif. Aucune fiction ni intellectualité pure. Mais c'est du concret et du positif, et souchés sur eux, que l'abstrait et l'imaginé se dégagent. Les fantaisies les plus débridées, l'ésotérisme le plus extravagant sont possibles, pourvu qu'ils soient juchés sur le réel, pourvu qu'ils y aient un lien avec lui, fût-il celui d'une assonance.

L'hébreu est d'une concision qui se ressent encore de la contraction — si riche d'infinies possibilités — de l'idéogramme originel. Et chacun de ses mots a dans notre conscient, dans notre subconscient, dans notre inconscient, des prolongements, des correspondances, des résonances. Et chaque phrase hébraïque, aux facettes taillées, lance tant de feux que ce n'est pas l'exiguïté du diamant que l'on aperçoit, mais l'espace que couvre le scintillement, et qui épaissit d'autant l'ombre environnante.

Elle n'est pas très riche en mots, notre langue. Mais ceux qu'elle possède sont admirablement répartis entre les catégories à exprimer. Et il y a quelque chose de divin, et assurément de surhumain, dans la sagesse qui a présidé à la répartition des mots. Tout ce qui est périssable et changeant, tout ce qui est fonction du temps et du lieu, est indigent; — par contre, tout ce qui concerne le discernement spirituel ou moral est d'une rare, d'une prodigieuse richesse. Est-ce prodigalité que de créer une trentaine de notions pour exprimer : « transgresser la loi morale », et une cinquantaine pour les autres trans-

gressions, à l'exclusion, bien entendu, des contraventions au droit pénal? Et n'est-ce pas une éblouissante évidence que, pour les discerner dans leurs sens et les distinguer dans leur emploi, il faut, dans chaque cas, ressentir un choc différent pour chaque espèce de transgression?

Notre langue, si l'on ne s'arrête qu'à son emploi parlé, est morte il y a plus de vingt et un siècles. Mais nous ne l'avons jamais oubliée. Si l'hébreu, seul de toutes les langues « mortes », a pu ressusciter, c'est que jamais il n'était mort véritablement. Il est l'alphabet de la *Science d'Israël* et comment eussions-nous pu étudier cette science si nous n'en eussions pas connu l'alphabet? Le bas peuple a pu oublier le sens des mots, il n'a pas voulu ni pu extirper de son âme les réflexes, les pensées confuses, les sentiments irraisonnés que ces mots désignent ou exaltent ou blâment. En adoptant l'espagnol, ou l'arabe, ou l'allemand, — il les adaptait à ses besoins et à ses nécessités psychologiques, moraux, intellectuels. Et dans toutes les langues, dans tous les dialectes, dans tous les jargons que nous parlons, il y a de ces mots hébraïques, intraduisibles dans aucun autre parler.

§

Il y a un mot hébraïque qui est à lui tout seul un monde. Le Juif qui ne sentirait pas son plein sens ne serait plus Juif. Un « goy » qui en aurait la compréhension intime deviendrait Juif. Ce mot — et la notion qu'il exprime — sont la clef de l'énigme juive.

Le mot s'énonce HEFKER, des exemples nombreux l'illustrent, mais nulle part il n'est défini, car il est indéfinissable. Il faut le sentir pour le comprendre et il serait vain de tenter de le comprendre, sans la connaissance préalable d'une volontaire lacune du droit juif.

Dans nos lois, l'institution de la prescription, civile ou criminelle, acquisitive ou extinctive, n'existe pas. Rien n'est jamais prescrit. La jouissance paisible, la possession d'état, de bonne foi et depuis des temps immémoriaux, ne constituent pas par elles-mêmes des titres de

propriété. Aucun crime n'est *jamais* effacé s'il n'a été expié ou pardonné. Car les Faits et les Actes ne peuvent être autonomes : ils sont censurés et contrôlés par cette force aussi immatérielle et aussi souveraine que la divinité elle-même et qui est la *légitimité universelle*. Comme la divinité, la légitimité n'est pas pour nous un phénomène discontinu ou intermittent, extérieur en quelque sorte aux choses. Pour nous, elle est de l'essence même des choses, comme le poids, ou la densité, ou la couleur, et inhérente, par nature, aux phénomènes et aux événements. C'est une caractéristique, un coefficient qui affecte tous les phénomènes. Il peut être positif ou négatif, mais sans coefficient les choses sont impensables : ce serait un monde privé d'une des dimensions.

La légitimité est conférée par les lois et les usages qui enlèvent aux Faits et aux Actes leur arbitraire, en les assujettissant à une légitimité continue, permanente, souveraine, tutélaire, — émanation de la divinité.

Pour nous la force, la violence, le fait brutal nu, si on les admettait comme générateurs de droit, comme créateurs de légitimité, porteraient atteinte à la majesté divine. Ils sont pour nous l'incarnation même au *hefker*. Nous nous considérons comme *peuple saint* — *am kodesh* — car nous avons banni de notre monde l'arbitraire, le *hefker*. Et nous reconnaissons comme nos égaux, qui seront sauvés au même titre et dans la même mesure que nous, les « goyim », *fils de Noé*, qui, sans connaître Dieu et sa Loi, ont vaincu leur *hefker* par la libre soumission aux principes de la morale naturelle.

§

La Loi que Dieu nous a donnée pour instituer ce monde légitime n'est pas un livre de morale ni de métaphysique. C'est la chronique de notre peuple, qui relate les aspirations nobles de son âme, les mouvements vils de son cœur, les vicissitudes de son sort. Le douloureux et le sublime, le fangeux et le céleste y voisinent. Meurtres, rapines, incestes, — élans poétiques, méditations philosophiques, ardeurs et suavités des chants d'amour. C'est

un livre de vie. C'est le Livre de la Vie. Et parce qu'il enseigne la Vie, il combat le *hefker,* qui est la mort. « Les Juifs connoissent le vray Dieu et n'aiment que la terre. »

Son étude a cultivé notre mémoire, formé notre intelligence, déterminé notre conscience. Notre Temple détruit, notre indépendance nationale évanouie, notre nation dispersée, c'est dans ce Livre que nous avons puisé la force morale hors d'atteinte des barbares, pour résister, pour survivre, pour vaincre, c'est-à-dire nous réunir à nouveau un jour. Un serment et une imprécation sont inscrits en lettres de feu dans notre cœur : *Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma main droite se dessèche; et si je ne me souviens plus de toi, que ma langue colle à mon palais!*

De cette étude persévérante, acharnée, frénétique, — notre instruction publique générale et obligatoire depuis deux mille ans, — est née la *Science d'Israël.* C'est un édifice dont les fondateurs se confondent avec les personnages quasi mythologiques et dont les derniers maçons sont nos légistes, nos talmudisants d'aujourd'hui. La sophistique et la scolastique ne sont en elles qu'extérieures, et apparentes plutôt que réelles. Par des voies et par des moyens qui lui sont propres, elle s'est d'abord décantée elle-même, et a déduit de la Bible les lois qui régissent encore de nos jours cette antique et inexpugnable forteresse qu'est la famille juive, et qui règlent, inconsciemment la plupart du temps, nos rapports civils, patrimoniaux, commerciaux. Ses lois sont condensées dans un droit, dont il est permis de dire sans outrecuidance qu'il contient depuis des siècles les conquêtes les plus orgueilleuses de la science juridique moderne et qu'il est, sur certains points, en avance sur elle (1).

Notre droit est toujours mouvant, jamais achevé. Son

(1) Le premier traité complet, rationnel et méthodique du droit civil juif n'a paru qu'en 1922. (Asher Goulak : *Yesodei hamisphat haïvri.* Dvir, éditeur). — Sur plusieurs points ce droit est en avance sur le droit moderne, notamment en ce qui concerne l'organisation de la déconfiture et de la faillite, le mécanisme d'ouverture de crédit, et contient en germe le fameux Act Torrens de la législation foncière australienne. Sa procédure est certainement un modèle du genre. Malheureusement cet ouvrage est en hébreu et n'a encore pas été traduit.

point fixe et son axe sont dans la parole divine et dans l'expérience humaine. C'est plus qu'un droit et une justice, c'est notre règle de vie à laquelle, depuis dix-neuf siècles que dure notre exil, nous obéissons librement, sans huissiers ni gendarmes, sans contrainte ni sanction. *Sponte sua sine lege fidem rectumque judaïcos colemus.* Car nous n'avons pas voulu abdiquer, ni déchoir, ni déroger.

§

Nous n'avons pas besoin du principe de la séparation des pouvoirs : nous les ramenons à un seul, qui confond volontairement la loi civile et la loi naturelle, et qui exprime la légitimité générale, universelle, permanente, sans laquelle le monde ne serait qu'un chaos. Nos corps enseignant, jugeant, légiférant, n'en forment qu'un et cette unicité supplée amplement à l'absence de la contrainte étatique. Nous pourrions, sans retomber dans la barbarie, nous passer de toute organisation administrative. On peut la détruire chez nous continuellement, et continuellement, d'elle-même, elle se rétablit.

Creusez (la tombe d'Israël), si vous le pouvez, dit Lacordaire, — scellez-la de votre meilleur ciment; mettez des gardes tout autour; il ne fera que rire et se lever, vous prouvant une fois de plus qu'il vit d'un esprit que vous n'avez pas, et que la matière ne peut rien contre l'esprit (2).

Nous avons un sens collectif puissant; il n'est pas formé par la sujétion à une société, ni par l'attachement à une glèbe : il est basé sur l'instinct naturel et fondamental de la famille, il se prolonge par la libre adhésion à un groupement des humains obéissant à une identique règle de vie et il est scellé par la *charité juive.*

Notre cellule organique est la famille. La famille naturelle : notre droit n'admet même pas la fiction de l'adoption. Pas un Juif ne meurt sans héritiers; nous sommes tous une vaste famille : il n'y a pas de limites à la dévo-

(2) Conférences de Notre-Dame de Paris, 5e Conférence de l'année 1846.

lution successorale. De ce principe familial tout dérive, sur cette base familiale tout est construit.

Le premier Juif qui arrive dans un pays cherche, comme les patriarches déjà le faisaient, une femme dans son propre clan. Il la fera venir; puis frères et sœurs des deux lignes viendront, et leurs alliés, qui se grouperont, nécessairement. Car par leur obéissance aux mêmes usages ils auront besoin d'un *schohet* pour l'abattage rituel des animaux, d'un *hazan* pour présider à la prière collective, d'un rabbin-légiste, d'un *mohel* pour la circoncision des fils qui naîtront, d'un *melamed,* maître d'école, pour leur enseigner la Bible. Puis, si la prospérité naît, un Temple sera édifié, des abattoirs organisés, des écoles créées, un cimetière acquis. Un chef de la communauté sera désigné, assisté d'un conseil, et des taxes seront perçues pour les frais d'administration, pour venir en aide aux malheureux, pour soigner les malades, pour enterrer les morts. Un Tribunal rabbinique sera instauré pour trancher les différends intérieurs et faire régner la concorde; son scribe sera à la fois greffier et notaire, tandis que l'appariteur du Temple, le *schamasch,* fera office d'huissier pour l'exécution des sentences du Tribunal Rabbinique...

Qu'importe à l'universalité d'Israël tirant sa force de son propre fonds, que des individus s'en échappent et courent chercher fortune vers des pays de liberté et de tolérance? Ce sont ses noyaux organiques qui maintiennent Israël et non leurs transfuges. Du reste, ceux-ci ne s'échappent que provisoirement : les persécutions périodiques ramènent vers le *camp d'Israël* ceux qui, leurrés par des promesses fallacieuses, le désertent, — et puis — n'est-il pas vrai? — un jour le Messie viendra, qui nous sauvera tous...

§

Par l'identique étude d'une même loi, par l'exercice commun d'un culte unique, nous recevons une formation et une empreinte qui nous permettent de constituer partout une famille juive et de reconstituer n'importe où une société juive. Et la cohésion intérieure de cette société est

assurée par la *charité juive*, qui n'est pas de l'utilitaire solidarité, ni de la pitié chrétienne. Toute notre religion et toute notre philosophie tiennent dans ce *cedek* qui signifie à la fois « justice » et « charité », deux aspects d'une seule et même réalité métaphysique. Car la justice qui ne serait pas charitable ne serait pas justice. Car la charité qui ne serait pas juste ne serait pas charité. Charité et justice sont organiquement identiques. Notre philosophie tend à unir l'humanité dans son étendue et dans ses prolongements, malgré l'inégalité naturelle des hommes entre eux. Unir : non niveler. Ce n'est pas la superbe des orgueilleux qui doit être abaissée, c'est l'orgueil des humbles qui doit être exalté. La résignation brise les ressorts de l'âme humaine ou elle la dégrade. La fierté est le stimulant le plus puissant qui libère les énergies cachées, qui insuffle force et courage, qui détermine la victoire de l'homme sur l'animal, ou la bête, qui sont en lui.

§

Nous ne dénions pas au reste de l'humanité le discernement et la conscience. Mais nous n'admettrons jamais le principe qu'ils ont posé à la base de leur philosophie sociale.

> Ne pouvant faire qu'il soit force d'obéir à la justice, on a fait qu'il soit juste d'obéir à la force; ne pouvant fortifier la justice, on a justifié la force, afin que le juste et le fort fussent ensemble et que la paix fût, qui est le souverain bien (3).

Car il n'y a pas de paix.

Quand l'humanité délègue à des unités ou à des collectivités périssables la réunion du « juste » et du « fort », elle rend le problème pascalien fonction d'un élément extérieur : l'Etat. La paix, « souverain bien », semble acquise quand cet élément extérieur se raffermit, elle s'évanouit quand cet élément extérieur vacille. D'après nous, reconnaître à l'Etat, groupement provisoire, la souve-

(3) Pascal, *Pensées*.

raineté, attribut de la divinité, est un acte d'idolâtrie en même temps que de démence : seule l'humanité est éternelle et non les formes en lesquelles ses parcelles se groupent passagèrement.

C'est de l'artifice de cette substitution que l'humanité a eu le sentiment quand, au secours de l'Etat temporel, elle appela la puissance spirituelle de la religion. Le permanent venait ainsi étayer le périssable : l'Etat pour les corps et les intérêts, la religion pour les âmes immortelles. Ayant démembré la notion unique de « charité-justice », l'humanité non juive a, par le même procédé, décomposé en Temporel et en Spirituel ce qui n'est que le désir de vivre, instinct primordial.

Pour nous ces démembrements et ces oppositions sont la preuve de la cécité morale des « goyim ». Car si la loi qui commande aux humains n'est pas totalitaire et unitaire, si elle n'embrasse pas l'ensemble de l'activité humaine, individuelle, collective, nationale, — en tout lieu, en tout domaine, en toute circonstance, comment pourrait-elle assurer la formation de l'individu? Pour construire un monde, il faut des matériaux : qu'est-ce d'édifier un Etat si les matériaux sont friables, et comment ne le seraient-ils pas si les humains ne communient pas dans l'humanité?

Nous ne faisons pas de discrimination entre le Temporel et le Spirituel, nous les fondons tous les deux dans un Absolu qui est l'humanité. Et de la divinité nous faisons un autre Absolu. Nous l'adorons, mais nous ne la définissons, ni délimitons, ni représentons. Et nous servons l'humanité. Siméon le Juste a dit : *Le monde est fondé sur trois choses : l'étude de la loi, l'exercice du culte et la pratique de la charité.* Et Siméon, fils de Gamaliel, a conclu : *Le monde se maintient par trois choses : la vérité, la justice et la paix.* C'est du principe de cette formation que nous sommes conscients quand nous bénissons le Seigneur de ne pas nous avoir créés individuellement « goy », et de nous avoir distingués collectivement des autres nations. C'est là et non ailleurs que se trouve l'explication de notre survivance, qui prend

les aspects de la pérennité. Nous estimons avoir résolu un problème capital qui angoisse encore l'humanité entière. Par rapport à elle, nous sommes en flèche. Moralement et matériellement, il nous est impossible de reculer; l'alignement ne peut se faire que sur nous.

§

Ceux d'entre nous à qui leur savoir a permis de transposer, par un effort créateur, les enseignements du Christ dans leur forme initiale, sentent l'abîme qui sépare ces enseignements de ce qu'on appelle le Christianisme et de ce qui est la chrétienté. Autant le Christianisme nous paraît adultéré et la chrétienté plongée encore dans un barbare *hefker,* autant la parole même du Christ nous est proche. Elle est le magique résumé, le splendide épanouissement des enseignements épars de nos Sages, de nos Justes; elle est le couronnement, par le plus grand, le plus noble, le plus pur de nos prophètes, de toutes les prophéties antérieures. *Ne croyez pas que je sois venu pour abolir la loi ou les prophètes. Je suis venu non pour abolir, mais pour accomplir. Car je vous le dis en vérité, tant que le ciel et la terre ne passeront point, il ne disparaîtra pas de la loi un seul iota ou un seul trait de lettre, jusqu'à ce que tout soit arrivé.*

Nous sommes pour notre part créanciers de la promesse que le Christianisme a faite au monde. Et notre existence est une attestation éclatante que la promesse n'a été qu'un leurre. Qu'il s'agisse de la foule « goye » qui se dégrade dans un « pogrome » ou de ceux qui, plus pervers, essaient de nous anéantir par une inhumaine asphyxie, — nous ne croyons pas un instant que ce soient les enseignements du Christ qui ont formé ces « chrétiens » là. Leur attitude à notre égard signifie à nos yeux qu'ils ne nous pardonnent pas notre créance, ni leur incapacité de s'en acquitter. Et pour ceux qui, sans invoquer le Christ, nous persécutent, nous devinons leur profonde détresse morale; ils cherchent leur unité et égarés et harassés, ne peuvent la trouver que dans la négation : en nous niant. Epouvantés par leur propre vide, ils se donnent à eux-mêmes

le change en adhérant à un christianisme « positif », à moins qu'ils ne retournent ingénument à leur paganisme ancestral...

En réponse à cette haine et à ce mépris et à cette colère, nous nous répétons la parole de Celui que légitimement nous revendiquons : *Heureux serez-vous, lorsqu'on vous outragera, qu'on vous persécutera et qu'on dira faussement de vous toute sorte de mal, à cause de Moi.*

Enfants légitimes de chair et de sang de nos ancêtres, la loi divine ne nous a pas été imposée du dehors. Elle est pour nous la volonté dernière de nos morts. C'est à juste et à double raison que la Bible et l'Evangile s'appellent *Testaments,* et ils n'omettent jamais de mentionner les généalogies et les filiations. De ces Testaments nous avons délaissé une partie, la dernière. Une tragique coïncidence a voulu que le Christ vînt à un moment où, l'indépendance nationale perdue, nous avons vécu la plus dramatique période de notre Histoire. Du texte égaré il ne resta que le pâle reflet de la traduction, corps sans âme comme nous paraît la Bible elle-même dans une langue autre que l'hébreu. Echappant à la dialectique de nos Sages, bienfaisante malgré ses outrances que les Prophètes déjà dénonçaient, la prophétie de Jésus fut la proie des payens et des idolâtres, indignes et incapables de la comprendre. Et maintenant, les descendants de ces payens et de ces idolâtres, qui d'après notre profonde conviction le sont restés, viennent nous reprocher notre atroce, notre indicible drame de famille...

Au cours de notre très longue Histoire, nous avons toujours, avec abnégation et désintéressement, sacrifié notre cupidité, afin de subordonner le profane au sacré. De toutes les nations de l'Univers et malgré nos révoltes, nous sommes les seuls clercs à n'avoir jamais trahi. Depuis des millénaires que les coqs chantent, et au prix de quelle millénaire agonie, nous n'avons jamais renié l'Eternel notre Dieu. « Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger ». Et c'est à nous qu'on vient reprocher les trente deniers... Judas Iscariote, en faisant

ce qu'il a fait, a trahi non pas le Christ, mais le Judaïsme.

Mais, plus grand que le biblique Achab, il n'a pas *hérité de celui qu'il avait assassiné.* Il s'est jugé, condamné, exécuté lui-même. S'il a été immonde dans la trahison, il a été sublime dans l'expiation, le vivant symbole des effondrements et des résurrections de la conscience humaine... Et ce n'est pas parce qu'il est devenu l'horrible, mais commode paravent derrière lequel depuis bientôt vingt siècles le Christ continue à être crucifié, que nous le renierons.

Nous répétons dans nos prières : *Nous n'avons pas d'autre Roi que Toi.* Déifier le Messager nous paraît trahir Celui qui envoie le message. Entre les deux absolus de la Divinité et de l'Humanité, il ne saurait y avoir de pont.

§

La Grèce a été pour nous une ennemie dont nous avons combattu les mœurs dissolues, dont nous avons méconnu le sens de la beauté plastique, mais dont nous n'avons jamais cessé d'admirer le véritable génie. Au point d'avoir incorporé l'esprit platonicien dans le spiritualisme cabbaliste et hassidique, et l'esprit aristotélicien dans le rationalisme de Maïmonide...

Mais autant nous admirons l'Hellade, autant nous haïssons et nous méprisons Rome. Rome et ses institutions étatiques, et ses légions et son droit civil. On nous présente en ennemis de la Société, de l'Etat et de l'Eglise : c'est seulement l'élément romain qui est en eux que nous abhorrons, et c'est lui qu'à travers l'Etat, la Société et l'Eglise, nous combattons.

Rome et son *vae victis* sont pour nous l'incarnation même du *hefker :* exaltant la force, ce cri bafoue la légitimité et divise l'humanité en deux. D'un côté, les vainqueurs de toutes les batailles : les forts, les courageux, les possédants, les superbes, — et de l'autre, les vaincus de tous les combats : les faibles, les timides, les pauvres, les humbles. Et même que le cri soit retourné et qu'il

devienne *gloria victis,* il n'y a, il n'y aura rien de changé radicalement. La division sera conservée qui s'opposera à l'unification du genre humain. Deux camps seront maintenus, ou deux catégories. Et l'opposition engendrera nécessairement le recours aux légions, comme le christianisme romain l'a fait, et comme cela demeurera inéluctable tant que l'humanité ne sera pas unifiée. Et jamais, jamais, le triomphe *de* l'arbitraire ne pourra donner le triomphe *sur* l'arbitraire.

Rome, incapable de se « christianiser », corrompit le christianisme. Elle utilisa diaboliquement ce qui n'avait été dans la pensée du Christ qu'une simple habileté dialectique, le *rendez à César...* et perfidement suggéra aux esprits faibles des barbares d'adorer l'Etre plutôt que ses enseignements. Et, pour les cœurs lâches des primitifs, elle inventa la Rédemption acquise une fois pour toutes, au lieu de la Rédemption-Exemple, idée lumineuse et virile du Christ, que nous, Juifs, suivons avec notre tradition des rédempteurs permanents.

Rome a souillé par la fétide haleine de ses charniers le pur souffle venu des collines de la Galilée. Et telle fut sa corruption, et telle elle est demeurée, que la Réforme elle-même n'y put rien changer. Du magnifique œcuménisme « catholique », c'est-à-dire universel, elle ne sut faire chez elle qu'une « poussière d'Eglises » ou de sectes. Loin d'unifier l'humanité, elle n'a fait que la diviser davantage.

Résistant au prétendu Christianisme, c'est Rome, la Rome du *hefker,* que nous combattons encore, comme nos ancêtres de l'an 70. Pour nous, rien n'est changé. La victoire de Vespasien et de Titus n'est encore pas définitivement acquise. Le Temple n'est pas encore entièrement détruit. Le véritable Christianisme, conclusion et couronnement du Judaïsme, n'est pas encore réalisé. Et tout peut, tout doit changer, tout changera puisque nous sommes encore là, puisque nous sommes toujours là.

§

Il y a dans notre mémoire une ère que nimbe encore

l'auréole de la légende : le Paradis terrestre, l'Ange d'Abraham, le Buisson Ardent, le Sinaï. Puis notre mémoire se raffermit. Les souvenirs prennent du relief et de la précision. Au surnaturel succèdent les réalités. Et il n'y a plus de miracles. Depuis, nous vivons les yeux ouverts, l'esprit lucide, la conscience éveillée. Et voici des millénaires que nous sommes témoins du plus étrange, du plus fantasmagorique déroulement d'événements. Les empires d'Assyrie, d'Egypte, de Perse. Les conquêtes grecque, romaine, arabe. La naissance de l'Occident. Charles-Quint, le Roi Soleil. De nos jours, les deux géants : l'Ours et la Baleine. Et sous nos yeux se lèvent l'empire du Soleil Levant et celui du Soleil Couchant. Des peuples naissent, se muent en nations, constituent des Etats, se transforment en Empires. Ils vivent, combattent, conquièrent, créent de magnifiques civilisations. Puis, comme atteints d'un mal étrange, les civilisations s'altèrent, les empires se lézardent, les Etats se décomposent, les nations se dissolvent, les peuples se rompent, — pour voir leurs débris s'agglomérer avec d'autres débris, se reconstituer en nouvelles nations, reformer derechef Etats et Empires, — afin de recommencer plus tard et plus loin le même cycle d'une grandiose, d'une majestueuse monotonie.

Témoins à la mémoire fidèle nous assistons depuis quarante siècles à l'infernal carrousel de l'humanité. Et nous ne voyons partout que des ruines : de peuples, de pierres, d'écrits. Grandioses, pathétiques ruines, mais ruines. D'hier ou de demain. Et, en face, nous. Un petit groupe, désuni et dispersé, mais permanent et identique, qui, seul de toute l'humanité, a vaincu l'inexorable Destin.

Nous nous sommes pénétrés des essences les plus rares des civilisations les plus complexes et les plus raffinées. Nous avons vécu dans l'abjection la plus hideuse, la plus immonde, la plus dégradante. Rien ne nous a grisés, rien ne nous a abattus. De la fange au ciel nous nous élevons, du ciel à la fange nous retombons sans que notre essence intime en soit en rien affectée. Et sans avoir conclu de pacte avec Satan, nous sommes plus jeunes aujourd'hui que nous ne le fûmes il y a quarante siècles.

Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie
Et sans dire un seul mot te mettre à rebâtir,
Ou perdre en un seul coup le gain de cent parties
Sans un geste et sans un soupir;

. . . .

Si tu peux supporter d'entendre tes paroles
Travesties par des gueux pour exciter des sots,
Et d'entendre mentir sur toi leurs bouches folles
Sans mentir toi-même d'un mot;

. . . .

Si tu sais méditer, observer et connaître
Sans jamais devenir sceptique ou destructeur,
Rêver, mais sans laisser ton rêve être ton maître,
Penser, sans n'être qu'un penseur;

. . . .

Si tu peux rencontrer triomphe après défaite
Et recevoir ces deux menteurs d'un même front,
Si tu peux conserver ton courage et ta tête
Lorsque les autres la perdront,

. . . .

Alors les Rois, les Dieux, la Chance et la Victoire
Seront à tout jamais tes esclaves soumis,
Et, ce qui vaut bien mieux que les Rois et la Gloire,
Tu seras un Homme, mon fils.

Nous avons accompli un Haut Fait sans précédent : petit clan d'une vague peuplade asiatique, nous avons imprimé notre sceau à l'humanité pensante. Mais nous ne l'avons pas transformée. Notre christianisme s'est révélé incapable de chasser le *hefker* des cœurs des barbares blancs. De cet échec le vieux Israël se meurt. Mais déjà de ses flancs naît une nation nouvelle qui regarde le monde avec des yeux neufs. Elle sent monter en elle des énergies, depuis deux millénaires comprimées, et qui demandent à être libérées. Que sont pour ces énergies les obstacles qui se dressent sur notre route? Y a-t-il d'autres frontières à leur expansion et d'autres bornes à leur action que celles qui seront dessinées et posées par la puissance interne d'Israël? Et qui peut se vanter d'en connaître dès maintenant les limites?

Pourvu... Pourvu que notre Réforme et notre Renaissance et nos Croisades, — vieux mots que pour nous un sens neuf emplit, — ne nous fassent pas oublier que nous

sommes le peuple élu. Il n'y avait pas d'arbitraire dans notre Election. Ce n'est pas nous parce que c'est nous. C'est nous par ce que nous faisons, par ce que nous sommes, et par ce que nous devenons. Le privilège se double d'une charge qui est notre Mission. Pour demeurer dignes de l'Election il faut que nous restions fidèles à la Mission. Dans notre métamorphose actuelle nous ne saurions démentir notre passé de vainqueurs de la Destinée. Et c'est le passé qui commande les avenues de l'Avenir qui s'ouvrent devant nous.

KADMI-COHEN.

LA QUESTION ROMAINE

—

La prise de Rome par les Piémontais en 1870 posa pour l'Eglise de graves problèmes que le traité du Latran n'a fait que rendre plus urgents, il convient de le remarquer surtout en ce moment que l'Eglise romaine est présentée par certains comme seule capable, en raison de sa catholicité, d'apporter au monde l'apaisement.

Pie IX et Léon XIII avaient dénoncé l'atteinte portée à la souveraine liberté du Saint-Siège par la conquête des Etats de l'Eglise; Pie X y vit un danger pour la catholicité de l'Eglise elle-même.

Le temps, de 1870 à 1903, avait en effet accompli son œuvre. La Curie romaine s'était italianisée au point d'être devenue, de l'aveu des Italiens eux-mêmes, une« force nationale » et si le « rapprochement » était si ardemment désiré, c'était afin de la mieux utiliser.

Le règne de Pie X s'écoula pourtant sans qu'aucune solution ait été apportée à cette grave question, qui fut reprise sous le pontificat de Benoît XV : de plus en plus on demandait que le pape, « gloire italienne », servît, grâce au « rapprochement », « au prestige de la nation » qui en recevrait « une puissance morale sans pareille. »

La question romaine se posa donc, sous Pie X et sous Benoît XV, différemment que sous leurs deux prédécesseurs.

Pie X tenta de lui donner une solution pratique en « désitalianisant » la Curie romaine. Il prit d'abord un espagnol comme secrétaire d'Etat, et envoya un nonce allemand à Munich, puis attira à Rome de nombreux ecclésiastiques étrangers; il ouvrit la garde noble aux membres des aristocraties du monde entier, maintint toujours au complet l'effectif de la garde suisse dont les Ita-

liens désiraient la suppression; enfin, sur les 36 cardinaux qu'il créa, 13 seulement étaient italiens, et encore le pape dut-il tenir compte des droits acquis par ceux qui occupaient les « postes cardinalices ».

Pie X, qui aimait beaucoup son pays, n'était pourtant pas irréductible sur la question d'un « rapprochement », mais il jugeait qu'il fallait le préparer par cette désitalianisation de la Curie afin de ne pas mettre en péril la catholicité de l'Eglise. De plus, pour lui, un nouvel état de choses ne pouvait être établi que par une convention internationale.

Benoît XV se contenta de demeurer sur la défensive : la guerre et l'après-guerre lui imposaient cette attitude, mais, — peut-être pour ne pas envenimer les rapports entre « le Vatican et le Quirinal », comme on disait alors, — il ne poursuivit pas l'œuvre de son prédécesseur en ce qui concernait le recrutement de la Curie romaine et celle-ci, à l'avènement de Pie XI, était entièrement italienne.

Le pape actuellement régnant a conclu avec le Gouvernement italien le traité du Latran, auquel les autres puissances n'ont eu aucune part et qui a été complété par un concordat, signé en même temps, et que Pie XI affirma être indissolublement uni au traité. Or il est déclaré dans ce concordat que tout évêque, pour avoir juridiction en territoire italien, devra être italien : ce qui est affirmer, du même coup, que le Pape, en tant qu'évêque de Rome, devra l'être lui-même.

Ainsi est posée en pleine lumière la question de la nationalité des papes.

Celle-ci n'est pas nouvelle — puisqu'elle remonte au IVe siècle — et, bien qu'elle ne paraisse pas avoir retenu l'attention des historiens, a toujours eu une grande importance.

Tant que l'Eglise n'eut pas été reconnue par l'Etat, c'est-à-dire jusqu'au traité de Milan, l'évêque de Rome fut élu, comme dans tout l'Occident, par le clergé local et par le peuple; et, la communauté romaine étant composée de chrétiens originaires de toutes les provinces de l'em-

pire, de saint Pierre jusqu'à Sylvestre Ier, qui fut le premier pape élu sous le régime constantinien, on compte, sur trente-deux Pontifes, dix Orientaux, vingt Romains et deux Africains.

Constantin et ses successeurs s'étant arrogé le droit de choisir les papes, de l'édit de Milan à la chute de l'empire d'Occident, sur 15 papes, 13 sont de Rome ou des environs : seul saint Zozime, d'ailleurs membre de la Curie romaine, est d'origine grecque et saint Hilaire d'origine sarde.

Sous les souverains Hérules et Ostrogoths et sous les empereurs de Constantinople jusqu'en 640, les papes concontinuèrent à être choisis par les membres du clergé romain, mais, à partir de là, jusqu'en 752, date de la fondation des Etats de l'Eglise, sur vingt papes, sept seulement furent romains ou de la péninsule et les autres orientaux, et deux Siciliens.

A partir de 752 jusqu'en 996, les quarante-six souverains pontifes qui régnèrent pendant cette période furent natifs des Etats de l'Eglise, sauf Etienne III qui était Sicilien, Formose peut-être Corse, Etienne VIII dont on ignore le pays d'origine et Jean XIV, né à Pavie mais tout dévoué à Othon II.

Ces choix s'expliquent comme il suit. Depuis la fondation du pouvoir temporel jusqu'à l'instauration de la dignité impériale en faveur de Charlemagne, ce furent les factions romaines qui décidèrent de l'élection pontificale. Pour mettre fin à ce désordre, cette élection, faite par le clergé romain qui choisissait l'un de ses membres, fut soumise à l'approbation de l'empereur. Au cours du xe siècle, l'autorité impériale devint si faible et si intermittente que les factions romaines imposèrent de nouveau leur choix, mais quand, en 962, l'Eglise de Rome eut de nouveau trouvé un protecteur en Othon Ier, celui-ci et ses successeurs exigèrent le droit de faire les papes et l'exercèrent jusqu'à Henri IV. Jusqu'en 996, ils choisirent des Romains, sauf Jean XIV, mais, à partir de cette date jusqu'à l'avènement de Grégoire VII (1073-1085), toscan d'origine mais romain d'éducation et dont le

règne marque le déclin de la puissance impériale, leur choix ne fut plus aussi exclusif : sur vingt-cinq papes, treize seulement furent romains et les autres d'un peu toutes les nations : sept étaient ressortissants à l'Empire et Sylvestre II qui était français, avait été le précepteur d'Othon III.

Pendant la « Querelle des investitures » qui se poursuivit, après une période de quelques années, par « la lutte du sacerdoce et de l'empire », à mesure que ce dernier s'épuisa dans sa lutte avec le Saint-Siège et dans celles qu'occasionnait l'élection à la couronne impériale, la France grandit et les papes, recherchant de plus en plus l'appui de ses rois, finirent par venir vivre à leur ombre, en Avignon.

Pendant cette période qui s'étend du règne de Grégoire VII à l'avènement de Clément V, le premier pape d'Avignon (1305-1314), on compte trente-neuf papes et douze antipapes, ces derniers tous créatures de l'empereur allemand. Sur les trente-neuf papes légitimes, trente sont romains ou italiens, six français, un anglais, un savoyard, un portugais.

Les six Français sont Urbain II (1088-1099) qui fut élu pour obtenir à la réforme grégorienne l'appui de la France; Calixte II (1119-1124), élu à Cluny où son prédécesseur, Gélase II, était venu se réfugier et où il était mort; Urbain IV (1621-1264), choisi pour dominer les partis italiens qui voulaient asservir la Curie romaine; Clément IV (1265-1268), imposé par Charles d'Anjou qui avait accepté la couronne de Sicile d'Urbain IV à qui les Romains s'empressèrent de donner pour successeur, pendant une absence de Charles, un Visconti, saint Grégoire X (1271-1276) qui se hâta, lui aussi, de restaurer la dignité impériale dans la personne de Rodolphe de Habsbourg, ce qui enlevait à Charles d'Anjou tout espoir de mettre la main sur le Milanais et de dominer l'Italie et le Saint-Siège; Martin IV (1281-1285) encore imposé par Charles d'Anjou, mais qui, malgré tout son dévouement à son électeur, ne put empêcher la puissance de ce der-

nier de s'effondrer et qui eut pour successeur un Romain, Honorius IV (1285-1287).

Le doux Benoît XI, contraint de s'enfuir de Rome où triomphait le parti Colonna, étant mort à Pérouse, Philippe le Bel, instruit par l'expérience qu'il venait de faire avec Boniface VIII, résolut de mettre la papauté en tutelle.

Un « parti français », celui des Colonna, s'était constitué pour lutter contre les Orsini et les Caetani : un cardinal français, Bertrand de Goth, fut élu, après une vacance de onze mois et prit le nom de Clément V (1305-1314).

Rome étant inhabitable, Florence également en proie aux luttes les plus violentes, et Pérouse peu sûre (Benoît XI, racontait-on, y avait été empoisonné), le nouveau pape gagna la France où il erra pendant trois ans, puis se fixa dans le Comtat-Venaissin.

Sur ce tout petit territoire, le pape ne put sauvegarder l'indépendance du Saint-Siège : la Curie romaine, déjà française en la personne du chef de l'Eglise, se nationalisa entièrement et les six successeurs de Benoît XI furent aussi français. Comme le fait remarquer Pastor, dans son Histoire des Papes :

La translation du Saint-Siège en France, la transformation du Sacré-Collège dorénavant composé en majorité de cardinaux français, devait nécessairement ébranler les idées universellement admises à l'égard de la Papauté.

L'opinion s'émut : peu à peu une pensée de défiance se glissa dans l'esprit de tous les peuples : on disait que le chef de l'Eglise n'était plus qu'un instrument servile de la politique française et cette idée porta un coup sensible au respect dont les papes avaient, de tous temps, été entourés... De là un regrettable relâchement dans les liens qui unissaient au Saint-Siège les diverses provinces ecclésiastiques et si nous rappelons les actes d'arbitraire, d'égoïsme et de népotisme dont la cour d'Avignon donna de trop nombreux exemples, on comprendra les causes d'une décadence du sentiment religieux dont la rapidité inspirait aux contemporains attristés les plus sombres pressentiments pour l'avenir.

Au vrai, la cour d'Avignon ne fut pas plus scandaleuse que la cour romaine, à maintes périodes de l'histoire, et les papes français d'Avignon valurent bien certains de leurs successeurs. Ce fut la « nationalisation » de la Curie et de la papauté qui fut la cause — en tout cas l'une des causes — du Grand Schisme d'Occident et de la Réforme. Le P. Wernz, dans son cours de droit canonique, qualifie donc avec raison de « malheureuse » « l'idée » qu'eut Clément V d'aller se fixer dans le Comtat Venaissin, « en raison de la dépendance au moins apparente » où lui et ses successeurs se trouvèrent à l'égard des rois de France, car « ce fut à partir de cette époque que se fit plus grande la séparation des peuples et des princes d'avec la papauté. »

L'élection du successeur de Grégoire XI qui, en 1377, sur les instances de sainte Catherine de Sienne, était rentré à Rome où il mourut deux mois après son retour, se fit sous les menaces du peuple romain. « Nous le voulons romain ou au moins italien » criait la foule à l'ouverture du conclave, puis : « Nous le voulons romain ». Aussi les membres du sacré Collège qui ne comptait plus que quatre cardinaux italiens, ayant élu l'archevêque de Bari, Urbain VI, prirent-ils la fuite après avoir présenté au peuple romain, revêtu des ornements pontificaux, le cardinal Teobaldeschi.

De 1378 à 1417, il y eut, à Rome, quatre papes dont aucun n'était originaire de la ville où les Orsini et les Colonna fomentaient des troubles à chaque conclave; en Avignon, des papes français ou espagnols et des antipapes; à Pise, deux antipapes, l'un natif de Candie et l'autre de Naples.

Martin V qui fut élu à Constance le 11 novembre 1417 et mit fin au schisme, était un Colonna. Malgré les instances des Français et des Allemands qui voulaient mettre la main sur lui, il reprit le chemin de Rome, mais ne put y rentrer, en raison de l'anarchie où était plongée la ville, que le 20 septembre 1420.

A partir de Martin V jusqu'à la prise de Rome en 1870, on compte quarante-neuf papes qui tous, sauf trois, furent

italiens. Ces trois étrangers sont les deux Espagnols Borgia, dont le premier fut élu pour mettre fin à la querelle des Orsini et des Colonna qui ne pouvaient se mettre d'accord sur un candidat italien et dont le second fut assez riche pour acheter le nombre de voix nécessaire : quant à Adrien VI, il fut choisi, en sa qualité de Flamand, par Charles-Quint qui, à cette époque, dominait l'Eglise.

Ce fut même la raison pour laquelle Clément VII, successeur d'Adrien VI, que les Romains parvinrent à élire, Charles-Quint étant occupé ailleurs, se rapprocha de la France pour échapper à l'omnipotence impériale, et vint jusqu'à Marseille où il rencontra François Ier.

Pendant toute la lutte des maisons d'Autriche et de France, aucune d'elles ne fut assez forte pour faire élire un de ses nationaux mais, à partir de cette époque, on trouve les premiers vestiges du droit de « veto » dont usèrent Charles-Quint et ses successeurs, espagnols et autrichiens, ainsi que les rois de France et qui ne fut aboli que par Pie X.

Après le traité de Westphalie, l'Italie n'ayant plus qu'une importance politique secondaire, la Cour de Versailles se contenta d'intervenir dans les élections en faveur des candidats italiens qui lui étaient favorables.

Napoléon Ier n'eut pas à s'occuper d'une élection pontificale, Pie VII ayant régné de 1800 à 1823, après avoir été été élu à Venise sur l'initiative du cardinal d'York et avec l'approbation de François II qui avait protégé le conclave.

En 1823, l'élection de Léon XII, personnage assez effacé, ne paraît pas avoir beaucoup préoccupé les gouvernements. Celle de Grégoire XVI n'eut lieu qu'après que le représentant de l'Espagne eut prononcé l'exclusive contre le cardinal Giustiniani.

A la mort de Grégoire XVI, en quarante-huit heures car on redoutait un mouvement révolutionnaire, le cardinal Mastaï fut élu et prit le nom de Pie IX.

Pendant son règne, qui fut le plus long de l'histoire (1848-1876), le Saint-Siège perdit les Etats pontificaux et même Rome. A sa mort, le conclave élut le cardinal Pecci qui, originaire de Carpineto, n'était pas, au moins de

naissance, sujet du roi d'Italie. Ses successeurs, au contraire, furent choisis parmi les cardinaux italiens : Pie X était vénitien, Benoît XV génois; Pie XI est lombard : ainsi l'exigea le gouvernement italien suivant l'exemple des rois de France au temps des papes à Avignon.

M. Mussolini devait encore accentuer cette politique. Si, comme nous l'avons dit, le traité du Latran ne pose pas la question de la nationalité du Souverain Pontife, l'article 22 du Concordat, qui lui est intimement lié selon l'affirmation solennelle de Pie XI, spécifie au contraire que : *seuls les citoyens italiens pourront être investis, en Italie, de bénéfices ecclésiastiques et que les titulaires des diocèses et des paroisses devront en outre parler la langue italienne.* Le pape, en tant qu'évêque de Rome, doit donc être italien.

Comme on le voit, la question de la nationalité des papes eut toujours une grande importance et, si nous en croyons l'histoire, la situation actuelle est grave pour l'unité de l'Eglise.

On a proposé différents remèdes à cet état de choses. Pie X, nous l'avons dit, se décida — exemple qui ne fut pas suivi — pour la catholicisation du sacré Collège et de toute la Curie romaine. Les deux questions sont, en effet, inséparables. Le nombre des archevêques italiens, membres du sacré Collège, est en rapport avec le chiffre de la population catholique du royaume : ce qui fait que les cardinaux sont en majorité italiens, c'est que ce sont des Italiens qui occupent les « postes cardinalices » et composent exclusivement le personnel des nonciatures.

A cela on répond que les membres du clergé romain sont mieux préparés que d'autres à administrer l'Eglise universelle. Or, il n'y a plus de clergé romain, Rome étant devenue la capitale de l'Italie : à l'heure actuelle il n'y a pas plus de Romains d'origine qu'il n'y a de Parisiens d'origine. Ce qu'on appelait le « milieu romain » n'est plus qu'un souvenir.

Il y a une quarantaine d'années, il existait encore, dans les Etats de l'Eglise, d'anciennes familles qui cons-

tituaient une aristocratie et, à Rome, une bourgeoisie, qui étaient, en effet, fort utiles à l'Eglise.

Dans les services de la Curie et à la cour pontificale, se trouvaient des Romains qui, aux différents degrés de la hiérarchie, servaient l'Eglise de père en fils et en vivaient. C'était dans ces familles que se recrutait le clergé. Les petits fonctionnaires ou le personnel domestique du Vatican se contentaient de voir leurs parents devenir *Monsignori,* car c'était toute la *famiglia* qui recevait la prélature : le népotisme était une loi sociale qui permettait, avec une sage lenteur, l'ascension des familles. Et ce petit peuple et cette bourgeoisie fournissaient à l'Eglise des fonctionnaires d'esprit vraiment romain, catholique, universel.

Les familles de l'aristocratie étaient elles-mêmes hiérarchisées. Celles qui avaient fourni un ou plusieurs papes avaient rang princier, mais toutes comptaient parmi les leurs des cardinaux, des archevêques, des évêques ou de hauts prélats demeurés en route pour le « chapeau » ou la tiare.

Cette aristocratie, au sommet très internationale par ses alliances, était adaptée depuis des siècles au gouvernement de l'Eglise. Tous ses membres ne vivaient pas à Rome, mais dans les villes des anciens Etats pontificaux, parfois bien petites, où tous habitaient un *palazzo* et tenaient le premier rang. Souvent peu fortunés quand depuis plusieurs générations aucun d'eux n'avait fourni une belle « carrière » ecclésiastique, ils étaient quand même des Seigneurs. D'où cet humanisme, cette haute politesse, ce souci de ne pas abuser de l'autorité, cette compréhension romaine de tous les pays et de toutes les races, qui caractérisaient ce que le monde entier appelait alors Rome.

Encore une fois, tout cela n'est plus que souvenirs : les dernières générations romaines ont disparu sous l'afflux italien qui, après les Etats de l'Eglise, a recouvert la ville des papes elle-même, où, à l'heure actuelle, il est impossible de trouver même les vestiges du peuple, de

la bourgeoisie et de l'aristocratie dont nous venons de parler.

Les effets de ce nouvel état de choses se manifestent dans la façon de gouverner de la Curie, devenue italienne.

Nos voisins affirment être « un peuple jeune », leur unité politique étant de date toute récente. Ils n'ont pas eu en tout cas le temps de se constituer des traditions et en sont encore à la période d'imitation. Les générations anciennes ont conservé le culte de l'Allemagne, mais cela date beaucoup; les jeunes, ou ceux qui prétendent l'être demeurés, copient les anglo-saxons.

Et il ne s'agit pas là seulement de simples tics, car c'est toute la manière de faire de la Curie et du personnel diplomatique du Saint-Siège qui s'est profondément modifiée. En tout cas, il ne peut plus être question de la supériorité du clergé romain qui, dans une certaine mesure, était incontestable. Ce qu'il faudrait donc établir, pour maintenir dans la Cité du Vatican l'hégémonie italienne, c'est que les Italiens, citoyens d'un Etat dont l'unité est maintenant accomplie, ont des qualités qui les désignent, les imposent pour gouverner l'Eglise.

Laissons de côté les dangers que présente, pour la catholicité de celle-ci, cette mainmise d'un grand Etat sur le territoire duquel elle vit en fait, pour examiner si le recrutement du clergé italien est assez nombreux et assez choisi pour lui permettre de fournir le personnel de toute la Curie et du corps diplomatique du Saint-Siège.

Nous avons dit que l'aristocratie des Etats pontificaux et la bourgeoisie romaine désignaient, par tradition de famille, un certain nombre de leurs membres pour la « carrière ecclésiastique ». Depuis leur disparition, le clergé italien ne se recrute plus que dans « les classes populaires » et c'est ce qui explique, dans le maniement de l'autorité, une certaine inexpérience dont la Cité du Vatican fait preuve. Quant au recrutement du personnel diplomatique, il est devenu plus que difficile. L'Académie des nobles ecclésiastiques n'est plus qu'une enseigne, car tout le monde y est admis et, par ailleurs, le personnel des nonciatures n'est plus obligé d'y passer.

On dira que tout cela est fort avantageux pour l'Eglise ou, en tout cas, plus conforme à l'esprit évangélique. Peut-être, mais bien peu conforme à la tradition de l'Eglise qui, à de rares exceptions près, choisissait les papes et les hauts dignitaires ecclésiastiques parmi les grands de ce monde. Mais la question essentielle n'est pas là.

C'est un fait qu'il n'y a plus de clergé romain parce que les Etats de l'Eglise n'existent plus; il a été remplacé, pour l'administration de l'Eglise universelle, par des ecclésiastiques italiens, et c'est sur ce fait qu'il a paru utile d'attirer l'attention.

★★★

L'INFLATION DES DIPLOMES

RÉFLEXIONS
SUR L'AVENIR DE LA JEUNESSE

—

Personne n'a pu lire l'article d'Ambroise Got, *La Détresse des Jeunes Diplômés* (*Mercure,* 1[er] août 1935), sans en être profondément affligé. Je ne rappellerai pas tous les chiffres qu'il donne, mais seulement l'essentiel :

Alors qu'en 1900 la population universitaire montait seulement à 29.377, dont 965 femmes, en 1932 elle s'élève à 82.655, dont 21.704 femmes. La marée féminine prend des proportions gigantesques. A la Sorbonne, on compte plus d'étudiants (33.821) en 1932 que dans toute la France en 1900 !

Encore faut-il remarquer que les diverses Facultés ne mènent pas à tous les concours, et qu'il en est auxquels on se présente à la fin des études secondaires, techniques, ou primaires supérieures. Ce qui donne un nombre vraiment effrayant de candidats. On peut dire, en forçant très peu le paradoxe, que chaque année, entre juin et novembre, les trois quarts de la France sont occupés à faire passer des examens *aux autres trois quarts*. En effet, il se trouve des gens qui fonctionnent comme examinateurs ici, et qui sont eux-mêmes candidats ailleurs. Nous sommes en plein mandarinat.

Interpellé sur la cruauté qu'il y a à laisser les jeunes gens se ruer vers des concours où l'on compte environ un élu pour 30 ou 40 qui s'y croient appelés, M. Mallarmé, pendant qu'il était ministre de l'Education Nationale, a répondu qu'il n'y pouvait rien et que chacun

était libre de prendre des diplômes. Evidemment. Que vouliez-vous qu'il répondît? Aussi bien, je ferai remarquer à Ambroise Got que l'institution de l'école unique n'a pas encore eu le temps d'étendre ses méfaits jusqu'aux Facultés, puisque les premiers bénéficiaires, si j'ose dire, de la réforme n'ont pas encore affronté l'épreuve du baccalauréat. Entre parenthèse, lorsqu'ils y arriveront, nous aurons de bien curieuses surprises.

Ce mal de la diplomite, qui affecte notre pays plus que tout autre au monde, a des causes bien plus profondes qu'on ne pense généralement; et je ne crois pas qu'il puisse être enrayé par des réformes de détail. Il tient à l'état social et spirituel où nous nous trouvons actuellement. La Réforme intellectuelle et morale que Renan demandait après la guerre de 1870 serait elle-même impuissante. Il y faudrait la totale réforme politique.

Elle seule, à condition encore qu'elle fût bien faite, serait capable de donner à chacun, dans l'Etat, une place à peu près convenable. En attendant, qui peut se vanter chez nous d'en avoir une et qui soit stable? Nous sommes une société de déclassés, en ce sens qu'il ne reste plus de classes. La guerre a tué la déjà vieille hiérarchie bourgeoise, sous le régime de laquelle nous avons grandi. Elle valait ce qu'elle valait, et je ne m'attristerais pas outre mesure sur sa disparition s'il était né quelque chose qui la remplaçât. Mais il n'y a rien.

Le phénomène le plus caractéristique de cet écroulement, c'est l'extrême affaiblissement, pour ne pas dire, pratiquement, la disparition du capital individuel et familial. Un changement aussi profond ne pouvait rester sans effet sur le régime de l'instruction publique en France. Servons-nous de ce terme précis et clair, au lieu de celui d'éducation nationale qui, dans les conditions actuelles, est un pur non-sens.

Je me souviens que dans la grande rhétorique Courteault, au lycée de Bordeaux, nous étions 52 élèves. La classe était d'ailleurs parfaitement tenue, et chacun y travaillait selon ses moyens. Sur ces 52 élèves, une ving-

taine seulement, en fin d'année, se présentèrent à l'examen du baccalauréat. Et les autres venaient au lycée véritablement pour y parfaire leur éducation; et ils n'avaient pas l'ambition, s'il était au-dessus de leur force, d'un diplôme qu'on n'obtenait pas alors aussi facilement qu'aujourd'hui. Ils savaient qu'ils auraient à s'initier aux affaires paternelles et à la conduite du bien de famille; et pour cela, un diplôme, s'il était un honneur, n'était pas nécessaire.

Cependant, il n'était pas rare que les mieux doués de ces jeunes gens, destinés au commerce ou à d'autres affaires que les carrières libérales, entrassent ensuite à la Faculté des Lettres pour y poursuivre des études désintéressées et de pure culture. S'ils obtenaient la licence, ils en étaient récompensés par une réduction de leur service militaire. Ils ne passaient qu'un an à la caserne, au lieu de trois. Parmi les plus brillants de ceux que j'ai connus, il y avait notre futur confrère Pertinax, qui devait devenir un excellent journaliste. Quant aux femmes, elles commençaient à venir dans les Universités, mais en fort petit nombre. Elles s'y montraient timides, et nous les regardions avec une certaine curiosité.

L'évolution commença presque aussitôt après; et, la guerre finie, elle était accomplie. Je ne sais plus quel politicien, lors des campagnes menées en faveur de l'école unique, exposa et soutint la théorie de ce qu'il appelait le brassage social. Il fallait remuer notre société française, de façon que ce qui était devant vînt derrière, et que ce qui se trouvait dessus descendît dessous. A la vérité, il enfonçait une porte ouverte. Le déplacement et l'usure des richesses, causés par la guerre, avaient transformé des anciens riches en nouveaux pauvres, des croquants en millionnaires; et surtout, ils avaient détruit l'équilibre de fortune de la classe dite moyenne, peu ambitieuse auparavant, animée d'un grand sens de l'honneur, et où l'Etat trouvait le meilleur de ses auxiliaires. Et alors, on vit le résultat du brassage. Si les uns pouvaient se vanter d'être montés, personne ne voulait se résoudre à descendre. C'était bien naturel. La classe

bourgeoise s'enfla démesurément. Dans un pays qui était obligé de faire venir de l'étranger ses maçons et ses terrassiers, les bourgeois étaient devenus la grande majorité. Les uns étaient riches, la plupart d'une médiocrité peu dorée s'ils n'étaient pauvres, mais tous poussèrent leurs enfants aux études.

Non plus par ambition, cette fois; mais par nécessité. A part ceux qui possédaient une fortune très assise, — et combien peuvent en être assurés aujourd'hui ? — les autres sentaient l'incertitude de leur situation. S'ils gagnaient assez aujourd'hui, ou même largement, ce ne leur était d'aucune garantie pour le lendemain; et l'avenir de leurs fils leur apparaissait hasardeux. D'où leur volonté de les *armer pour la vie*, selon la métaphore courante. Quelques années passées au lycée, puis dans une faculté ou une école spéciale, et ces enfants obtenaient, pensaient les parents, un diplôme alimentaire qui les mettrait pour le restant de leurs jours à l'abri du besoin. Le souci de culture, et aussi d'éducation, nationale ou non, n'entrait plus en compte.

Pour les filles, la question était plus angoissante encore. La femme, nous dit-on, si ce n'est entièrement fait, est sur le point de conquérir son entière liberté. Voyons à quel prix elle l'achète. Autrefois, une fille grandissait, sauf des exceptions assez rares, dans un air de pleine sécurité familiale. Elle pouvait compter, pour s'établir, sur l'appoint d'une dot, grande ou petite, ou à tout le moins sur les avantages d'une solide situation de famille. Et si elle ne se mariait pas, au pis aller elle pouvait vivre avec ce qui lui revenait des biens patrimoniaux; souvent même, il lui était loisible de demeurer dans la maison de famille, où elle aidait à élever neveux et nièces.

Aujourd'hui, la dévaluation, qui a surtout frappé les patrimoines, jointe à l'incertitude économique, a réduit les dots à rien ou à peu de chose. Quant à la maison de famille, elle n'existe pour ainsi dire plus, pour beaucoup de raisons. Les morceaux en sont devenus ambulants, et ils se promènent par les routes, montés sur

pneus. Car l'*abus* de l'auto, entre parenthèses, et je ne crains pas de le dire, a été chez nous un des plus actifs des dissolvants sociaux.

En outre, le groupe familial s'affaiblit de plus en plus. La facilité du divorce rend le mariage d'une extrême précarité. Quels avantages lui restera-t-il bientôt? Nous voyons la plus récente jurisprudence reconnaître au concubinage, que l'on appelle plus communément le collage, un état légal.

Donc, le mariage même ne fait plus bénéficier les femmes de son antique sécurité. Par conséquent, dans une famille, si les frères vont aux études, il n'y a aucune raison pour que les sœurs n'y aillent aussi. J'entends des études qui conduisent à des diplômes que l'on estime fructueux. C'est la dot moderne. Qu'en arrive-t-il ensuite? Si le sort des garçons qui restent démunis après examens et concours n'est pas enviable, celui des filles est encore pire. Car dans la lutte sévère qu'elles auront à conduire pour leur existence, elles auront souvent l'occasion de constater que la galanterie masculine a des limites bien précises; et que les cas sont assez rares où elle s'exerce gratuitement. Mais quoi qu'il en soit, l'apport féminin vient doubler une inflation de diplômés qui serait déjà bien grave si les hommes seuls y contribuaient.

On peut déjà juger qu'on ne saurait en rejeter l'entière responsabilité sur ce que nous continuons à appeler les pouvoirs publics, bien que nous soyons en régime d'impuissance collective. La facilité de la guerre et de l'après-guerre, le financement artificiel de beaucoup trop d'entreprises industrielles avait amené une pléthore de cadres. Des directeurs, des chefs de services, des ingénieurs, il y en avait quatre ou cinq fois plus qu'il n'en fallait pour la marche normale d'une affaire. On voyait des bureaux d'étude, des laboratoires de recherche, et jusqu'à des commissions de sport ou de constructions ouvrières. On comprend qu'il m'est impossible de donner des exemples précis, bien qu'ils abondent. Ce désordre dura jusqu'à la sévère liquidation qui finit bien par

s'ouvrir après 1928. Jusque-là, il y avait eu un appel d'ingénieurs et de techniciens, que certains pensaient durable et illimité. Une notable partie de la jeunesse y répondait ou se préparait à y répondre. Mais bientôt, la plupart des entreprises furent obligées de procéder à des licenciements massifs. Et le nombre de ces techniciens sans place s'accrut, d'année en année, de celui des nouveaux diplômés qui avaient espéré en trouver une avec la même facilité que pendant la période où tout marchait à fonds perdus.

En outre, dans la lutte qui se faisait de plus en plus dure, le diplôme ne conférait pas toujours une prérogative, ni même un titre qui dût avec certitude influer sur le choix d'un employeur éventuel. Choisissons un exemple qui intéresse les hommes de lettres. A tort ou à raison, la presse se vante d'être une des plus grandes puissances du moment. En tout cas, si l'on compare les tirages d'avant-guerre avec ceux d'aujourd'hui, on constate que les journaux, en bloc comme en détail, ont considérablement augmenté leur diffusion.

On sait d'autre part que les licenciés ès-lettres, ou en droit, ou ès-sciences, abondent sur le marché, et que beaucoup cherchent un emploi. Il semblerait naturel qu'ils fussent tout désignés, à tout le moins ceux des deux premières catégories, pour entrer dans les rédactions. Or, dans beaucoup de journaux de province, et sans doute y a-t-il aussi à Paris des cas semblables, on trouve des rédacteurs qui ne possèdent même pas comme titre celui du mince bachot d'après-guerre.

Sans doute suis-je loin de l'idolâtrie des diplômes, et je sais qu'on peut être un bon journaliste, même un grand écrivain, sans avoir passé son baccalauréat. Je vais jusqu'à être l'ennemi d'une réglementation qui gênerait, aussi peu que ce fût, le choix d'un directeur intelligent. Malheureusement, ces gens sans titres, la plupart du temps, ne savent pas du tout écrire; alors qu'un diplôme universitaire serait quand même la garantie d'un *minimum* grammatical.

Y tient-on encore beaucoup dans la presse? Parmi

les journaux, neuf sur dix, si ce n'est davantage, ne sont que des prospectus publicitaires où la copie n'a d'autre rôle que de faire passer les annonces. Encore la juge-t-on encombrante et la remplace-t-on de plus en plus par de la reproduction photographique. Les hommes de lettres, globalement, en supportent une perte assez nette, et qui accroît encore dans une certaine mesure la détresse des diplômés et des travailleurs de l'esprit. Mais l'esprit, aujourd'hui, que devient-il? Si d'un côté l'accroissement du nombre des diplômes nous effraie, de l'autre, l'inculture des masses et leur peu de capacité de discernement ne sont pas moins redoutables.

Par ailleurs, cette restriction des débouchés qui, avant la guerre, s'offraient aux diplômés, sinon avec abondance, du moins avec suffisance, est aussi le fait des arrangements auxquels la nouvelle situation économique incite une certaine catégorie de particuliers; et, à leur égard, l'Etat ne peut guère prendre de mesures. S'il y a aujourd'hui des assurances sociales, si on fend prématurément l'oreille à certains appointés de l'Etat pour faire de la place aux autres, ceux qui exercent une profession libre se gardent bien de se mettre eux-mêmes à la retraite, comme ils le faisaient le plus souvent autrefois, quand ils avaient dépassé la soixantaine. En effet, ne nous faisons pas d'illusions : nous sommes jusqu'à un certain point bolchevisés, et le métier de rentier n'existe plus. Sa disparition a quelques conséquences que n'avaient pas prévues ceux qui proclamaient son inutilité.

Prenons par exemple les pharmaciens. Dernièrement, dans un très gros canton, je fus étonné de trouver dans son officine bien achalandée l'un d'eux qui, deux ans auparavant, avait pris, je le savais très exactement, toutes ses dispositions pour passer la main à son fils et aller dans la capitale régionale jouir, comme on disait, d'un repos bien gagné.

— Vous comprenez, me dit le vieux potard, ce n'est pas le moment de prendre sa retraite. Je peux encore travailler; et, ma foi, je continuerai tant que je pourrai.

Quant à mon fils, je l'ai pris avec moi. Au lieu d'être patron tout de suite, il commencera par être « cul-de-plomb », malgré son diplôme de pharmacien. Il remplacera celui que j'ai renvoyé, parce qu'il était inutile que j'en garde deux. Que voulez-vous? Les temps sont trop durs.

Mon pharmacien est bien loin d'être le seul à agir ainsi. De sorte qu'il se trouve présentement en France beaucoup de lauréats et de « culs-de-plomb » qui ne trouvent pas à se placer. D'autant plus que, dans certaines régions, le corps des pharmaciens s'emploie par des mesures appropriées à ce que les officines ne se multiplient pas comme les épiceries et les cafés. L'ouverture d'une pharmacie nouvelle est devenue tout à fait rare. Dans certains endroits même, lorsque l'un de leurs confrères se retire les pharmaciens du lieu achètent son fonds pour supprimer un concurrent.

Voilà le dernier état de la guerre, de la lutte qui se fait désormais à armes courtes, autour du libéralisme agonisant. Il y a certes des cas navrants. Un homme d'une vieillesse très avancée et qui était contraint d'exercer quand même sa profession pour ne pas échouer à l'asile, me disait tristement :

— Que voulez-vous, Monsieur, les hommes de ma génération sont obligés de continuer à travailler jusqu'à l'équarrissage!

Pour en revenir à l'exposé d'Ambroise Got, nous voyons, en l'examinant attentivement, que le déchet des candidats aux différents concours est beaucoup plus élevé aux concours d'enseignement. C'est explicable. Le bon élève, dans un lycée, a une sorte d'esprit séminariste. Il est pris par le milieu et ne sent pas le besoin d'en changer. C'est une sorte de vocation non spontanée. Son ambition est de quitter les bancs pour s'asseoir sur la chaise professorale. Une enjambée suffit, et sans transition. Ce mois de juillet, on est encore étudiant de Faculté; et au mois d'octobre, on fait la rentrée comme professeur. On ne sort pour ainsi dire pas de la maison.

Autrefois, du moins, cette enjambée était relativement

facile. Ce n'était pas encore la ruée vers les concours. Soit par un dédain traditionnel chez les Français pour tout homme qui porte robe, soit pour d'autres raisons que je ne puis développer ici, les carrières d'enseignement n'avaient pas beaucoup d'attrait pour la jeunesse. Elle s'y portait mal volontiers. L'argot de nos lycées témoigne encore de cette défaveur. On y appelle *cagne* la rhétorique supérieure qui, dans l'ordre des lettres, prépare au concours d'entrée à l'Ecole normale supérieure; et *cagneux* les élèves qu'elle contient, c'est-à-dire les mal bâtis, ceux qui n'ont pas assez de prestance ni de santé pour entrer à Saint-Cyr ou à Polytechnique. Les autres carrières étaient bien plus enviées : l'armée, les Eaux-et-Forêts, l'enregistrement, la diplomatie, la magistrature. Elles étaient d'autant plus considérées que généralement il fallait posséder quelque fortune pour y entrer, et même appartenir déjà à leur monde.

Les abords de la carrière professorale, au contraire, n'étaient pas pareillement défendus. Elle n'exigeait pas non plus, comme les carrières dites libérales, celles de médecin, d'avocat, d'avoué, de notaire par exemple, des frais d'établissements élevés, ni un lancement plus ou moins difficile, pour lequel de bonnes relations de famille étaient des plus utiles; c'est pourquoi elle était toute désignée pour les hommes nouveaux; et entre parenthèses, il est bon qu'on n'oublie pas cela si l'on veut comprendre un certain esprit que partage encore, malgré les bouleversements de ces dernières années, une assez forte proportion du corps professoral.

Quoi qu'il en soit, l'enseignement n'attirait qu'un petit nombre de jeunes gens, de familles plutôt modestes, qui avaient un certain goût pour les choses de l'esprit et qu'effrayait le tumulte du siècle. C'était un refuge où on entrait comme jadis en religion, et le noviciat était relativement aisé.

Certes, il y avait l'aléa du concours d'agrégation pour ceux qui avaient l'ambition de s'élever aux plus hauts grades de la hiérarchie; mais un bon élève pourrait l'affronter sans crainte et compter sur le succès, s'il y met-

tait de la persévérance. En tout cas, avec un travail régulier et consciencieux, était-on presque certain d'arriver à la licence, grade fort considéré autrefois et qui permettait d'obtenir, pour ainsi dire d'emblée, une chaire dans un collège, en attendant un poste de chargé de cours dans un lycée. Même le simple bachelier qui n'était pas pressé par le désir d'arriver vite aux premiers emplois pouvait encore être pourvu d'un poste de répétiteur de lycée ou de collège.

Epoque heureuse où la bagarre n'existait pas. Et que l'on ne dise pas que la culture en pâtissait, non plus que la capacité professionnelle. L'esprit n'était pas accablé comme aujourd'hui, mais occupé et exercé par une somme raisonnable de travail qui lui laissait sa liberté d'allure. Que l'on compare par exemple le volume des thèses de doctorat d'aujourd'hui avec celui des thèses d'autrefois; je veux dire les thèses de lettres. Emile Gebhart, par exemple, fit la sienne sur *l'Esprit poétique dans la Littérature grecque*, à peine cent pages en petit format. N'en fut-il pas moins un très brillant universitaire?

Déjà, un peu avant la guerre, l'encombrement commençait à l'entrée de la carrière professorale. En grande partie pour les raisons que je viens de dire; et après la guerre, elles furent encore renforcées par les changements sociaux de toutes sortes. De plus en plus nombreux furent les jeunes gens peu fortunés et qui, ayant achevé leurs études secondaires, étaient dans la nécessité de gagner leur pain. Les autres carrières, après le baccalauréat, exigent encore des études coûteuses ou des stages. Tandis qu'on peut préparer une licence, puis des concours, en étant répétiteur ou surveillant d'internat. Autrefois, ces postes n'étaient pas fort prisés. Aujourd'hui, il faut être licencié pour obtenir un poste de répétiteur dans un lycée; et ce n'est point une affaire facile. Les lycées qui se trouvent dans des villes de Facultés sont inabordables. Il faut, à la lettre, se battre pour être pion; ce qui étonne beaucoup les hommes des vieilles générations, qui en sont restés à l'histoire du *Petit Chose*. Il est même assez dur aujourd'hui d'obtenir une place

de maître d'internat. Tous ces jeunes gens prétendent naturellement monter dans une hiérarchie dont ils n'occupent que les bas échelons. Et ils ont comme rivaux les boursiers, et le nombre de plus en plus considérable des étudiants libres qui s'arrangent d'une manière ou d'une autre pour poursuivre leurs études à leurs frais. Aujourd'hui, la résidence dans la ville où se trouve la Faculté, surtout pour les Lettres, n'est pas indispensable. Les communications sont devenues faciles. Un jeune homme qui en est éloigné d'une certaine quantité de kilomètres peut s'y rendre pour suivre certains cours, et continuer à demeurer dans sa famille, où il a le gîte et le couvert.

Comment donc s'étonner que le nombre des candidats aux concours universitaires ait décuplé depuis trente ou quarante ans? Et au lieu de chercher à le limiter, on semble au contraire travailler pour qu'il augmente encore. Beaucoup trop de nos Universités, il est permis de le dire, ont cédé à cette facilité de l'inflation qui, après la guerre, a corrompu tous les modes de notre activité, aussi bien économiques que spirituels. Nous étions sollicités par le nombre; la quantité se substituait à la qualité. La grande affaire n'était plus d'impartir un enseignement de pure culture, mais de dresser des statistiques où l'on faisait ressortir avec complaisance qu'en un certain laps de temps le nombre des étudiants avait doublé, triplé, quadruplé. Le reste ne comptait pas. Naturellement, les plus médiocres excellaient à cette chasse à l'auditeur. Le racolage, dans certaines disciplines de second plan, faisait ouvertement fi des règlements. Des gens qui n'auraient jamais dû y mettre le pied envahissaient les Facultés; et même, par le moyen d'équivalences peu justifiables, y obtenaient les grands diplômes.

Car cette propagande pour amener la grosse clientèle dans les amphithéâtres usait surtout de l'argument de l'utilitarisme: vous passez trois ou quatre ans sur ces bancs, vous sortez avec un titre ou un grade et, tout de suite, vous êtes pourvu d'un emploi, soit public, soit privé. Ainsi, tel Institut se vantait de fabriquer par an douze cents ingénieurs, physiciens ou chimistes; et les

licenciés atteignaient un nombre hors de proportion avec toute utilisation possible. Le résultat ne se fit pas attendre. Bientôt, dans les usines, il devint beaucoup plus difficile de trouver un bon contremaître qu'un ingénieur; d'où une baisse, et dans la bourse des diplômes et partout dans la hiérarchie de la nation, qui commence à avoir les conséquences les plus graves. D'autant plus que la sélection se fait de la pire façon dans cette cohue. L'esprit subit toujours l'oppression du nombre; et ce sont bien rarement les plus dignes qui arrivent à se mettre au premier rang dans une foule agitée et brutale. Tout cela pour montrer les prodromes de l'école unique. Dans l'inflation universitaire, elle a été plutôt une conséquence qu'une cause. Tout le monde diplômé ou tout le monde millionnaire, l'un vaut l'autre; c'est-à-dire rien du tout, pas même le poids du papier ou du parchemin.

Certes, Ambroise Got dit bien, et tous les gens de sens l'approuveront :

L'école unique est une folie coûteuse qui nous mène en droite ligne à la révolution. L'école unique n'est pas autre chose qu'une couveuse de futurs révolutionnaires. Il faut la supprimer sans retard, en même temps que la gratuité de l'enseignement secondaire.

Sans doute; mais l'école unique n'est pas responsable du mal qui est déjà fait. Il faut attendre encore, je le répète, cinq ou six ans avant de voir les méfaits qui lui seront propres. Quant aux remèdes que propose Ambroise Got pour venir en aide à la détresse des jeunes diplômés, ils ne me semblent pas d'une grande efficacité. Il propose par exemple de supprimer, dans les lycées et collèges, les heures supplémentaires et de les remplacer par des créations de chaires. Il y a, en l'espèce, des règles très précises; et ces deux dernières années, pour faire face à l'afflux extraordinaire des élèves, de nouveaux postes de professeur ont été institués. Dans des proportions bien minimes, sans doute; mais depuis la fin de la guerre l'enseignement secondaire a toujours supporté plus que sa part du poids des compressions. Ainsi pour

les heures supplémentaires. Les professeurs ont obtenu à cet égard une grande satisfaction : on les appelle maintenant officiellement des fractions de service, et tout le monde s'en montre satisfait. Ce qui prouve qu'on peut faire beaucoup avec de simples mots, même auprès de gens qui sont les mieux renseignés sur leur valeur.

Mais fractions de service comme heures supplémentaires ont été réduites au strict du minimum indispensable. Ainsi, voyons une chaire occupée par un licencié qui doit à l'Administration dix-sept heures d'enseignement par semaine. Le licencié impartira ses dix-sept heures d'enseignement. Mais vient-il à être remplacé par un agrégé qui ne doit que quinze heures, l'agrégé fera quinze heures, et pas une de plus. On fera sauter, par économie, deux heures d'enseignement. Voilà où nous en sommes.

De même ne voyons-nous pas trop ce que l'on peut gagner à la restriction du travail de la femme mariée, si nous nous en tenons à l'enseignement. Les fonctions d'éducation et d'enseignement sont des plus naturelles à la femme; elle y est tout à fait à sa place, surtout lorsqu'il s'agit d'élever des filles ou de jeunes enfants. Or, il est juste, il est bon, il est moral, qu'une éducatrice qui vit dans le siècle soit mariée et mère de famille. Le fait qu'elles sont appointées par l'Etat ne me paraît pas un principe suffisant pour imposer le vœu de célibat à toute une catégorie de femmes. Ou alors, il vaut mieux que vous nous rendiez les congrégations enseignantes.

Si donc une femme professeur, ou une institutrice, exerçant une fonction où un homme ne saurait la remplacer, est mariée, peu importe avec qui. Sauf les cas d'exception d'un mariage de dévouement avec un grand malade, il y aura cumul, addition de revenus; parce que le mari, qu'il soit rentier ou garde-champêtre, apporte sa contribution au ménage. Il est naturel qu'au village l'institutrice se marie avec l'instituteur. Quand elle n'épouse pas l'instituteur, elle épouse le gendarme, ou le postier, ou le fonctionnaire des finances ou des ponts et chaussées. Je n'en connais pas encore qui aient épousé des

gigolos; mais si le progrès des mœurs continue, peut-être le verrons-nous quelque jour.

Pour le moment, les petites Françaises qui se destinent à l'enseignement, aussi bien dans les Universités que dans les Ecoles normales, sont, à de très rares exceptions près, de bonnes jeunes filles d'une tenue et d'une conduite bien supérieures à celles des étudiantes étrangères qui abondent maintenant dans nos Facultés. Il importe de le reconnaître; et, partant, de leur accorder quelque considération et protection.

Certes, notre Université aurait besoin de réformes profondes. Sa structure pouvait paraître d'une harmonieuse logique au temps de M. de Fontane. Aujourd'hui, nous lui reprochons sa lourdeur, ses divisions arbitraires, son incompréhension de la vie moderne. L'esprit surtout s'est appesanti. On y vit d'une tradition de vieilles gens. Les apprentis-maîtres reçoivent les leçons de professeurs anciens qui les ont eux-mêmes tenues, dans leur jeunesse, d'autres vieillards; de sorte qu'elles couvrent un siècle, ou peu s'en faut. Et nous ne sortons pas d'un académisme qui surprend les étrangers. Le plus et le mieux de la culture vivante de la France ne se trouvent point dans l'Université; et depuis bien longtemps. On y a le culte des boutons de cristal; et ce mandarinat ne va pas toujours d'accord avec la véritable intelligence.

Il faudrait donner de la souplesse à la rigidité d'une organisation où il reste encore quelque chose de médiéval. Sait-on même que dans nos lycées il reste beaucoup des règlements des anciens collèges des Jésuites? La Brera persiste dans notre enseignement secondaire. Disons que ce n'est pas le plus mauvais. Par ailleurs, la compartimentation en trois degrés est trop stricte et elle est cause de bien des complications inutiles. Il faudrait tout refondre dans un système plus simple et arriver à la véritable école unique, en répudiant la caricature démagogique qu'on a prétendu nous en donner. Tous les maîtres, à quelque degré qu'ils se destinent, devraient commencer par avoir la même formation, au moins jusqu'à la troisième du

lycée, si ce n'est jusqu'à la rhétorique et jusqu'à un baccalauréat allégé et rénové.

Mais il est pour le moment inutile de construire des plans de réforme. Celle de l'Université se fera en même temps que celle de l'Etat, lors de la révision totalitaire, qui ne tardera pas encore beaucoup; car la génération des moins de trente ans actuels souffre et ne peut avoir d'espoir que dans une transformation générale du régime désuet que nous subissons. Certes, cette révolution ne se fera pas sans lutte.

La majorité de la jeunesse est perfidement tenue hors de toute préoccupation spirituelle par l'abus des *circenses* où la jette une presse qui n'a pour tout idéal que celui de vendre du papier. Mais il reste d'un côté et de l'autre deux minorités ardentes qui, avant ou après en être venues aux mains, auront tôt fait de jeter par terre la plupart de ces vieilles choses que nous prenons pour intangibles. Que cette jeunesse ait à souffrir peut-être cruellement avant de se conquérir un mode d'existence que ses anciens avaient trouvé tout préparé, nous nous en affligeons, surtout ceux d'entre nous qui ont la charge de son éducation et de son instruction. La faute en doit être rejetée sur l'égoïsme de la grande bourgeoisie, sur la paresseuse courte-vue des chefs de nos différentes hiérarchies, surtout sur la profonde incapacité de nos politicailleurs, depuis tantôt quarante ans. Mais à quoi servent les regrets? Ils n'ont jamais eu aucune valeur en histoire; et aujourd'hui particulièrement, il est bien trop tard pour revenir sur quoi que ce soit.

PAUL GUITON.

LA
PREMIÈRE REPRÉSENTATION

—

Les officiers anglais me dirent simplement :

— There is Cavalry Corps...

Ils repartirent à toute vitesse. J'étais un peu ému. Je ne comprenais pas très bien. La topographie du front comportait tant de noms, que je croyais Régnière-Ecluse l'un d'eux. On entendait la canonnade. Une « saucisse » était presque au-dessus de moi. Tout autour de moi, personne; silence impressionnant. Etais-je dans « no man's land »? J'épiais tous les bruits d'une oreille inquiète, croyant percevoir le sifflement des gros obus de 420... Rien! Cette saucisse pourtant... Je me redressai et, bien que seul, m'exhortai tout bas à faire bonne contenance au feu. Je marchai bravement au devant de la mort.

Elle ne vint pas, mais deux officiers, les mains dans les poches et qui fumaient des cigarettes.

— Quel héroïsme, me dis-je, cette tranquillité sous le feu!

Il n'y avait pas plus de feu que dans une cheminée éteinte, mais n'importe! Comme ils avaient de larges bandes rouges à leurs casquettes, j'en conclus qu'ils étaient au moins colonels ou généraux. Cela indiquait simplement qu'ils appartenaient à l'Etat-Major.

Reconnaître les grades dans l'armée anglaise est une science encore plus mystérieuse que dans la nôtre. Il faut pour cela arriver à compter des petites couronnes cachées sur les pattes d'épaule. D'ailleurs, les Anglais aiment le mystère; seuls les initiés *savent*. Sous les « kilts » par exemple, il est défendu aux soldats de porter

culotte ou caleçon. Il doit y avoir à cela une raison mystérieuse, car je ne peux pas croire... Mais retournons à Cavalry Corps et aux officiers.

J'ai dit qu'il était impossible à un novice de reconnaître les grades. Ici, admirons l'esprit pratique de nos voisins : on traite tous les officiers de « Sir ». Je sortis donc tous les « Yes, Sir », « No, Sir », « Thank you, Sir », possibles. On commença par me demander si j'avais soif... (de carnage, sans doute). Je n'osai accepter, impressionné par toutes ces bandes rouges; on mit à ma disposition une honnête Ford avec laquelle je partis pour « French Mission ».

Etonné d'aller en cet équipage vers les tranchées, ma stupeur ne fut pas moindre encore quand on m'arrêta dans le tranquille village de Machiel, à la porte d'une maison plus calme encore! C'était « French Mission ». J'entrai : le jovial capitaine Dupont, français celui-là, racontait une bonne histoire en fumant des cigarettes. Je déclinai mes noms, grades et qualités, dis d'où je venais, et demandai où je devais aller.

— Mais on n'en sait rien; on va voir cela. Rien ne presse. En attendant, asseyez-vous. Ah! il faudra vous chercher une chambre. Tenez, Poireux, allez donc avec Vernon, vous trouverez bien ça.

Une chambre... Au front... (Je devais bientôt comprendre que ma principale occupation serait précisément de chercher des chambres.) Je demandai qu'on me mît au courant du métier d'interprète : je croyais que cela consistait à transmettre des messages d'une unité anglaise à une unité française et réciproquement.

Poireux m'expliqua que « faire la liaison » était un cas exceptionnel; les interprètes étaient les truchements entre les populations civiles françaises et l'armée britannique : pendant les combats, on vous mettait souvent dans un endroit tranquille.

Le lieu où nous étions, à plus de quatre-vingts kilomètres du front, était aussi calme que la Bretagne. On entendait le canon quand le vent portait et la « saucisse » était le joujou des aviateurs attachés à l'Etat-Major du

corps de cavalerie... (Pourquoi les Anglais appelaient-ils aussi ce joujou « widow's dream »?... Encore un mystère.)

Je passai deux jours dans l'aimable village de Machiel, On chercha où je pourrais être envoyé et l'on discuta l'agrément de telle ou telle unité. Il y avait plusieurs postes vacants.

Le « Third Signal Squadron » était commandé par le Marquis de Northbury, et son « mess » passait pour fort agréable et bien composé. J'étais étonné de l'importance qu'on semblait donner au mess, mais passons. Dans mon ignorance absolue du métier que j'allais faire, j'optai pour ces « Signals » qu'on me conseillait de choisir.

Comment je fus nommé? Cela se fit par téléphone de la façon suivante. Le capitaine de « French Mission » prit le récepteur dès que « Signals » eut répondu :

— Allo, Signals?

. . . .

— It's you, Northbury?

. . . .

— Dupont speaking. How are you?

. . . .

— Well, we have got an interpreter for you...

. . . .

— He's quite different this time.

. . . .

— His name is Vernon, the count de Vernon.

. . . .

— You see. I think he'll be all right.

. . . .

— Certainly..... So I send him to you. Where are you now?

. . . .

— D'you mean Trépied near Paris-Plage?

. . . .

— Right ho! Good bye, Northbury.

. . . .

— Il faut vous expliquer, me dit alors l'aimable capitaine, qu'on leur avait donné un type très mal élevé, tout

à fait impossible. Ils nous l'ont renvoyé. Mais vous, vous serez très bien reçu. Vous partirez quand vous voudrez.

Ce ton de relations mondaines que semblait prendre ma vie militaire me plaisait infiniment plus que les leçons de tenue et de maintien que j'avais reçues dans l'armée française.

Je pris le train et descendis à Etaples qui, en anglais, s'appelle « Itépels ». Il y avait là aussi un R. T. O. à qui je demandai le moyen de rejoindre Trépied. Il m'indiqua un tram!... Un tram!... C'était de plus en plus pacifique. Et moi qui croyais toujours partir pour la guerre! J'allais bientôt être détrompé et pour de bon. L'officier de liaison français, auquel je m'adressai, le fit en peu d'instants.

— Je vais tout de suite vous mener à votre mess...

— Comment, déjà le mess? Mais il n'est pas l'heure du dîner.

— Le mess, m'explique le lieutenant, c'est votre « home », c'est là que vous habitez, que vous vivez. Vos fonctions consisteront à faire les cantonnements, puis à accompagner l'officier chargé de payer les indemnités pour les dégâts causés par les troupes.

Tout cela me semblait un peu trop beau pour être vrai. Allais-je rentrer dans la brutale réalité? Mon premier contact avec l'armée britannique serait-il une demande de détails relatifs à mon âge, à ma taille, ou des questions telles que : « Etes-vous vacciné? Savez-vous nager? »...

Nous entrons dans le vestibule, mon guide ouvre la porte d'un petit salon : un géant blond et rose se lève, souriant de toutes ses dents.

— How d'ye do?

— How d'ye do? Is Captain Northbury here?

— No. He wont come back before dinner.

— Here is Monsieur de Vernon, your new interpreter.

— How d'ye do?

— How d'ye do?

— Will you have a drink?

L'accueil était, comme on voit, cordial et bienveillant. Le dîner étant à huit heures, rien ne nous pressait.

— Qu'ai-je à faire maintenant? dis-je à l'officier de liaison.

— Rien. Tout ce que vous voudrez. Vous êtes ici chez vous. Le capitaine vous donnera un cheval et une ordonnance.

— Ça, me dis-je, c'est pour quand on ira se battre.

Mon mess se composait de Lord Northbury, capitaine, et des lieutenants Honeyday et Lippi. Il y en avait un troisième qu'on appelait Intelligence. J'appris bientôt que ce nom était celui de sa fonction, « Intelligence Officer », et que cette appellation un peu ironique s'appliquait à tous les officiers du service des renseignements. Ils ont la spécialité de ne jamais savoir rien. Heureusement que pendant toute la campagne les civils furent là pour nous renseigner.

Je n'oublierai pas d'ici longtemps cette première soirée chez nos amis et alliés. Après avoir été présenté aux invités, car il y en avait ce soir-là, j'examinai les convives. Northbury, d'aspect athlétique, avait la belle tête énergique et fine d'un Romain qui aurait eu le « sense of humour », qu'il ne perdait jamais, même dans les circonstances dramatiques. Lippi était un géant blond et souriant. Honeyday avait l'air d'un sportif étonné. Les invités étaient un « padre » (aumônier) anglican, énorme, jovial, grand et rouge, très John Bull, connu surtout par ses prouesses hippiques; un petit officier très gentil et bégayant (cas fréquent dans l'armée anglaise), et un pianiste connu, appelé Smily ou quelque chose comme cela.

Le repas fut copieux et excellent, servi par des« orderlies » bien stylés. Le poisson et les vins étaient remarquables; du Beaune, entre autres qui eût fait plaisir à M. de Voltaire. Le Porto terminait très agréablement le repas. N'eussent été ces uniformes, je me fusse cru à un de ces repas de chasse si bien peints par Cecil Adlin.

Au cours du dîner, je pus me rendre compte que j'étais loin de connaître la langue anglaise. Je ne comprenais guère que la moitié de ce que l'on disait. Il est vrai qu'on employait un nombre incalculable de mots de métier. Je le croyais du moins. Un certain terme militaire revenait

si souvent que je finis par demander à Northbury, à côté de qui je m'étais placé, ce que signifiait ce mot : *Shit.* En riant, il répondit à mi-voix, en français légèrement accentué :

— Ça veut dire *meurde!...*

Après tout, cela s'est peut-être dit pendant la charge de Balaclava comme à Waterloo!

Quelle bonne humeur, quelle bonne vie! Et si confortable! L'ordonnance qu'on m'avait désignée, Ponton, s'acquittait assez bien des fonctions de valet de chambre...

Le lendemain, vers huit heures et demie ou neuf heures, nouvel étonnement! J'entre dans le petit salon où je trouve le jovial « padre » lisant un journal.

— Good morning! dis-je en tendant la main.

Un grognement inarticulé me répond.

— Zut! me dis-je, j'ai dû être impoli sans le savoir. Ou bien il a l'oreille dure; c'est peut-être pour cela qu'on criait si fort hier soir.

— Good morning, Padre! réitérai-je en tendant la main. Le Padre se lève, l'air stupéfait, et me serre enfin la main en me disant avec componction et en soulignant :

— Good morning!...

Et il se rassoit... Il était écrit que, pendant mes passages dans les diverses armées, ce seraient surtout des leçons de bonne éducation que je recevrais. Sûrement que, si j'avais été chez les Russes, ils m'auraient appris qu'on baise un colonel sur la bouche en l'appelant Petit Père comme le Tsar, et qu'à l'armée chinoise le mandarin militaire m'aurait fait mettre une fausse queue pour faire « Kow tow ».

Il m'avait fallu plus de huit lustres pour savoir que le « shake hand » est une invention française! Entre Anglais, ça ne se fait pas, sauf dans les grandes circonstances et en ôtant son gant, comme pour les souverains. Un geste latéral de tête, un bref « morning » et c'est tout. J'ai vu des lieutenants, assis au mess et lisant les journaux, dire sans se lever un bref : « morning, general », à un officier supérieur.

. . . .

J'avais l'impression à Trépied d'être dans le « hunting box » d'amis anglais en déplacement de chasse.

On me donna comme monture une excellente petite jument appelée Baby.

Au cours d'une promenade, Northbury m'expliqua, avec gestes à l'appui, que l'essentiel en équitation était de tenir son « hunting crop » (manche de fouet de chasse) à la mode du jour.

— Cette année, par exemple, c'est de cette façon, c'est tout à fait incommode, tant pis : ça se fait et c'est ce qui est important!

Les jours passèrent délicieusement. Longues causeries, repas excellents, promenades à cheval, lectures. Nous avions souvent des invités et le bridge sévissait... J'appris sur le phono beaucoup de chansons anglaises dont l'une surtout me tint compagnie dans mes premiers exploits... Elle était tirée, je crois, de l'opérette « The Bing Boys ».

If you were the only girl in the world
And I were the only boy,
Nothing else would matter in the world to day,
We should go on loving in the same old way...
A garden of Eden just made for two
With nothing to mar our joy!
I should say such wonderful things to you,
There would be such wonderful things to do,
If you were the only girl in the world
And I were the only boy!

Mes amis étaient très occupés de tennis, golf, danse. Qu'allais-je faire là-dedans? Mais comme Clemenceau, « je faisais la guerre ».

Une fois cependant j'eus à intervenir en qualité d'interprète et aussi de juge. Affaire de mœurs, cas grave par conséquent, surtout dans l'armée anglaise. La patronne d'un café était venue se plaindre de ce qu'un sergent avait « abusé » de sa fille... « Usé » tout au plus, eût-il fallu dire. Northbury me conta l'affaire : un conseil de guerre allait être réuni, j'aurais à diriger les débats en présence de la « victime » et de ses parents; le sergent était un très bon sous-officier, il fallait le tirer d'affaire.

La séance eut lieu avec tout le cérémonial convenable. Il y avait des témoins français civils et anglais militaires. Il fut prouvé en définitive que, si le sous-officier allait souvent le soir dans la chambre de la jeune fille, c'était pour lui porter du chocolat, chose bien innocente. Après les débats qui durèrent une heure, la « Cour » (Northbury, un lieutenant et moi) se retira pour délibérer. Elle rentra pour prononcer l'acquittement. Après quoi j'exhortai la fille à manger moins de chocolat et le sergent à ne plus lui en procurer, et tout le monde se retira content.

Le bruit courait d'une prochaine offensive. On allait percer les lignes allemandes à l'est d'Arras. Par la trouée, allaient s'élancer cinq divisions de cavalerie qui occuperaient des points stratégiques en arrière du front allemand ouvert, puis se rabattraient à droite et à gauche, prenant à revers les défenses ennemies.

On ne parlait que du « gap », la brèche. On avait distribué des cartes. On nous enseigna le maniement des masques à gaz. Northbury veilla fraternellement à ce que j'eusse un sac de couchage en poil de chameau et une « valise » (prononcez *vliise*) sorte d'immense sac en toile imperméable qui permet d'emmagasiner toutes sortes de vêtements et de provisions et sert de lit de camp.

Nous devions faire trois étapes avant d'arriver au point de départ de la fameuse attaque. Je pensais bien qu'il en serait cette fois comme de tous mes essais d'héroïsme précédents. Ce serait même une partie de plaisir; « We are gaping on the ninth... »; un pique-nique de l'autre côté des lignes allemandes. Aux indifférents de gloire qui partaient en permission, on disait en riant :

— But you'll miss the gap!

« Miss the gap », c'était comme si on avait dit : « Vous manquerez le Grand-Prix! »

On allait partir. Mes bagages étaient prêts, mon cheval sellé. On amena dans la villa un « half limber », sorte d'avant-train à deux roues. On essaya d'y atteler deux chevaux. A l'attitude de ces animaux demi-sauvages on se rendait compte qu'ils n'avaient jamais été devant une voiture. L'un se cabrait, l'autre ruait. On m'expliqua que

c'étaient des « remounts », chevaux de remonte. Comme la bataille autour du timon continuait, je ne pus m'empêcher de dire à Lippi qu'on aurait bien fait de s'occuper du dressage, depuis les trois semaines que les chevaux de remonte étaient là. Il partit d'un éclat de rire formidable:

— O Veurnonn, you take it too damn serious!... Too funny for words.

Cependant un soldat ayant été assez grièvement blessé d'un coup de pied, on se décida à chercher des chevaux ayant déjà été attelés; on finit par en trouver...

Un « routine order » (ordre du jour) avait proclamé que chaque officier n'était autorisé à emporter que vingt-cinq livres de bagages. J'avais laissé à Trépied la plupart de mes « impedimenta » et entassé dans ma « vliise » le linge, les vêtements, les chaussures, les livres qui me paraissaient indispensables pour cette partie de plaisir. Mon bagage pesait bien près de vingt-cinq livres; il s'alignait sur le perron à côté d'un monceau d'autres caisses, ballots et objets divers. Northbury, qui était venu regarder comment s'effectuait le chargement, me dit d'un air étonné avec un geste du menton :

— Is that *all* your luggage?

— Yes, répondis-je, is that too much?

— Oh no, fit-il en riant, it's so little that I'm nearly ashamed for you!

De nouveau j'avais « marché » et pris au sérieux les règlements militaires, — sur le poids des bagages!

Lippi et Honeyday vinrent voir si tout était prêt. Chacun emportait une cinquantaine de kilos, *plus* des raquettes de tennis, polo sticks, etc. Je crois qu'il n'y avait pas d'avirons, mais je n'en suis pas bien sûr.

On transportait tout le matériel du cuisinier et les provisions. On n'avait oublié ni le whisky ni le porto. Lippi fit embarquer encore une caisse de jambons de porcs nourris aux pêches, « peach fed pork » (heureux cochons!) et un colis de beurre de vaches de Guernesey que Lord Northbury faisait venir chaque semaine d'Ashbury Castle...

Les premières étapes n'eurent rien de saillant. Enfin

« the day », le grand jour, arriva. On monta à cheval à cinq heures du matin. Je devais quitter mes camarades des « Signals » et suivre le « Camp Comedian », euphémisme qui, renseignements pris, voulait dire « Camp Commandant ».

Je n'avais pas encore très bien assimilé les appellations et je confondais volontiers les noms propres avec l'intitulé des grades. L'un s'appelait « Dados » (prononcez *Dédosse*); c'étaient les initiales de son grade : « Deputy Assistant Director Ordnance Supplies »; un autre « Epiemme » (écrivez A P M), c'est-à-dire « Assistant Provost Marshall ». « Vet » était le « Veterinary Surgeon »,... etc.

On était au lundi de Pâques, 9 avril 1917. L'hiver durait encore et la plaine de Gouy en Artois, couverte de gelée blanche, devenait rose au soleil levant, soleil qui devait, au cours de la journée, être caché par des nuages jaunes, puis par une neige épaisse.

La route me parut assez longue jusqu'aux positions de départ. (Cette expression peut être inexacte : on s'est toujours refusé à m'enseigner les termes militaires.) Nous devions nous trouver vers dix heures, je crois, à l'est d'Arras, après avoir contourné par le nord les faubourgs de la ville.

Cinq divisions de cavalerie prenaient part à l'offensive et je pus, à un moment donné, jouir d'un beau spectacle militaire. Le chemin que nous suivions dominait une immense plaine, légèrement ondulée. Rien n'arrêtait la vue, si ce n'est les longues lignes droites des arbres qui bordent les routes de l'Artois et dont les bourgeons, sous les rayons du soleil matinal, se teintaient de violet et de rose.

D'innombrables escadrons marchaient en bon ordre, évoquant les tableaux de Van der Meulen. Ils allaient, impeccables comme à la parade, les hommes droits et minces coiffés de ce plat creux qu'est le casque de guerre anglais et qui fait ressembler vaguement les plus maigres à Don Quichotte. Nos alliés appelaient cette coiffure « tin hat », chapeau de fer blanc. On pouvait remarquer le bon

état des chevaux et l'entretien des cuirs et des aciers.

On s'arrêta pour prendre un petit lunch, au rebord d'un talus : cela n'avait rien de guerrier. Et pourtant nous étions environnés d'innombrables camions de munitions et, tout à côté de nous, une ligne serrée de ces grosses pièces dites « nine point two » tirait sans relâche. Ces énormes canons qui, à chaque coup, reculaient lentement sur leur affût d'un air étonné, m'amusaient. Et il y en avait de tous côtés. Cela avait commencé par quelques salves, puis le vacarme était devenu épouvantable. C'était vraiment très désagréable.

Depuis le matin, séparé que j'étais de mes camarades habituels, je chantonnais pour me distraire cette romance dont j'ai parlé :

If you were the only girl in the world..., etc.

Et cela était scandé de « baoums » assourdissants. Il paraît qu'il y avait des « casualties », appelons cela accidents. On évacuait les blessés de façon très convenable.

Il y avait vraiment des maladroits! Depuis un instant, j'entendais un « ballot » qui tournait avec insistance la manivelle de son moteur sans pouvoir le mettre en marche... Le froid sans doute. Agacé, je finis par dire à mon voisin en désignant le « lorry » (camion) de la tête (je savais maintenant que dans l'armée anglaise les gestes de tête sont seuls admis) :

— Arrivera-t-il jamais à le mettre en marche?

— En marche? Qui? Quoi?

— Son moteur... N'entendez-vous pas? Il y a un quart d'heure qu'il fait cela! Tenez encore : baou ouaou ouaou...

— Mais, old man, ce n'est pas du tout ça! Ce sont des « gros » qui arrivent (big ones). Tenez, regardez là — et il fit un geste (de la tête bien entendu). Vous voyez l'éclatement...

En effet c'était bien cela : des « gros », à bout de course, passaient au-dessus de nous en faisant, pour blaguer, le bruit d'un moteur qu'on met en marche... Je ne savais pas faire la différence entre les départs et les arrivées.

Mais au fait, si cela allait être tout de même une ba-

taille pour de bon! Et moi qui n'avais pas d'armes! Une offensive de cavalerie! Et un vieil escrimeur comme moi, avec une cravache en fait d'épée! une cravache pour le « gap »! C'était vraiment sportif, mais j'aurais préféré le moindre sabre.

... And I were the only boy, sans armes!

On se remit bientôt en marche, à un trot soutenu cette fois. Le bruit, les explosions, tout cela devenait infernal. Enfin, ce doit être, me dis-je, ce qu'on appelle « le feu de l'action ». Nous faisions des détours savants parce que, paraît-il, les Boches tiraient toujours sur les mêmes points, mais ce jeu de cache-cache ne réussissait pas toujours. Cependant, ce qui me parut le plus désagréable, ce fut de passer, dangereusement près, me sembla-t-il, de batteries anglaises qui tiraient par-dessus nos têtes.

Une halte; nouvelle marche au trot; une autre halte. Je ne comprends rien à toutes ces manœuvres. Mais voici qu'on repart : l'allure s'accélère; nous prenons le galop. C'est peut-être comme cela que commence une charge? Mais où sont les rangs ennemis, hérissés de baïonnettes? Une charge? Et moi avec ma cravache! Tant pis! C'est « most exciting »... Et puis je me souviens d'avoir lu dans Paul Féval, lorsque j'étais enfant, l'histoire d'un type qui chargeait l'ennemi la cravache haute... C'est du sport!

Du sport? Est-ce que je rêve? Au milieu de la dévastation surgit un emplacement nivelé d'où part une sorte d'allée d'entraînement, fraîchement hersée... marquée de petits drapeaux bleus triangulaires.

Mais c'est un champ de courses et non un champ de bataille! et mes amis des « Signals » l'ont jalonné de bleu pour les « divisional sports ». On s'est payé ma tête... Une course? Alors ma cravache n'est pas de trop! Ces Anglais en ont vraiment d'inattendues... Et tout cela au milieu des détonations innombrables.

Une masse de cavaliers s'engouffre au galop sur cette piste et, dans le vacarme, je hurle à l'un de mes compagnons, en montrant la piste et les drapeaux bleus :

— But what is this?

— The cavalry track.

Alors je ne rêve pas... C'est une course... Il ne manque que le « starting gate ». Il faut que je tâche de « prendre un bon départ ».

Sérieusement, ce doit être une charge... car enfin c'est bien aujourd'hui le « gap » et non pas « divisional sports »... Et puis ces sifflements, ces éclatements! Non, je ne parlerai pas de ces choses-là... ou le moins possible.

Je crus donc à cet instant que je partais pour la gloire, la guerre « fraîche et joyeuse », comme disaient les Boches.

Combien de temps dura cette chevauchée accompagnée de tonnerre? C'était très entraînant, on se sentait des ailes; on était décidé à sauter dans les rangs ennemis, fût-ce une cravache à la main!

Un commandement bref se transmet d'avant en arrière... Un arrêt brusque... Où est le « cavalry track »?... Pulvérisé lui aussi... Mais c'est maintenant dans la vallée de Josaphat qu'on entre... Pied à terre!

C'est Dante qu'il faudrait pour décrire le spectacle. C'est une des « bolgie » de son « Inferno »... Nous sommes assis ou couchés dans des trous informes, dans des ruines qui se font et se défont... Quelques officiers, debout, dominent les groupes les plus proches. Plus loin on ne voit que fumée, poussière, éclatements. Maintenant la neige tombe et, chassée par le vent du nord, raye inlassablement hommes et choses et blanchit toute cette horreur.

Northbury, imperturbable, observe avec sa jumelle. Casqué, botté, lacé de courroies, il semble porter l'armure de Lohengrin, tant il est blanchi par la neige.

— Vous voyez l'infanterie, me dit-il, ils avancent bien.

— Où donc?

— Mais là tout près, à quelques centaines de mètres...

En effet des ombres, blanches elles aussi, s'agitent. Et, comme il faut crier pour s'entendre, je hurle à celui qui m'a appris la chanson qui me poursuit :

— I should say such wonderful things to you...

— Indeed! me répond-il.

Northbury est toujours là, tournant lentement la tête

pour suivre ces trajectoires qui, toutes les deux minutes, finissent en gerbes de feu et de branches d'arbres dans ce qui reste d'un bois à quelques pas de nous. A côté, est un tas de décombres.

— Tilloy, me dit quelqu'un.

Des branches s'élancent en l'air, bien que grosses comme moi, avec la légèreté des brins de paille qui s'échappent d'une machine à battre.

On me désigne une butte, c'est Monchy-le-Preux, l'un des premiers objectifs à atteindre. Alors pourquoi attendons-nous?

Il paraît qu'on attend des ordres... Et voici justement le premier, le *seul* que je dusse recevoir de toute cette mémorable journée...

— Veurnonn! (c'est le camp Comedian qui m'interpelle) you have nothing to do here, why don't you go and make yourself comfortable?

Ordre bien aimable et un peu imprécis. Certes, je n'étais pas très « comfortable ». Je devais être verdâtre de faim, de froid, je n'étais pas très rassuré... « Comfortable! » ce mot, dans cette situation me sembla splendide, immense, homérique... Ne sachant que répondre je dis simplement :

— I'm all right.

Si l'on peut dire, pensais-je. Mais mes camarades insistaient dans le même sens que le « comedian ». Et moi de protester que je ne voulais pas les abandonner dans le froid et le danger, ce qui sembla les étonner. Tout cela était-il une farce, oui ou non?

— The gap is given up (la percée est abandonnée), me dit Intelligence à mi-voix.

Alors, c'en est fait! Et pour aujourd'hui je ne verrai pas de bataille. Ç'avait si bien commencé, cette course sur la piste aux drapeaux bleus! Mon rêve de gloire est abandonné! Peu après, le « camp comedian » repassa près de moi et me dit sur un ton impératif cette fois :

— Go and make yourself comfortable in Arras.

Un ordre, vous dis-je, et précis. Alors, « nothing else

would matter in this world to day... » La chanson est vraiment d'accord avec les circonstances : rien n'importe plus au monde aujourd'hui, rien que de trouver une agréable installation. Au fond, comme il a raison, cet Anglais! Pourquoi risquer de me faire tuer dans ces décombres ou d'y mourir de froid? Ce serait absurde. D'ailleurs je n'ai qu'à obéir.

« Comfortable! » Il est bon, lui... Je suis sûr de me perdre là-dedans... S'il croit que les obus m'éclaircissent les idées, il se trompe singulièrement. D'ailleurs, cela leur paraît tout naturel, à mes camarades, que je les lâche... Ils ne pensent jamais comme nous... J'avais été étonné d'entendre ces gens, qui semblaient n'avoir peur de rien, féliciter ceux de leurs camarades qui, à la veille du « gap », leur tour étant venu, partaient en permission.

— You are lucky! leur disait-on.

Il y a un abîme entre la mentalité anglaise et la nôtre. D'autre part, la bravoure, l'intrépidité des Anglais sont folles : elles frisent la bravade.

Je le vis bien ce jour-là même pendant l'attaque de Monchy-le-Preux. Un de mes camarades interprètes arrivait sur une crête avec un de ces « boys officiers » si jolis dans leur khaki et leur cuir... Là, les balles des mitrailleuses rivalisaient avec les 77 et autres charmants joujoux. L'officier anglais s'arrête.

— Mais nous n'allons pas rester là, lui dit mon camarade qui avait été précédemment dans l'infanterie de chez nous.

— I got no orders, fut la réponse.

Et comme mon camarade se couchait pour s'abriter :

— You musn't do that! Les hommes ne doivent pas vous voir faire cela...

Pendant la discussion, mon camarade reçut un éclat dans l'épaule et fut évacué.

D'ailleurs, on sait quel fut — ce jour-là du moins — le résultat de cet héroïsme inutile. Monchy-le-Preux était un nid de mitrailleuses. Le général Buckley Johnson reçut l'ordre de s'en emparer avec les trois régiments qui composaient sa brigade de cavalerie. Il répondit, m'a-t-on

rapporté, que c'était impossible. L'ordre fut réitéré. Pour ne pas faire anéantir les trois régiments, il partit lui-même à la tête du 10th Hussars. Il fut tué immédiatement et le régiment annihilé : c'est alors seulement que les deux autres reçurent l'ordre de ne pas attaquer.

Le soir, un petit officier d'Etat-Major que je rencontrai, l'air tout joyeux comme l'ont souvent les Anglais dans les circonstances les plus tragiques, me dit comme conclusion de cette désastreuse attaque :

— You see... Vous voyez : une force de cavalerie traverse facilement un barrage d'artillerie...

La journée avançait comme je quittai l'enfer de Tilloy.

Tout en chantonnant, je réfléchissais à cette journée. Peut-être était-ce là ce qu'on appelle le baptême du feu? J'avais failli prendre part à une charge de cavalerie!... Si elle n'avait pas eu lieu, après tout, ce n'était pas de ma faute. Etait-ce bien une bataille? Si je le demandais, on me rirait au nez! En résumé, au point de vue militaire, c'était pour moi une journée pendant laquelle j'avais reçu deux ordres précis : le matin de faire boire mon cheval (je ne l'ai pas mentionné parce que sur le moment cela m'avait paru secondaire), le soir de « make myself comfortable... »

Cette dernière partie du rôle qui m'était assigné n'était pas la plus facile à exécuter..... J'avais repris mon cheval. Nous voilà donc partis, Baby et moi, au pas à travers cette désolation. Un but, j'en avais un, oui : Arras. Ce devait être à moins de trois kilomètres en ligne droite. Mais, peut-on faire en ligne droite et à cheval trois kilomètres dans le chaos d'un site d'apocalypse qui, à chaque instant, change encore de forme autour de vous, avec la préoccupation d'éviter les coins qui semblent plus malsains que d'autres? Je marchais cependant.

On enterrait les morts, mais ce n'était pas une indication. Les blessés qu'on évacuait (sans doute qu'eux aussi cherchaient une agréable installation) prenaient tous la même direction. Mais tout était caché, sauf à l'endroit où éclataient ces sales obus, sous un immense linceul blanc.

Vous dire que je trouvais ce spectacle enchanteur, serait exagéré. J'étais surtout préoccupé de me mettre à l'abri et de ne pas me perdre. Dans un dédale de trous et de bosses, on a peine à garder sa direction. Instinctivement on cherche les creux, où l'on ne voit pas où l'on va, et sur les bosses, on a le sentiment de n'être pas en sécurité... Le temps aidant, je finis par trouver une sorte de piste et par sortir du chaos. J'arrivais en ville! Les rues étaient encore praticables.

Je m'orientai de mon mieux à l'aide de la carte et découvris ce qui devait avoir été « the main street ».

— Make yourself comfortable, m'avait-on ordonné.

Et ces brutes d'Allemands qui continuent à tirer, et ces Anglais qui ont caché une pièce d'artillerie derrière chaque pan de mur! Sifflements, détonations, explosions...

Je pris la sage résolution de considérer tous les bruits comme des « départs », tous les sifflements, vrombissements, trémolos, comme les résultats de ces « départs ».

Pas de « recherches sur l'origine ». Je ne cours aucun danger; au contraire, nous écrasons, pilonnons, broyons l'ennemi... Et moi tranquille, en route pour le confort, « a garden of Eden »...

A l'aide de la carte maniée par des mains gelées, avec le seul conseil de Baby, je cherchais à gagner le cœur, singulièrement refroidi de la ville.

A la guerre, quand on n'est pas perdu, on a peur de se perdre. Ceux qu'on rencontre sont perdus comme vous ou éclopés, ne sachant rien. Si on leur demande des renseignements, ils vous en donnent de faux; c'est tout de même comme cela qu'on arrive à se retrouver.

En dehors de Baby qui me tient compagnie, je n'aperçois guère la « only girl in Arras ». Mais précisément la voici! Elle tient un hôtel. Un vrai hôtel; l'hôtel du Commerce. Un pan de mur porte encore ce nom pacifique. Puisqu'il y a une hôtesse, il doit y avoir un gîte.

Je ne vois pas de toit ni de fenêtres... Evidemment, c'est un peu cassé. Cependant, considérant que la discipline fait la force des armées et que je dois chercher du

confort, je vais monter à l'assaut (non pas de l'hôtesse, mais de l'hôtel), et tant bien que mal y *tenir*.

— Avez-vous une chambre libre, madame?

— Toutes, monsieur.

(J'allais prendre place sans coup férir.)

— Une seule me suffira; et aussi un lit?

— Il n'en manque pas, monsieur.

(La victoire s'affirmait.)

— Tant mieux, un seul me suffira aussi; et... encore... des couvertures?

— Des couvertures, et même des draps et des oreillers.

Pendant cette conversation, j'avais attaché Baby et j'allai en reconnaissance avec cette providentielle « girl », patronne d'hôtel. Il y avait encore un escalier intact et des chambres : une aile de la maison recevait peu de projectiles. C'est là que je m'établis solidement, en choisissant la chambre n° 3. C'était inespéré. Mais Baby devait être enveloppée dans l'ordre de confort que j'étais en train d'exécuter.

— Et mon cheval? dis-je à l'hôtesse.

— Vous avez des casernes. C'est ce qu'il vous faut...

— Pas trop loin?

— Mais non : tenez, il y en a une là-bas. En tournant à gauche, vous la verrez. Vous en avez pour cinq minutes.

— Mais retenez-moi le n° 3!

— Soyez sans crainte, il n'y a pas beaucoup de clients!

La chère Baby était presque aussi fatiguée que moi : elle eut la bonté de me porter encore jusqu'à la caserne. Elle poussa un discret hennissement de joie en sentant la bonne odeur d'écurie et en voyant d'autres chevaux et des soldats. Je n'étais donc pas le seul guerrier dans Arras...

Un gros obus s'est incrusté juste devant la porte des écuries, comme un malappris! Je le contemple un instant avec méfiance, puis, devant son impassibilité et malgré son air rébarbatif, je me dis que c'est la suite de la plaisanterie : les obus allemands n'éclatent pas! Donc, j'ai raison! Tous ces bruits, rien que des départs!

J'avise un « private » (simple soldat) à bonne figure réjouie et lui demande s'il peut s'occuper de mon cheval. Sur sa réponse affirmative, je lui recommande de bien soigner Baby, de la faire boire d'abord, pas trop froid (toujours le confortable.)

— Of course, Sir.

— Et puis de l'avoine et un peu de pansage.

— Yessir...

Elle aurait, cette chère Baby, le vivre et le couvert. Je n'étais tout de même pas rassuré par ce gros intrus qui restait là, le nez dans le pavé, le derrière en l'air.

Enfin, je m'enquis de Ponton, mon précieux ordonnance du 3rd Signal Squadron. Inconnu! Je recommandai de lui dire, si on le trouvait, que j'avais établi mon « billet » à l'hôtel du Commerce.

Non sans peine, car la nuit était tout à fait venue maintenant, je rejoignis ce poste de combat. D'autres l'avaient découvert; une salle à manger était remplie de guerriers de toutes armes, en train d'exécuter sans doute des ordres analogues à celui que j'avais reçu : « Make yourself comfortable. »

Je montai à mon appartement, dont on pouvait vraiment dire qu'il était vaste et bien aéré. Une large ouverture dans le plafond assurait une aération parfaite et, par surcroît d'hygiène, les fenêtres n'avaient pas de carreaux. Il restait cependant des fragments de persiennes qui, une fois fermées, donnaient une impression d'intimité charmante. La lumière de ma torche électrique éclairait un intérieur modeste, mais délicieux, « just made for two ». Mais j'étais seul! A ce moment précis apparut la « only girl », qui m'apportait des draps. Avec elle, j'allai à la recherche de couvertures et d'édredons pour parachever le confortable (obéissance aux ordres) de mon installation.

Toujours pour me conformer aux instructions du « comedian » je me procurai de l'eau chaude, fis un brin de toilette, — j'en avais besoin, — et descendis dîner en répétant cette forte parole :

— A la guerre comme à la guerre!

Dans la salle à manger où étaient réunis, je l'ai dit, des officiers de toutes sortes, j'appris que l'offensive était « washed out ». On n'avait progressé que de cinq à six kilomètres en pulvérisant (ça, je m'en étais aperçu) les défenses allemandes. Les ennemis étaient maintenant retranchés un peu plus loin. Tout était à recommencer. On n'avait même pas pu s'emparer de Monchy-le-Preux. «Much ado about nothing », tel serait le titre du « show ».

J'avais retrouvé l'excellent capitaine de « French mission ». Je m'informai des ordres pour le lendemain.

— Aucun!

— Alors que dois-je faire?

Et je racontai pourquoi et à la suite de quel ordre j'étais là.

— Restez ici. Si on remue, nous le saurons; nous vous le ferons dire...

Je regagnai enfin la chambre n° 3, dernier occupant et seul défenseur de l'hôtel du Commerce, dont l'importance stratégique n'a échappé à personne. J'étais heureux de trouver un lit, car j'étais tout de même un peu las de cette journée d'émotions et de déceptions, — quant à la charge de cavalerie.

C'est très sain, paraît-il, de se déshabiller dans une pièce bien aérée. J'eus l'occasion de m'en rendre compte, et, la chose faite, je m'engouffrai sous la pile imposante que formaient les couvertures et les édredons.

Fort de ma décision de ne considérer que comme venant de *nous* toutes les explosions, tous les sifflements, même ceux du plus mauvais augure, je m'endormis avec béatitude.

Après un sommeil qui fut, en dépit de l'horrible vacarme, très profond, je me réveillai en sursaut, me disant avec terreur que l'armée anglaise avait certainement évacué Arras, que j'allais certainement être emmené en captivité. Je ne fis qu'un bond jusqu'au bas de l'escalier où je rencontrai ma placide hôtesse, qui me rassura. Il y avait des gens venus déjà en quête d'un « breakfast » chaud. En somme, alerte vaine... C'est si tranquille, une ville de province!

Rentré dans mes appartements, seul en face de mon « saddle bag », je tins conseil sur la conduite à suivre. Un « saddle bag » est un bon conseiller. Il a tant de ressources! Des livres, des biscuits, du chocolat, du linge de rechange, mon nécessaire de toilette et un pyjama épais... Dire que cette pauvre Baby avait, en plus de moi, porté tout cela! Dure nécessité que la propreté! « To be or not to be... clean ».

De nouveau, j'avais réquisitionné des brocs d'eau chaude en abondance et différents récipients, à l'aide desquels et en procédant par sections j'avais remplacé la baignoire absente. Enfin rasé, lavé, peigné, je revêtis de somptueux dessous de rechange et me trouvai en présence d'une pile de linge sale.

Remettre tout cela dans mon « saddle bag » avec mes biscuits, mes livres, mon chocolat,... oh non! Après breakfast, je ferais la lessive. Cela ne doit pas être bien malin. Je l'ai souvent vu faire à la campagne. Du linge propre doit faire partie du confort que j'ai reçu l'ordre de me procurer.

Savez-vous comment on lave de la laine?

De la laine, oui : chaussettes, gilet, caleçon, chemise surtout, d'un admirable ton vert et jaune qu'on appelle khaki, tout cela en pure laine garantie irrétrécissable?

Je fis ce que j'avais vu faire aux lavandières qu'on aperçoit penchées au bord des lavoirs. Pour améliorer l'effet, j'avais préalablement rempli une cuvette d'eau aussi chaude que possible. Je savonnai, frottai, brossai même avec ma brosse à ongles, — j'ai prouvé, n'est-ce pas? que je suis consciencieux. Je produisis au bout d'un quart d'heure une sorte de magma qu'on aurait pu modeler pour en faire une statue! Ça y est, me dis-je, il n'y a plus qu'à rincer!

Je pressai, écrasai, tordis, essorai... Les mots me manquent! C'était de plus en plus collant, gluant, ignoble, immonde! Je finis par rejeter avec dégoût dans le coin le plus lointain de mon palace cet embryon mal venu et... je m'abandonnai au désespoir.

C'est la première et dernière fois que je me sois ja-

mais livré aux joies du blanchissage. Fort de mon expérience, je déconseille absolument à un débutant de se risquer dans une semblable aventure.

Plus tard, bien plus tard, Ponton découvrit cet innommable paquet, qu'il décida de faire laver de nouveau par une « french girl ». Miracle! Le tout revint frais, propre et... si mignon : la chemise était maintenant à la taille d'un enfant de cinq ans et le caleçon de même... Quant aux chaussettes, elles eussent admirablement chaussé un nouveau-né!

— Article anglais, monsieur, « pure wool » (avec l'accent de Montmartre) *garanti* irrétrécissable...

Cette petite diversion ne m'empêcha pas de me rendre compte de la grandeur du *spectacle*. Oui, du *spectacle*. Nous étions en pleine *représentation*, car les trois jours de mon expérience d'Arras portent peut-être dans les chroniques françaises un nom que j'ignore, mais pour les Anglais ce sera toujours « the Arras show », la représentation d'Arras. C'est peut-être là qu'il faut chercher la raison de mes étonnements, de mes déceptions. « A show », un spectacle! Alors on saisit le tableau de la plaine à l'ouest d'Arras; on s'explique le « cavalry track » et aussi le rôle prépondérant du « camp comedian »! Il y eut plus tard le « Cammebré show » (représentation de Cambrai) et bien d'autres. Mon sort contraire a voulu qu'à chaque fois que je crus partir pour la vraie guerre, ce ne fût qu'une comédie. — Cela depuis Parthenay, où en 1914 j'avais fait une demande d'engagement!

Mais faisons taire les regrets superflus et revenons à notre sujet. Le 10 avril fut encore plus froid que la veille. Moins de neige, mais il gelait plus fort. Après avoir fureté de tous côtés dans cette ville sous les ruines de laquelle étaient cachés des « dug outs », abris pleins de soldats que je n'avais d'abord pas vus, je finis par découvrir le repaire des « Signals », tout près de mon hôtel, ce qu'il y a de plus fort; sous des monceaux de décombres, terrés au fond d'une cave, ils menaient là une vie de troglodytes téléphonistes, combien moins « confortable » que ma vie de palace! Ni eau, ni chauffage, pas même de lits, les

pauvres types! Comme le « camp commandant » avait eu raison! C'était un sage. Enfin, je n'ai rien à dire pour les autres; chacun doit jouer son rôle dans un «show». Au théâtre, il y a bien des machinistes qui sont sous la scène!

N'ayant rien à faire dans ce souterrain, je demandai quel était le programme. On ne bougeait pas de la journée.

— Bon, me dis-je, je vais visiter la ville.

Elle tenait le milieu entre Pompéi et un chantier. Mais il manquait « le seul guide autorisé », faute probablement d'un syndicat d'initiative.

Quelques pignons subsistaient sur la grande place. Ce que je devinais avoir été l'hôtel de ville conservait quelques belles fenêtres du XV[e] siècle; un tas de pierres plus gros que les autres marquait l'emplacement du beffroi.

Un peu plus loin et après une véritable escalade je trouvai des ruines qui eussent enchanté Hubert Robert : la cathédrale! Je déambulai longuement parmi ces vestiges... « Stones of Arras ».

Le surlendemain (vous m'excuserez, n'est-ce pas? de mettre un peu de chronologie dans cette authentique histoire) 11 avril 1917, comme je me rendais chez mes voisins des « Signals » pour avoir des nouvelles, j'aperçus soudain Northbury chevauchant une moto. Je l'arrêtai une seconde pour apprendre qu'il y aurait le jour suivant un « move » (mouvement).

— En avant ou en arrière?

— Backwards, very likely (En arrière très probablement).

J'avais donc toute une journée devant moi. Je connaissais la ville. J'étais décidé à ne plus me livrer à la distraction de la lessive. Mais, à défaut de linge, pourquoi n'essaierais-je pas de me laver moi-même? Dans les circonstances dramatiques, une idée devient bientôt une idée fixe. Et l'idée de bain devint bientôt chez moi comme une envie de femme grosse. Un bain! Un bain! Pour un peu je me serais écrié dans les rues d'Arras, à peu près comme

Richard III à la bataille de Bosworth : « Un bain, mon royaume pour un bain ! »

N'ayant pas de royaume à échanger contre un bain, j'errais désespérément dans les rues d'Arras bombardée. Le bain avait pris dans ma pauvre cervelle la place du jardin d'Eden des jours précédents et de la « girl ».

Des soldats plus ou moins éclopés dans les rues sombres et quelques épiciers dans les décombres... De désespoir, je rachetai du chocolat ! L'épicier avait entendu parler de bains que les Anglais avaient installés, avant l'offensive. Naturellement ! Ils devaient avoir des bains ! Des Anglais sans bains, ça ne se conçoit pas. Je cherchai donc. Or, soudain, en tournant un coin de rue, je vois, est-ce un mirage? Non, c'est vrai ! un écriteau : « BATHS » à moins de cinquante mètres de moi !!!

— Dieu est grand, murmurai-je en Arabe.

Plus grand certainement que cet établissement de bains; car tous les murs sont rasés à la hauteur de trois mètres.

J'approche, éperdu de joie, et je prends presque dans mes bras pour l'embrasser, non pas la girl dans son bain, mais un minuscule soldat : « P. B. man » (prononcez « Pi Bi man, P. B. pour « permanent base »).

— May I have a bath?

— Certainly, Sir.

— A hot bath?

— Yes, Sir.

Je m'élance à la suite du P. B. Un bain ! quelle joie ! Un bain chaud, dans cette neige, dans cette boue : Je me fiche de leurs sales obus !

Il y avait encore des murs... plus de plafond, ni de plancher. On marchait d'une brique à l'autre, comme on pouvait. Au bout d'un corridor, le Pi Bi, toujours correct et impassible, ouvre une porte en s'effaçant :

— Here you are, Sir.

C'était une étroite petite chambre avec une immense baignoire. Il y avait des murs, une porte, pas de carreaux à la fenêtre et le sol présentait plusieurs lames de parquet et beaucoup de lambourdes presque intactes. Le plafond, n'ayant que deux ou trois trous, permettait de juger l'état

du ciel. Il ne tombait pas beaucoup de neige. J'appuyai à la baignoire une chaise à trois pieds et je pus accomplir ce prodige de me déchausser et de me déshabiller entièrement sur ce siège discutable, d'y accrocher mes vêtements et de me plonger dans le bain qui avait coulé nonobstant. L'eau devait être à 50°; elle me parut d'autant plus chaude que la neige tombait toujours. Les pièces de différents calibres « camouflées » dans les ruines, les explosions, les sifflements faisaient à ce bain un accompagnement musical et varié. Mais j'étais heureux, je ne saurais dire à quel point. Cette immersion est un de mes meilleurs souvenirs de guerre. Qu'importent la neige et les obus!

— Eclate, n'éclate pas, me disais-je, je mourrai propre!

Combien de temps je restai là, les historiens ne le sauront jamais... J'éprouvai, en sortant du bain, l'impression qui doit être celle d'un homard dans le court bouillon. Je devais être bon à manger et je me sentais réchauffé pour toujours.

Nouvelle acrobatie, numéro sensationnel! « L'homme nu sur deux pieds de chaise, son équilibre, son rhabillage. Représenté pour la première fois à Arras en 1917. » Ce truc a été imité depuis, par Grock, sauf le costume.

Moi aussi, j'avais exécuté mon petit « show » ... Et ragaillardi, rouge comme les insignes de l'Etat-Major britannique, je repris d'un pas plus ferme mes pérégrinations dans le lamentable Arras.

Il me fallait retrouver ma chère Baby, que j'avais laissée dans l'écurie, gardée par le gros bête d'obus. Je commençais à m'orienter dans les ruines.

O joie! je rencontrai à l'hôtel « the only boy » que je cherchais : Ponton, le cher Ponton, le précieux Ponton! C'est lui qui savait où était mon irremplaçable valise, ou mieux « vliise », mes réserves! Dieu est grand! Ponton avait non seulement retrouvé les « Signals » et ma « vliise », mais Baby.

Il me restait encor mon Ponton et Baby.

Maintenant, si c'était une bataille, ce que sans doute je ne devais jamais savoir, je pouvais m'y installer : m'y installer confortablement, suivant les ordres supérieurs.

Le froid, les obus, qu'est-ce que cela quand on a retrouvé non seulement son cheval et son ordonnance, mais ses bagages et qu'on a un hôtel et une hôtesse à soi tout seul!

Je me replongeai dans mes chers livres. L'histoire... La guerre des Deux Roses est une affaire tout à fait compliquée, mais quel nom de fleur donnerait-on à cette guerre-ci?

Ponton aussi était heureux : il avait retrouvé son cheval et son « kit » (bardat), gardé même son sourire pour me dire que réellement le général Buckley Johnson « had got it », en avait eu pour le compte.

Je ne vous ai pas dit comment Ponton m'avait retrouvé? Il avait rallié la caserne, passé la revue des chevaux et reconnu Baby : le digne homme qui l'avait soignée lui avait donné sur moi des renseignements militaires, donc inexacts; Ponton « knew better ». Comme moi il était tombé — en tout bien tout honneur s'entend — non sur l'épicier, mais sur la fille de celui-ci. Il l'avait prise — toujours en tout bien tout honneur — par son endroit faible. Et l'endroit faible de tout le sexe, c'est, Sterne l'a dit, la curiosité. Il lui avait fait un roman et expliqué qu'il était le valet de chambre d'un grand seigneur français, émigré à l'armée britannique et qui, à l'heure qu'il était, devait s'être fait tuer héroïquement.

Cette tragique hypothèse avait ouvert les idées de la jeune fille : le matin elle avait aperçu et entendu ce Français déguisé en Anglais, qui avait acheté du chocolat à son père. Avais-je mentionné l'hôtel du Commerce? Tout est possible. En tout cas, Ponton y était allé et m'avait trouvé.

Je commençais donc à m'installer dans le « Arras show » quand Ponton vint me dire :

— We have got orders to move to morrow... Demain!

Nous allions faire un nouveau bond... en arrière! Je rétablis ma liaison avec « French mission », et surtout avec mes « Signals ». Lippi fut si content de me revoir, — il me croyait sans doute disparu, lui aussi — qu'il poussa l'expansion jusqu'à me serrer la main...

On retourna le 12 avril au point de départ du 9. Puis nos étapes, Gouy en Artois, Wavans, nous amenèrent enfin à Ligescourt à deux pas de Machiel, où j'avais fait connaissance avec « French Mission » et appris quels étaient mes « buts de guerre », à quelques kilomètres de Régnière-Ecluse où j'avais cru pour de bon entrer dans la bataille... Le monde est petit : j'avais bouclé la boucle.

Et la bonne vie reprit comme à Paris-Plage. Il n'y avait plus de bois de pins, mais la belle forêt de Crécy. Je dois dire que j'eus beaucoup de peine à trouver l'emplacement probable de la bataille de 1346, que les Anglais épellent « Cressy » et qu'on passe un peu sous silence maintenant.

Pendant notre séjour à Ligescourt, un escadron de « Blues » (Royal Horse Guards) était un matin occupé à la promenade des chevaux. Un avion descend, qui bientôt s'avère allemand; il descend même très vite, par suite d'une panne d'essence et vient atterrir dans un pré. Les «Blues» s'approchent au trot pour s'en emparer. Il y avait autour de l'avion désemparé deux cents hommes splendides et autant de chevaux, mais pas une arme. Les aviateurs s'en aperçoivent : ils sautent de leur « Fokker », mauser d'une main, bombe de l'autre et, tout en tenant à distance les deux cents « Blues », mettent le feu à l'avion, après quoi, posant ostensiblement grenades et pistolets, tous deux s'avancent pour se rendre, les mains hautes.

On ne leur en voulut nullement de ce bon tour joué à l'armée de Sa Gracieuse Majesté. Tout au contraire, on trouva qu'ils avaient été « damn smart ». On leur fit, à l'Etat-Major, un accueil cordial et on leur offrit un excellent dîner, avant de les envoyer dans un camp de prisonniers.

Lippi, qui était aviateur en même temps que « Signal man », avait été invité à ce dîner. Je l'entends encore dire au retour :

— Really fine chaps they are!

Quelques jours plus tard, nous apprîmes, par les civils naturellement, que nous allions être envoyés quelque part du côté de Péronne...

HENRI DE VIBRAYE.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES POÈMES

Claude Fourcade : *De Flamme et d'Ombre*, « le Divan ». — Pierre Louis-Picard : *Voyage sur une Bulle de Savon*, éditions « de Poetica ».

De Flamme et d'Ombre, titre d'ardeur et de reploiement sur soi; pensées de volupté et songe de la mort, Claude Fourcade se souvient-elle, en son premier recueil (1929), *les Fugitives*, combien elle y affectionnait déjà le mot ombre, pour sa sonorité sourde et magnifique, à coup sûr, et pour cette signification de renoncement intime à la lumière éclatante, au trop plein du jour, à l'attirante splendeur du soleil de l'été? Vainement, se disait-elle alors,

Vainement tu t'enfuis parmi l'ombre des saules :
J'ai reconnu flottant sur tes pâles épaules
Et déroulant sa brume en tes cheveux légers,
L'écharpe de mon rêve aux parfums d'orangers
Comme autrefois couleur d'avril et de colombe,
J'ai reconnu l'azur de ta robe.....

elle retrouvait aux yeux de la fugitive, confondus et brillants,

Le feu d'astres lointains et la changeante flamme
Des désirs plus secrets et plus chers à ton âme...

En vain cherche-t-elle à se dérober : « Je t'attendrai demain; tu reviendras », car n'est-il perpétuellement fugace et réel plus que la vie,

...le fantôme aussi d'une Sylvie
Ou l'ange couronné de lauriers et de lys
Qui ramenait Gérard aux étangs de Chaalis
Et, sur l'onde incertaine où s'abritent mes songes,
Ne prolongeras-tu le plus pur des mensonges?

Ce poème émouvant parmi les anciens poèmes de Claude Fourcade, je ne crois pas avoir rien lu d'elle sans m'en ressouvenir. Il résume de façon certaine l'âme méditative et cristalline du poète, et la droiture souple, loyale et tendre de la femme. Personne, je crois, — j'en prendrais volontiers témoignage de M. Aristide Marie, le merveilleux et unique biographe de Nerval, — n'a, à force d'admiration discrète et d'intelligence fraternelle, avec une simplicité religieuse, mieux subi l'influence de cette âme de grâce et de sensibilité exquise. Certes non, elle ne l'imite pas, mais elle aime, comme il les a aimés, l'atmosphère adorable du Valois et ces visages de passion tempérée par une sagesse naturelle et souriante; elle ressent sans cesse, transposé dans un cœur et réfléchi dans un cerveau de femme, ce que Gérard a ressenti; elle voit, elle rêve, ce qu'il a, ce qu'il eût vu et réfléchi lui-même. Elle s'en doute à ravir; elle s'est retrouvée en lui, et lui a voué un culte; Gérard est son frère aîné, et en elle il se survit. Lui aussi, Gérard, l'éclat des belles journées, des eaux lucides et miroitantes, la beauté humaine et l'amour l'attiraient de tous leurs feux; mais il portait en lui cette sorte de pudeur qui le faisait s'enfuir parmi les bois, s'enchanter aux humbles fêtes de villages où son enfance ressuscitait avec l'apparence de figures familières à demi effacées, comme des rêveries assoupies qui peu à peu reprenaient corps.

Claude Fourcade a appris de ses songes, même en conflit avec les activités sottes de la vie, que dans la mort il est autre chose que la disparition des êtres chers; il émane de leurs tombes un effluve de ce qui fut leur pensée, leur espoir, leur désir, quelque chose qu'on n'eût point prévu auparavant et qui sans eux aurait pu ne jamais se produire. Ah! s'affirme-t-elle dans la contemplation du tombeau du poète aimé, au Père-Lachaise,

Ces voix pures, ces fronts couronnés de bruyère,
Ces tendres yeux liés à tes désirs nouveaux,
L'ange qui dénombrait tes espoirs et tes maux
Au seul frémissement de ta chaude prière,

Ne crains pas qu'aujourd'hui leur douceur coutumière
Te manque dans l'exil où rêvent les tombeaux :

La main qui te fut chère, au plus pur des flambeaux
S'efforce à retenir la mystique lumière.

L'ombre dispute encore à l'aube ses instants
Mais déjà la beauté charnelle du printemps
Force l'appel d'amour des villes rajeunies

Cependant qu'en la brume où plongent ces chemins
Se révèle à tes sens ignorés des humains
La juste inflexion d'uniques harmonies.

En plus de cette ferveur qui l'unit de pensée et de sentiment à celui chez qui presque indistinctement le rêve et la vie se mêlaient, Claude Fourcade, fidèle à ses grandes amitiés, se souvient douloureusement certes, mais le visage ouvert à la confiance et à l'espoir, du disparu, Marcel Ormoy, dont elle n'oublie pas que le tombeau, au loin, n'est visité que par « l'âpre souffle des monts... et la rumeur profonde des abîmes », mais une espérance, que reconnaîtra le taciturne, exaltera, elle en est sûre, son âme, lorsque

Pourtant, lorsque la nuit semble envahir le ciel,
Une flamme en secret épanche sa lumière
Et, sur de belles mains jointes pour la prière,
Un front médite et pleure, étincelant de gel...

Après les *Stances pour un autre automne* que le poète dédie avec raison à Philippe Chabaneix, de qui la langue et la justesse d'harmonie poétique ne sont égalées que par les siennes, nocturnes, crépuscules, paysages mêlés d'assoupissements et d'aveux, cendres, flammes, ombres et allusions à ce qui ne fut qu'une escale, à ce qui laisse à peine un vestige de soi; après cette suite de stances groupées deux par deux ou s'étendant tout juste, comme chez Moréas, à un ensemble de trois quatrains ou de trois quintils, emplis d'inquiétudes, de lassitudes, d'élans renoncés et fléchis, la série intitulée *Séjours* s'ouvre sur le sonnet *au Tombeau de Gérard de Nerval*, sur des poèmes plus proches d'une sérénité accueillante : le poète n'abdique rien de ses exaltations et de ses rêveries, non plus que de ses sursauts et de sa mélancolie, mais il se rend compte que ce ne sont qu'une succession de fantômes ailés dont les présences se lèvent, passent, s'évanouissent, empor-

tant à mesure, après les avoir animés selon le réveil, la persistance de l'été et de l'azur, les voix enfouies ainsi que des ombres

Avec les chers accents de la joie ancienne.

Et alors de cette âme passionnée qui sait que tout est vain, le désir ne va plus qu'à l'oubli, et cet oubli délicieux, où le mieux trouver qu'en le sommeil? Une *Elégie au Sommeil* est au sommet de cette œuvre de femme, dont l'art toujours équilibré, limpide, mesuré et discret, ne frappe que des vers dont pas un ne surgit au hasard. Tous regorgent de sens et contribuent à éveiller en l'âme l'enlacement modulé d'une musique très suave; le silence du sommeil s'approfondit,

...inviolable asile
Plus discret qu'une tombe et plus fermé qu'une île...

visions enchantées et très pures du solitaire dormeur rêvant d'enlacements :

Dans l'exil matinal épuise le plaisir
Des chemins inconnus qu'à ton destin assigne,
Taciturne flambeau d'un irréel séjour,
Spectre toujours fidèle ou trop fidèle amour,
L'ange qui porte au front le silence pour signe.

De flamme et d'ombre ce cœur, cette voix, et le beau livre qu'a publié, après tant d'années de silence, de travail, de production qui ne l'ont point contentée et qu'elle rejette, Claude Fourcade tend au flamboiement sans cesse et se retrait en les fraîcheurs de la nuit ou du silence; musique qui lui appartient en propre : ce livre, longtemps attendu, ne déçoit pas; au contraire, c'est un beau livre.

Ame fière, esprit farouche, indépendant, Pierre Louis-Picard n'accepte pas, dit-il lui-même dans ses poèmes en vers libres dont il intitule l'ensemble : **Voyage sur une Bulle de savon (poèmes sans ordre n° 2)**, la rigueur des règles traditionnelles. Je ne saurais lui donner tort entièrement puisque son talent révolté aboutit à des réussites aussi belles que certains morceaux, *Quand j'étais un enfant..., les Bords de la Loire, Parce que...,*

Parce que tu sais être telle
que j'aime que tu sois,
surtout parce que tu sais dire
un mot comme il doit être dit,
au moment où il faut le dire,
parce que tu sais pleurer, sourire,
aussi parce que tu sais vivre,
même
si le sort est injuste et mauvais,
je t'aime.

Je ne sais si beaucoup comprendront au prix de quels abandons, de quels sacrifices l'auteur obtient cette fermeté simple, essentielle, dans un rythme aussi continûment sûr et frappé juste, mais il y a là de la tension splendide dans l'appel du sentiment le plus humain — quelque chose qui apparie ce poème à certains poèmes de Verhaeren pour la netteté et de Walt Whitman pour le sous-courant d'âpreté volontaire. C'est le sens, je crois, où Pierre Louis-Picard doit poursuivre la conquête de sa maîtrise. D'autres fois, et c'est l'écueil redoutable lorsqu'on a résolu de ne se plier à aucune discipline traditionnelle, les poèmes, toujours vrais et très sentis qu'il compose se perdent dans un superflu mélange de verbiage et d'étalage du moi, sans retenue ni discrétion. Il se peut que nous n'ayons pas ici le premier livre du poète, mais il doit être jeune; il s'amendera. J'ai foi en son avenir.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Gaston Chérau : *Le petit Dagrello,* Albin Michel. — Guy Mazeline : *Les îles du matin,* Gallimard. — Philippe Hériat : *Miroirs;* Denoël et Steele. — Guillaume Gaulène : *L'amant abandonné,* Rieder. — Roger Régis : *Mme de Montbaron,* Editions de France. — Francis Carco : *La route du bagne,* Ferenczi. — Nicolas Ségur : *Le désir,* Tallandier. — Jean Damase : *Les nouveaux barbares,* E. Fasquelle.

De tous les romanciers contemporains, M. Gaston Chérau est assurément celui qui a le plus de points communs avec Guy de Maupassant ou qui continue avec le plus de probité sa tradition réaliste. Toute intention politique, sociale, morale ou seulement philosophique est absente de ses œuvres, en effet, et je ne sache même pas qu'il ait jamais exprimé dans celles-ci des théories littéraires quelconques. Il ne copie pas

servilement la vie, cependant — mais qui peut se flatter de la reproduire avec exactitude? Il l'interprète et la recompose, en toute indifférence de ce qui n'est pas elle, et sa vérité idéale. Bref, il s'efforce à l'impartialité, ce qui ne l'empêche pas d'avoir sa sensibilité et son style propres. Aussi bien, peut-on dire qu'il a plus de sympathie et un plus vif souci du renouvellement des tours et des rythmes de la phrase que son maître ou que le maître auquel je le rattache. Cette sympathie, elle se traduit, surtout, dans l'intérêt qu'il porte à l'enfance depuis *Champi-Tortu.* Il comprend l'âme puérile et rien n'est aussi difficile ni n'exige autant de délicatesse. Cette fois encore, avec **Le petit Dagrello,** c'est d'un gamin qu'il a fait le héros de son récit. Héros exquis, intelligent, tendre, à l'imagination exaltée et qu'un destin cruel a affiné à l'extrême. Il est né du demi-viol d'une jeune fille de bonne bourgeoisie par un domestique, et, élevé loin du lieu où il a été conçu, ignore ses parents. Sa mère le hait, parce qu'il lui rappelle la honte qui l'a jetée en marge de la vie. Si elle trouve à se marier, néanmoins, elle ne connaîtra le bonheur qu'un temps. Son mari se révèle brutal, il est vrai. Après avoir été tenu en tutelle par son père, le marquis de Calorne, un homme autoritaire, impécunieux, combinard, qui a manigancé son mariage, il s'émancipe par la violence et se fait haïr à tel point par sa compagne qu'elle l'accusera d'un crime... Conseillée par un faux prêtre, qui est probablement un espion, la misérable dénoncera son mari à la justice comme l'assassin de son propre fils, alors qu'il adorait celui-ci. L'adorait-il? Je me suis posé la question et je n'y ai pas répondu. C'est que ce Gustave de Calorne est l'incohérence ou l'instabilité même. Un abîme de contradictions. Imaginatif et timoré, à ce qu'il m'a semblé, liardeur et dépensier, brutal, comme je l'ai dit, avec des retours de tendresse allant jusqu'aux agenouillements... Bref, un des types les plus complexes et les plus curieux que M. Chérau ait jamais campés. Et son balzacien de père! Et sa femme! Le malheur a rendu sournois l'égoïsme de cette créature sensuelle, qui a dû *fauter* non seulement par intimidation, mais dans des circonstances analogues à celles de la Julie de Strindberg... Enfin, il y a le petit Dagrello. M. Chérau nous assure qu'il a reproduit la plupart

des lettres de cet enfant exceptionnel, qui a bel et bien existé, et dont la disparition dramatique a fait le sujet d'une affaire judiciaire ayant éclaté en 1894. Je le loue sans réserve d'avoir si bien réussi à nous rendre familier son héros que nous trouvions naturel qu'il ait pu écrire ces lettres... Ainsi, *Le petit Dagrello* est un fait-divers romancé... non seulement comme *Le Rouge et le Noir,* mais comme *Madame Bovary.* Et c'est comme ces deux chefs-d'œuvre une interprétation, mieux : une recréation que ce roman où M. Chérau a déployé le meilleur de ses dons de psychologue et d'artiste. Artiste, au surplus, l'auteur de *Valentine Pacquault* l'est par la façon dont il orchestre une fiction. Ce peintre de la vie provinciale compose en romancier qui connaît admirablement son métier, qui sait intéresser et émouvoir. Point de trous ni de remplissages dans son récit. L'unité dans la variété, et cette impression de *durée* dont Paul Bourget disait que seuls les maîtres parviennent à nous la procurer.

Dans **Les îles du matin,** M. Guy Mazeline nous donne la suite du roman des Jaubourg. C'est le troisième tome d'une série qui commença avec *Les loups,* couronnés par l'Académie Goncourt, et qui s'achèvera avec *Le grand hiver.* Série imposante par la densité; mais aussi d'une inépuisable richesse de détails. Cette fois, c'est le thème de l'invitation au voyage qui a séduit M. Mazeline ou plutôt son héroïne, Elisabeth Jaubourg. De concert et de conserve avec son mari, la voilà partie pour les Antilles. Elle s'y entiche d'un beau garçon avec lequel elle s'enfuit. La vie bourgeoise l'excède, et elle a l'ennui de la sécurité... Son état d'esprit n'est pas le nôtre qui, parce que nous vivons dans l'inquiétude, aspirons au repos : c'est un état d'esprit d'avant-guerre. L'être humain est ainsi fait. Il lui faut tout justement le contraire de ce qu'il a. Par bonheur pour elle, Elisabeth n'a pas le temps de se lasser de son amant; il meurt à point nommé pour la laisser libre. Rentrera-t-elle au foyer, hantée par les chers rites d'autrefois? Quelle générosité, quelle prodigalité, presque, dans l'art de M. Mazeline! Et qu'il a de souvenirs où il puise des deux mains! Je l'attends à une nouvelle œuvre, tout objective, celle-là, pour me prononcer sur ses *possibles.* Il se débarrasse de ses fantômes. Avec un peu de hâte. Comment administrera-t-il son talent? C'est le

secret de demain. Ne boudons pas, aujourd'hui, à son pittoresque et à son charme.

Les diverses figures d'un homme encore jeune, sa figure reflétée dans les **Miroirs** de l'amour, de la famille, de l'amitié ou, si l'on préfère, ces figures vues à travers une superposition de calques ne coïncidant pas exactement, voilà ce que nous donne aujourd'hui M. Philippe Hériat dans son nouveau roman. Entreprise originale. Mais la réalisation ne répond pas entièrement aux espérances qu'une telle entreprise avait fait naître. Et d'abord, le héros de M. Hériat, Adrien Chantain, n'est pas seul à nous apparaître comme le personnage principal dans son roman. Il se substitue à lui un homme né avant 1900 et qui narre tout au long ses aventures de guerre. Un bon tiers du récit de M. Hériat est consacré à l'étalage gratuit des impressions — fort curieuses en elles-mêmes — de cet homme, et aux déclarations misogynes d'une femme indépendante... On est déconcerté comme si une image un peu épaisse s'était glissée entre les calques dont j'ai parlé... A défaut d'une composition rigoureuse, il pouvait y avoir une unité générale dans le récit de M. Hériat; et l'on ne voit pas bien se constituer la personnalité d'Adrien dans les différents portraits ou aspects qu'il a juxtaposés de ce jeune homme, de ce « garçon » comme il aime à dire, à l'anglaise. Sans doute Adrien est-il assez complexe ou décevant. Il gâche l'amour d'une jeune fille (très délurée) en pensant à une autre femme; et dès qu'il jouit de cette femme, il n'en veut plus. Le jeune homme contemporain? Et qui incarne le désarroi de notre époque? Encore fallait-il l'individualiser. Ceci dit, il y a les meilleures qualités dans *Miroirs :* le sens de la vie, de l'observation (le tableau de la famille Chantain, en particulier, est très réussi), de l'intelligence, du style. Il me semble que, sous ce dernier rapport, M. Hériat a beaucoup gagné. Sa langue s'est affermie, en effet, sans rien perdre de sa couleur ni de sa souplesse.

Jérôme, comme l'enfant prodigue, revient au pays pour y guérir la blessure morale dont il saigne. C'est **L'Amant abandonné.** Mais il n'est plus jeune... Le village où est mort son père, la maison où l'accueille sa mère lui semblent froids et rébarbatifs. Et comment s'expliquer? Qui comprendrait? Sa mère... C'est bien à elle, sans doute, qu'il a pensé, *de loin.*

Mais la bonne femme se révèle maladroite dans l'expression de sa tendresse; elle exaspère Jérôme au lieu de l'apaiser... Et puis, comme c'est un sensuel, c'est un violent — mal fait pour se résigner à sa souffrance et pour en tirer d'autre profit qu'un pessimisme amer... Il y a bien Anne-Marie, la jeune fille que sa mère a recueillie. Il la trouble, l'émeut... Ah! quel beau rôle que de sauver cet homme! Hélas! la petite se perdra en vain... Jérôme repart. Cet amour n'a pas exorcisé l'autre. Il en a ravivé le souvenir, au contraire... Triste, et d'une âpreté où l'on retrouve toute la passion de l'auteur du *Sang sur la croix,* M. Guillaume Gaulène a de l'accent. Une chaleur se dégage de ses récits, qui semble insupportable, mais dont on ne peut se détourner...

Fabienne Arnaud a eu la chance d'épouser, comme elle était jolie, un riche gentilhomme; mais le gaillard s'est ruiné et l'a laissée veuve avec une fille, un fils et un domaine hypothéqué. Pour ne pas retomber à sa roture originelle, **Mme de Montbaron** fera des prodiges; et d'abord administrera, en se mettant elle-même aux tâches les plus rudes, les terres qui lui restent. Elle pourrait se remarier avec un rustre ayant du bien; mais elle estime que ce serait déchoir. Elle a sa galerie d'ancêtres, comme Hernani, et qui l'encouragent à tout faire pour rester marquise, quand elle les interroge... Pour se tirer d'affaire, elle n'aura d'autre ressource que de marier sa fille, Marie-Lys, qui, par chance, est délicieuse, avec un gentilhomme tout en or... Mariage forcé. N'importe. Le « prière d'insérer » dit de cette femme qui a de la tête, assurément, qu'elle se conduit comme un homme. Oui, en ce sens qu'elle a pris un amant par raison d'hygiène. Mais ses comportements sont entachés de ruse, et sa conduite me paraît d'un caractère plus féminin que viril. Elle a des préjugés enfin; et c'est ce que j'aime le moins en elle. Mais M. Roger Régis a pris plaisir à dessiner — un peu conventionnellement — cette figure qui demeure attrayante, malgré tout. L'intérêt de son récit, fort bien agencé, ne languit pas un moment.

Quelques récits et quelques reportages composent le volume de M. Francis Carco : **La Route du bagne.** Le plus émouvant d'entre les récits conte l'histoire d'un prêtre qui s'est laissé condamner, à la place de son sacristain, pour ne pas trahir

le secret sacerdotal. Mais quelles âmes révèle *Cours d'assises!* Il y a là de quoi plonger le psychologue dans la perplexité la plus profonde; et l'on comprend que M. Carco ait éprouvé à se pencher sur les gens du « milieu » une curiosité que l'on ne saurait comparer qu'au vertige, et dont, quoi qu'il fasse, il ne pourra se débarrasser. Le pli est pris.

Pour n'avoir pas obéi à la nature qui lui commandait de refaire sa vie en se donnant à un homme aimé, une jeune veuve se laisse prendre, à l'improviste, par un homme qu'elle n'aime pas... Le gaillard, il est vrai, était animé par une force irrésistible, **Le désir.** Aussi bien, est-ce un hymne à la perpétuation de l'espèce, hymne orchestré par toutes les voix du monde animal et végétal, qu'entonne M. Nicolas Ségur, dans ce nouveau roman... Comme M. Carco à la pègre, M. Ségur reste fidèle à l'amour, et le plus charnel. Rien ne lui paraît plus digne de son talent que d'exalter l'acte sexuel. Quelle fougue! quelle hardiesse! Mais quelle fatigue, aussi, si — comme je veux le croire — il met toute son âme dans cette exaltation!

Les nouveaux barbares, par M. Jean Damase, ce sont les nouveaux métèques, les étrangers indésirables qui, à dater de l'armistice, ont commencé d'envahir la France. Leur action malfaisante s'est fait sentir dans tous les domaines, y compris celui de l'amour... Ces parasites ne se sont pas bornés à sucer le meilleur sang du pays, ils ont compromis sa sécurité... On devine à quelles variations M. Damase a pu se livrer sur un tel thème. Son livre est excitant, irritant, c'est-à-dire qu'il gratte la sensibilité du lecteur au point sensible...

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Spartacus, huit tableaux de M. Marcel Ollivier, à la Cie du Bélier. — *L'Honneur et l'Argent,* 5 actes de Ponsard, à l'Odéon.

Un auteur inconnu fait représenter une tragédie assez médiocre, où il esquisse l'histoire de **Spartacus,** gladiateur évadé qui fomenta cette guerre servile, mouvement révolutionnaire en quelque sorte, qui inquiéta vivement Rome vers 72 avant notre ère. En faveur de cet ouvrage voué à l'éternel silence, la critique entière se mobilise; elle lui accorde son attention et

lui consacre à peu près le même nombre d'articles qu'elle fait pour les meilleures productions de la saison théâtrale.

Cependant, quelques mois auparavant, un membre de l'Institut, M. Carcopino, publie un vaste ouvrage historique où il étudie la fin de la République Romaine. Il peint l'aventure de Spartacus dans une suite d'admirables chapitres, émouvants comme un drame et plus attachants qu'un roman, mais c'est à peine si la critique prend la peine de parcourir pour les signaler ces pages durables, qui honoreront longuement la science comme la langue française. Bien plus, à l'occasion du *Spartacus* de M. Marcel Ollivier, quelques critiques — dont je ne veux pas qu'on médise puisque je me range à leur nombre — se donnent les gants d'évoquer avec nonchalance le livre de M. Carcopino.

Il y a là un renversement des valeurs, une méconnaissance de la hiérarchie qui existe entre les travaux de l'esprit, un manque à discerner le mérite où il se trouve, qui est véritablement effrayant, dont on ne saurait assez se plaindre, et que l'on se doit de dénoncer en toute occasion.

§

L'Odéon nous a fourni l'occasion de voir **l'Honneur et l'Argent,** et je viens de relire cette pièce. C'est le chef-d'œuvre de Ponsard, et l'on ne perd jamais son temps à la fréquentation de ce qui fut un chef-d'œuvre. Ce n'en est plus un aujourd'hui, mais c'est un ouvrage plein d'enseignements qu'il est très juste de maintenir au répertoire, et de sortir de temps en temps de la caisse où il se conserve à l'abri des mites et des regards. C'est un document, et comme tel, peut-être ira-t-il prenant sans cesse un intérêt croissant.

D'abord c'est une pièce en vers, et l'idée qu'on a pu utiliser les vers pour faire parler des contemporains, et intéresser les auditeurs à leur vie de chaque jour (songez que dans *l'Honneur et l'Argent* on parle d'une faillite et que l'on assiste à une assemblée de créanciers), est vraiment une de celles dont on s'explique le moins aisément qu'elle se soit pu former dans la cervelle humaine. Notez que, si l'on y prend garde, la chose a de quoi surprendre, même quand on la considère chez les maîtres les plus rares. N'est-il pas éton-

nant que le *Misanthrope* et les *Femmes savantes* se soient proposé de peindre pour leurs premiers spectateurs les gens parmi lesquels ceux-ci vivaient et qu'ils coudoyaient chaque jour? Plus étonnant encore que le *Menteur* ait pu paraître le modèle de la conversation des honnêtes gens? Ah! comme on regrette de n'avoir pas vécu parmi ces honnêtes gens-là! Et quelle idée cela nous donne des convenances d'une époque et de l'impérieuse nécessité où l'on se trouvait de les observer. L'exigence sociale était que l'on écrivît en vers. Elle le voulait si impérieusement que deux cents ans plus tard on l'observait encore, comme Ponsard nous le prouve. Voilà qui indique que cette société était assez bien constituée.

Elle imposait, ai-je dit, aux auteurs dramatiques d'écrire en vers. Il s'ensuivait que l'on apprenait à écrire en vers, que l'on s'y appliquait. Et avec quelle patience! Qu'on en juge par le cas de Stendhal à qui, lorsqu'il envisageait de travailler pour le théâtre, il arrivait de passer quarante-huit heures à polir un distique, rebelle au point de demeurer non seulement plat, mais incorrect (1). Est-il plus bel hommage rendu aux convenances des gens? Stendhal songe au théâtre et n'envisage pas qu'il puisse n'être pas en vers.

C'est parce que tout le monde pensait comme lui que tout le monde travaillait la versification, et qu'à force de s'y appliquer, on pouvait se trouver atteint de ce travers dont Piron se moqua dans la *Métromanie.*

Plus heureux que Stendhal, Ponsard réussit à écrire en vers. Il ne le fit certes pas comme Racine, et sa muse est extrêmement pédestre. Mais du moins parvient-elle à dire ce qu'elle veut dire, et c'est là le grand point. Sa rime est sans éclat, mais elle ne détourne pas l'esprit du sens. Son style ne fait voir aucun pittoresque, mais il a de la continuité. On n'y voit point ces ruptures perpétuelles, ces anacoluthes insensées, non plus que ces parenthèses superflues qui permettent toujours d'amener du plus loin une rime au mot que l'on vient d'accepter étourdiment pour terminer un vers. On sait que les défauts que je viens de dénombrer, ennuyeux déjà chez Banville, devinrent insoutenables chez Rostand et rendirent inad-

(1) Henri Martineau. Préface du théâtre de Stendhal, page XXIV.

missibles ceux qui après lui s'essayèrent dans le théâtre en vers. C'est eux qui ont porté le coup mortel au théâtre en vers, ce genre suranné qu'il n'aurait pas été déplaisant de voir survivre, comme le dernier rejeton d'une race qui avait été sublime.

L'art d'écrire en vers est une chose fort différente de la poésie. Il fut porté à une hauteur inégalable par Corneille, Molière et Racine, et peut-être cela nous a-t-il coûté, en leur temps, une admirable poésie lyrique. Mais à quoi bon se plaindre de ce que l'on n'a pas quand on considère le trésor que l'on détient. La poésie lyrique est bien venue plus tard, et elle a anéanti l'art d'écrire en vers.

Ponsard fut de ceux qui ne s'en aperçurent pas aussitôt. Il crut que cette technique était encore valable quand avait passé le grand souffle romantique, et il ne craignit point de s'en servir dans des pièces qui se seraient aussi bien accommodées, sinon mieux, d'un autre moyen d'expression. Elles y gagnent un certain air conventionnel qu'elles n'auraient peut-être pas autrement, car ce dramaturge sut porter sur les mœurs de son temps un regard qui ne manquait point de pénétration. Le monde qu'il observa ressemblait étrangement au nôtre, et il ne fallait pas être si maladroit pour que nous le reconnaissions encore dans le tableau qu'il en a fait.

L'Honneur et l'Argent est une pièce anti-bourgeoise, qu'aujourd'hui assurément on réaliserait d'une autre manière, mais qu'on ne concevrait pas fort différemment. Le dernier vers en est célèbre : *Eh! bien, nous disions donc que cet affreux Voltaire...* Aujourd'hui, l'on dirait : *Eh! bien, nous disions donc que cet affreux Karl Marx...* Toute la différence entre les deux temps est là, et l'on voit incontinent qu'il serait moins facile — même pour Tristan Derême — de trouver la rime à Karl Marx qu'à Voltaire. Il y avait soixante-quinze ans que Voltaire était mort quand Ponsard écrivait la comédie qui nous occupe. Il n'y a que cinquante-trois ans que Karl Marx est mort. Qu'il faut de temps pour que les idées se désarment et perdent leur danger! Et comme elles sont vaines, cependant, puisque le personnel humain reste le même et continue à s'engager dans les mêmes aventures. Hier comme aujourd'hui, on voyait s'effondrer la moralité publique; on avait le spectacle de la

malhonnêteté courante. On voyait les fortunes fragiles s'écrouler du soir au matin et se rebâtir sur les mêmes bases précaires, du matin au soir. On voyait l'incertitude menacer tout, et l'expérience bornée trouvait dans les révolutions que l'on avait traversées la raison suffisante des misères publiques.

Les révolutions, Monsieur, en sont la cause.
Tout est nié, chacun raisonne d'après soi;
On n'a plus le respect, on a perdu la foi.
Les usages anciens sont traités de sornettes.
De là vient que les gens n'acquittent plus leurs dettes.

En tout temps, on attribua les misères publiques à ce que l'on redoutait, ou bien à ce que l'on haïssait.

PIERRE LIÈVRE.

PSYCHOLOGIE

R. Blanché : *La Notion de Fait psychique*, Alcan. — Dr A. Carrel : *L'Homme, cet inconnu*, Plon. — Ed. Claparède : *La Genèse de l'hypothèse*, t. XXIV, Genève. — A. Rey : *L'Intelligence pratique chez l'Enfant*, Alcan.

La psychologie, comme tout dans le monde, subit, elle aussi, une crise et depuis pas mal d'années. Seulement, c'est une crise de croissance. La science psychologique, malgré la diversité des théories des psychologues, acquiert de plus en plus droit de cité parmi les sciences naturelles.

Certains philosophes voudraient, eux aussi, lutter contre la crise en psychologie. Ainsi, M. R. Blanché, dans son livre **La Notion de Fait psychique,** se propose de « contribuer à l'émancipation de la psychologie de la doctrine traditionnelle » qui affirme qu'à la réalité des faits physiques se superpose celle des « faits psychiques ». Or, selon lui, la notion de fait psychique est une notion tout à fait erronée, due au « réalisme psychologique » qu'il combat au nom de l'idéalisme. A la place de la « science des faits psychiques » M. Blanché veut mettre... nous verrons tout à l'heure quoi. Car, d'abord, nous devons dire pourquoi il ne nous semble pas possible d'analyser ici les très longs développements de l'auteur (400 p. in-8° !). C'est parce que ces développements sont faits selon une méthode qui les met tout à fait en dehors de notre rubrique : la méthode philosophique au moins aussi

traditionnelle que la doctrine qu'elle veut combattre. C'est la méthode de « réflexion sur la connaissance ». « Il s'agit pour nous, dit l'auteur, d'analyser idéalement la connaissance » (p. 29). Et si nous parlons quand même ici de ce livre c'est parce qu'il nous fournit une excellente occasion de mettre les choses au point, — au point de vue du *psychologue*.

M. R. Blanché se déclare disciple du philosophe Brunschvicg (p. 23). Il n'expose donc et n'applique que les idées essentielles de son maître en les poussant jusqu'à leurs conséquences les plus extrêmes. Ces idées sont connues et elles ont été maintes fois discutées et combattues. Or, en parcourant cet ouvrage, on éprouve un vif sentiment de l'inutilité à peu près absolue des discussions philosophiques. Quand on voit des philosophes répéter indéfiniment et imperturbablement certaines affirmations, envers et contre tous et surtout contre le mouvement irrésistible qui entraîne la pensée humaine dans le sens de la vie réelle, on se fortifie dans la conviction qu'elles ne sont que l'expression d'un certain type de mentalité (comme l'a bien vu déjà Fichte). « Le fait objectif est une construction de l'esprit »; « l'univers tire son objectivité des lois établies par la pensée »; « l'univers constitué par la science suppose comme condition la vérité des rapports permettant de l'expliquer »; notre corps, considéré comme centre de perspective, « se met au-dessus de la réalité et du déterminisme universel »; « l'activité de notre esprit est entièrement libre; les lois naturelles n'ont aucune prise sur elle ». « Tout, en nous, est jugement : sentiment, émotion, tendances », etc., etc. Toutes ces idées d'un intellectualisme exaspéré, nous font hausser les épaules. Ces idéalistes, qui dénoncent chez tout le monde des confusions, partent eux-mêmes d'une confusion fondamentale, celle de la logique et de la théorie de la connaissance avec la psychologie. C'est de cette confusion qu'ils tirent toute leur doctrine qui creuse un « abîme » entre la nature et la pensée.

Pour nous autres, modestes « réalistes », la distinction (toute relative) entre notre corps, considéré « comme tous les autres corps », et le corps considéré comme « centre de perspective », n'a pas le pouvoir magique de nous mettre

« en dehors » et « au-dessus » de la réalité et de l'Univers. Ce « mystérieux Univers » se moque souverainement de toutes les distinctions et de toutes les prétentions des fourmis humaines.

Pour nous, un petit enfant qui s'est fait mal en heurtant le buffet et qui le bat est plus dans le vrai que tous ces idéalistes avec leur érudition livresque; car il sait que sa douleur, « fait psychique », est en lui, qu'elle a une cause extérieure, et indépendante de sa volonté, — dans cet objet dur et lourd qui *s'impose* à lui. Plus tard, en observant les réactions aux objets de ceux qui l'entourent, il apprend à faire la distinction entre la réalité et les rêves, — la réalité qui *s'impose* brutalement à *tous* et les rêves et les idées qui dépendent, dans une certaine mesure, de sa volonté. Il apprend à *vérifier* ses idées par l'action.

Ces idées de *vérification*, de l'action déduite de l'hypothèse pour la vérifier, de *l'observation des actions des autres;* de la *collaboration sociale* comme condition de la vérité objective; de la nécessité pour la pensée humaine de s'adapter à la réalité indépendante et pleine d'imprévu et d'inconnu, irréductible entièrement aux « lois de la pensée rationnelle », brillent par leur absence chez les philosophes de ce genre. C'est pourquoi ils s'adonnent si souvent au culte des « idoles » de Bacon, surtout des « idola theatri » et des « idola forum »...

Mais revenons maintenant aux conceptions de la psychologie que formule l'auteur (pp. 324-329). Nous apprenons qu'il en propose deux : la première, celle d'une psychologie purement objective, comme celle des « behavioristes » américains extrêmes, et l'autre, assez peu claire, car elle oscille entre la très vieille « psychologie rationnelle » et une « psychologie concrète et pratique du connaisseur d'hommes et qui au lieu d'étudier des phénomènes naturels, reposera sur l'interprétation des actes et des paroles ».

Et voilà. Chose curieuse, l'auteur est parti en guerre contre le dualisme en psychologie (qu'il appelle « réalisme psychologique ») et a abouti à un dualisme encore plus radical! Il avoue même avoir abouti à une obscurité «fondamentale »! (p. 330). En somme, sa théorie se rapproche un peu de celle

de l'école allemande de Dithey et de Spranger qui préconisent la division de la psychologie en « explicative » et « compréhensive ». En même temps, c'est le retour au passé, — au passé dépassé.

Il a bien montré, après tant d'autres, qu'une psychologie purement objective *n'est pas* psychologie. Et il recommande, pourtant, de la cultiver, et cela au moment où les « behavioristes » extrêmes eux-mêmes deviennent de moins en moins intransigeants!

Ensuite, sa psychologie rationnelle, nous ne savons que trop bien ce que c'est : c'est un mélange de psychologie, de logique et d' « épistémologie ». Elle s'est révélée radicalement stérile, malgré l'énorme quantité d'ouvrages de ce genre, surtout en Allemagne. Le progrès, en psychologie consistait justement en la libération de ce mélange. C'est un stade dépassé.

Enfin les « interprétations » des « connaisseurs d'hommes » sont, évidemment, le *début* d'une science. Toutes les sciences, sans exception, partaient des interprétations plus ou moins exactes d'un certain nombre de faits. Quand ces interprétations se multiplient, se vérifient, s'affinent, entrent en rapport les unes avec les autres, forment, enfin, un système objectif, cela donne une science.

C'est ce que la psychologie moderne, encore bien imparfaite, est *en train* de subir ou de faire. Sa situation est, sans doute, plus difficile que celle des autres sciences de la nature, car il lui faut, pour atteindre l'objectivité, *mettre en rapports* les faits subjectifs, « mentaux » (perceptions, jugements, sentiments, tendances, etc.) avec les faits objectifs. C'est pour cela que le nom de cette science doit toujours être *qualifié :* psychologie *physiologique* ou *pathologique*, ou *sociale* ou *comparée*, etc. etc.

L'expérience, maintenant, a largement démontré que cette mise en rapports était parfaitement possible en utilisant le parallélisme psycho-physique *comme méthode*. Et la *convergence* de ces différentes disciplines, qui se manifeste de plus en plus ces derniers temps, montre qu'on se trouve sur la bonne voie.

Il y a des savants-philosophes qui ne travaillent qu'en vue

d'une synthèse plus ou moins générale. Tel un Darwin, un Haeckel, un Metchnikoff, un Ch. Richet. Il y a aussi des savants-spécialistes qui éprouvent parfois le désir de réagir contre le désarroi mental de leur temps. Ainsi, nous nous rappelons qu'avant la guerre le célèbre chirurgien P. Delbet « éprouva un besoin impérieux » de réagir contre les divagations du métaphysicien sur la science et fit d'un seul jet un livre, *La Science et la Réalité*. Dans ce dernier cas les savants spécialistes, dans la mesure où ils parlent de leur spécialité (envisagée au point de vue général), annoncent des choses justes et utiles. Mais dès qu'ils sortent des limites de leur compétence, tout de suite ils commencent à parler — souvent, sans le savoir — en disciples de tel ou tel philosophe qui exerça sur eux une influence durable. C'est à ce genre qu'appartient le livre du Dr A. Carrel, **L'Homme, cet inconnu.** Il est très bien écrit. On le lit — selon un « artabanisme » non encore dénoncé — « comme un roman ». Mais on y distingue nettement deux parties : quand il parle *en naturaliste* (tout le monde sait que M. A. Carrel est le célèbre auteur des expériences à jamais mémorables sur la greffe des tissus et des organes et, surtout, sur la survie artificielle des organes, expériences faites, depuis trente ans, à l'Institut Rockfeller de New-York), il expose des choses d'un intérêt passionnant et d'une utilité évidente, théorique et pratique. Qu'on lise, par exemple à la p. 125, l'étonnante expérience sur la formation artificielle d'un vaisseau sanguin! Mais quand il commence à faire de la philosophie et de la psychologie, nous avons devant nous quelques idées de Renan, de Nietzsche, de Bergson (surtout) et quelques doctrines (le métapsychisme, l'eugénisme). Souvent, même, il n'a pas pris soin d'accorder ses idées. Nous avons en vue ses chapitres sur la psychologie (c'est pour cela, d'ailleurs, que nous parlons ici de son livre). Comme biologiste, il dit et répète que « l'esprit » et « le corps » ne sont que des abstractions et qu'en réalité ils ne font qu'un. Mais, comme bergsonien, il déclare que l'esprit « s'insère » dans la matière par l'intermédiaire du cerveau (p. 316). Comme savant, il se montre très prudent, parfois même trop (à l'égard de la psychologie physiologique). Mais comme métapsychiste, il va très, très

loin. Entendons-nous : il serait d'un dogmatisme primaire de nier ces phénomènes. Mais une chose est de reconnaître leur possibilité et autre chose d'accepter à peu près tout ce qu'affirment les métapsychistes, les spirites et autres (p. 176), et cela dans un livre scientifique.

Pour sauver la civilisation, M. A. Carrel (après Platon, A. Comte et Renan) recommande la dictature des savants : une « minorité ascétique et mystique » qui constituera les « cerveau de l'humanité » et qui aura un « pouvoir irrésistible sur la majorité jouisseuse et avilie ». Combien c'est caractéristique pour notre époque, ces naïves rêveries d'un homme de laboratoire!

A côté de cela, des remarques extrêmement justes sur la toute-puissance de la psychologie des foules grâce aux inventions techniques nouvelles (pp. 14, 18); sur la faiblesse de la personnalité chez nos contemporains (p. 323), sur les rapports entre le dressage et l'éducation (p. 374), etc., toutes ces idées nous sont chères et nous les avons défendues nous-même plus d'une fois.

Au total, un livre très inégal au point de vue de la valeur des idées, mais également intéressant et stimulant pour la pensée.

Deux psychologues suisses, M. Ed. Claparède et M. A. Rey, ont publié leurs recherches sur l'intelligence. Le premier, le chef connu de l'ecole de la psychologie dite « fonctionnelle », posait aux adultes toutes sortes de problèmes et les faisait parler au moment même où ils cherchaient à les résoudre. C'est là série de ces expériences qu'il expose dans son travail **La Genèse de l'Hypothèse.** Le second nous fait part dans son petit livre **L'intelligence pratique chez l'enfant** de ses observations et expériences sur des enfants selon la méthode employée par le zoopsychologue allemand connu Köhler dans ses expériences avec les chimpanzés.

Pour notre part, nous estimons que ces deux petites publications donnent plus pour « l'intelligence de l'intelligence » que de gros ouvrages de psychologie abstraite et philosophique.

W. DRABOVITCH.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Lecomte du Noüy : *Le Temps et la Vie;* l'Avenir de la Science, Collection dirigée par Jean Rostand, Gallimard. — Jean Rostand : *L'Aventure humaine; de l'Adulte au Vieillard;* Fasquelle.

Le Temps et la Vie, de Lecomte du Noüy, inaugure une nouvelle Collection scientifique, « l'Avenir de la Science », dirigée par Jean Rostand, dont on connaît l'érudition et le sens critique.

Lecomte du Noüy, disciple du Dr Carrel, a travaillé de longues années à l'Institut Rockefeller de New-York, et dirige actuellement un laboratoire à l'Institut Pasteur; il a appliqué avec succès la Physico-Chimie à la Biologie, et a imaginé dans ce domaine des techniques remarquables. Mais le travail ardu du laboratoire n'a pas inhibé chez Lecomte du Noüy le goût de la méditation philosophique.

Chose curieuse, ce savant, dont les travaux sont pleins de promesses pour l'avenir, aime, dans ses écrits, revivre le passé. Tout au long de son livre, il évoque souvent Claude Bernard, et fait même de longs extraits de deux articles peu connus publiés par l'illustre physiologiste dans la *Revue des Deux Mondes* en 1867 et 1875. Cependant, depuis une cinquantaine d'années, il s'est produit bien des bouleversements dans tous les domaines. Comme l'a dit récemment Paul Valéry dans une conférence intitulée le *Bilan de l'Intelligence,* « nous avons en quelques dizaines d'années bouleversé et créé tant de choses aux dépens du passé, en le réfutant, en le désorganisant, en réorganisant les idées, les méthodes, les institutions qu'il nous avait léguées, que le présent nous apparaît un état sans précédent et sans exemple »; la tradition intellectuelle s'est trouvée interrompue brutalement. Lecomte du Noüy, révolutionnaire à certains égards, n'oublie pas le passé, et les antiques querelles entre vitalistes et matérialistes. Les brillants débuts de la synthèse organique avaient fait espérer que le « fossé » qui sépare la Physique et la Chimie pouvait être franchi facilement; les organismes vivants obéiraient aux mêmes lois que les composés chimiques inertes. Mais, pour Jacques Duclaux : « l'idée qu'une pareille formule ait pu être sérieusement présentée nous fait sourire aujourd'hui »; il y aurait deux Chimies, « la Chimie de laboratoire, Chimie molé-

culaire ou atomique, et la Chimie vivante, elle, directement électronique ». Lecomte du Noüy ne semble pas vouloir prendre parti, mais il insiste sur les applications fécondes des méthodes chimiques et physiques en Bactériologie, et en particulier sur la spécificité chimique des diverses races de pneumocoques.

Dans toute cette première partie du livre, fort longue d'ailleurs, l'auteur n'aborde pas encore le sujet indiqué dans le titre. Une deuxième partie est consacrée à la cicatrisation des plaies et à la culture des tissus, sujet des expériences de Lecomte du Noüy. C'est seulement à la page 185 que commencent les discussions sur *le Temps*.

Que fait une plaie qui se cicatrise? Elle effectue un travail. De même qu'un maçon obstruant une brèche dans un mur, la nature répare une brèche dans notre organisme. Lorsque nous mesurons la *vitesse* à laquelle le travail s'accomplit, au moyen du temps physique, sidéral, nous observons qu'elle est très grande au début, plus lente au milieu et à la fin de la vie... Si le nombre cent représente cette vitesse à l'âge de vingt ans, nous voyons qu'elle n'est plus que de soixante-seize à trente ans et de trente et un à soixante. Mais elle est de cent cinquante-cinq à dix ans. Elle n'est donc pas constante par rapport à notre unité de mesure de vingt-quatre heures : à des âges différents, il faut des temps différents pour accomplir le même travail, la cicatrisation d'un centimètre carré de plaie.

Mais, dira-t-on, tous les phénomènes biologiques ne sont pas ralentis par l'âge dans la même proportion que l'activité de réparation cellulaire. L'auteur répond à cette objection qu' « il ne faut pas confondre des phénomènes tels que la cicatrisation et la prolifération cellulaire, qui sont la vie même, avec certains phénomènes physico-chimiques qui sont à la base de nos activité biologiques, mais qui s'en distinguent sous bien des rapports ».

Voici l'aveu que nous soupçonnions dès la première partie du livre, et qui donne à celle-ci sa signification : parmi les phénomènes dont l'être vivant est le siège, il y en a qui relèvent des forces physiques et chimiques, et d'autres qui relèvent des forces vitales. Les premiers seuls ne sont pas influencés par l'âge. C'est en particulier le cas de la *chronaxie*

(excitabilité du muscle et du nerf en fonction du temps); d'une façon générale, c'est le cas des processus musculaires et nerveux. — Faut-il en conclure que le psychisme dépend du chimisme, plus que la croissance? La pensée de l'auteur est parfois difficile à saisir. Libre à chacun d'interpréter *le Temps et la Vie* à sa façon.

On a attribué encore l'impression de fuite plus rapide du temps au « rapport variable de la longueur de l'unité de temps — l'année par exemple — à la durée totale de la vie ». Par exemple, une année « paraît » plus longue à l'enfant de 5 ans qu'à l'homme de 50 ans parce qu'elle représente dans le premier cas le cinquième de l'existence et dans le second le cinquantième. Mais ceci implique une notion du temps basée sur la mémoire, et conduit à une longue discussion psychologique.

§

Jean Rostand a conçu **l'Aventure humaine** sous la forme d'une trilogie : I. *Du germe au nouveau-né;* II. *Du nouveau-né à l'adulte;* III. *De l'adulte au vieillard.* Ce dernier volume vient de paraître.

Nombreux sont les auteurs qui ont écrit sur le vieillissement et sur un rajeunissement possible. Moi-même j'ai publié il y a une dizaine d'années un petit livre sur *la Vie et la Mort.* Jean Rostand a su donner à son exposé un cachet personnel. Il examine minutieusement les effets de l'âge; il s'efforce de pénétrer dans le mécanisme du déclin. Avec l'Américain Pearl, il cherche à répartir les responsabilités de mort entre les divers systèmes organiques; le nourrisson meurt surtout par l'intestin; l'enfant, l'adolescent et l'adulte par le poumon; le vieillard par le cœur. L'usure du cœur est plus lente que celle du poumon, et elle dépend d'ailleurs souvent du mauvais état du tube digestif, qui engendre les poisons des artères. Le système nerveux et les autres dérivés de l'ectoderme (paroi externe de l'embryon), du fait de leur différenciation, se montrent les plus résistants.

Après la mort de l'individu, certains de ses tissus et organes continuent à vivre quelque temps. Un auteur russe, Kuliabko, a fait battre le cœur d'un Chien mort depuis 30 heures, en y

établissant une circulation artificielle de sang défibriné, oxygéné et chaud; au moyen du courant électrique, ce physiologiste aurait, quelques heures après la mort, ressuscité les battements réguliers d'un cœur humain. Pendant plusieurs heures également, l'utérus garde le pouvoir de se contracter. On savait que les ongles et les poils continuent de croître; les recherches de l'école de Moscou ont établi la survie relativement longue du sang après la mort générale; on a pu effectuer des transfusions avec du sang de cadavre conservé à la glacière depuis dix-huit jours!

Jean Rostand recherche la « signification de la vieillesse ». Une des supériorités de l'Homme est son aptitude à la longévité; « ce n'est qu'en vieillissant que l'Homme peut épuiser son destin ». Gœthe estimait que l'Homme n'a rien de mieux à faire que de persister.

> Cela est surtout vrai dans le domaine scientifique. Devant la complexité des techniques, la période juvénile est devenue trop courte pour l'apprentissage. Dans l'ordre expérimental tout au moins, on ne conçoit plus guère qu'un jeune homme fasse une grande découverte, ainsi qu'il arrivait couramment au XVIII[e] siècle... Les sciences devant toujours aller en se compliquant, on peut augurer que l'âge créateur y reculera toujours davantage.

Hokusaï prétendait n'avoir commencé qu'à 73 ans à comprendre « la vraie structure des choses ».

Chez les peuples primitifs, le vieillard est considéré comme un déchet, un fardeau pour la collectivité. Dans divers pays « civilisés » actuels, on n'est pas loin de le penser aussi.

GEORGES BOHN.

SCIENCES MÉDICALES

René Dumesnil : *Histoire illustrée de la Médecine*. Préface du Professeur Jean-Louis Faure, Plon, éd. — Docteur Cabanès : *Grands névropathes*, Albin Michel, éd., 20 fr. — Docteur Gilbert-Robin : *Les troubles nerveux et psychiques de l'enfant*, F. Nathan, éd., 15 fr. — Docteur H. Glaser : *Le Mystère de la vie*, Hachette, éd., 12 fr. — Charles Nicolle : *Responsabilités de la médecine*, avec la collaboration de MM. Jean Fiolle, Pierre Maurice et Georges Duhamel, Librairie Félix Alcan, 20 fr. — *Congrès national de la colibacillose, des infections et intoxications d'origine intestinale*, Imprimerie Moderne, Clermont-Ferrand, 2 volumes. — Docteur Damas Récamier : *Une consultation médicale. L'appendicite chronique*, Librairie Maloine. — Edouard Ganche : *Mon début dans la médecine*, Denoël et Steele, 7 fr. 50. — Docteur Paul Delaunay : *La vie médicale aux XVI[e], XVII[e] et XVIII[e] siècles*. Le François, 91, Bd Saint-Germain. — Docteur Josef Loebel : *Ayons confiance dans la médecine*, adapté de

l'allemand par Etienne Frey, Plon, éd. — Jean Rostand : *De l'adulte au vieillard*, Fasquelle, éd., 12 fr. — Docteur Charles Fiessinger : *L'hygiène des gens pressés*, A l'Etoile, 20 fr.

Dans sa remarquable **Histoire illustrée de la Médecine,** René Dumesnil n'a point cherché à dresser le tableau complet des doctrines et théories, à donner la liste des savants dont les découvertes ont fait reculer petit à petit l'indéterminé et réduit l'inconnu, car, dit-il, « c'eût été présomption et il existe tant d'études sur le sujet que c'eût été, en outre, inutile ». Ce volume a été écrit non seulement pour rendre service aux médecins mais encore pour plaire à l' « honnête homme ».

On a tenté de montrer le cheminement des idées à travers les siècles et parmi les hommes, de relier la médecine aux autres manifestations de l'intelligence, de montrer ses rapports avec l'humanisme. Malgré d'illustres travaux, cette histoire est, on peut l'avouer, assez mal sue des médecins eux-mêmes; à plus forte raison est-elle généralement ignorée des profanes. On a cependant grand intérêt à voir comment et par quels lents efforts l'homme est parvenu à se connaître à peu près lui-même, et comment cette connaissance de l'anatomie, de la physiologie et de la pathologie se lie aux progrès des autres connaissances, comment les théories et les hypothèses médicales dépendent elles-mêmes des courants d'idées aux différents siècles.

Et, dans une fresque magistrale, la chose promise nous est offerte.

C'est la médecine dans la préhistoire et dans les premières civilisations, avec ses croyances puériles, ses superstitions, le rôle des sorciers. Puis, malgré l'union longtemps maintenue avec la religion, les observations de bon sens qui seraient à notre regretté Remy de Gourmont motif supplémentaire à croire en sa loi de constance intellectuelle. Je rappelle à ce sujet les livres de Cabanès et du professeur Forgue sur l'histoire de la chirurgie, et combien, chez les peuples primitifs et dans le plus lointain passé, furent appliquées des pratiques qui prouvent que nous « vérifions » et « perfectionnons » des choses entrevues par nos ancêtres et devenues aujourd'hui des « lois ».

L'Asie semble avoir joué un rôle très important, mais difficile à préciser.

Et voici ce que le professeur Jean-Louis Faure appelle, à juste titre, le « miracle grec » : l'apparition d'Hippocrate, qui observe, expérimente et raisonne. « Cet homme qui vivait dans un temps où les connaissances anatomiques étaient encore rudimentaires, et où les lois de la physiologie étaient inconnues, dut à son bon sens, à sa raison, et pour tout dire à son génie, de pénétrer profondément dans la connaissance des maladies et de laisser après lui une œuvre que le temps n'a pas effacée ». Cela n'est pas discutable, et notre plus vieille école de médecine, l'Ecole de Montpellier, se fait gloire d'avoir maintenu la tradition hippocratique.

Les Romains héritèrent la science des Grecs et la transmirent aux Arabes, dont l'éclat de jadis contraste tant avec la demi-barbarie d'aujourd'hui.

Averroès fut un esprit encyclopédique comme Aristote, et mourut en 1158 à Marrakech.

Montpellier rayonne dès 1180. Puis vint la Renaissance, sans que la Médecine « avant la révélation pastorienne », malgré les Paracelse, Fernel, Rabelais, Ambroise Paré, pût faire des progrès véritables :

> Comme toujours et pendant très longtemps, jusque vers la fin du XVIIe siècle, il y eut une résistance acharnée. Diafoirus triomphait encore et les médecins de Molière ne font que symboliser cruellement ceux qui entouraient le grand roi, et qui, enfoncés dans leurs routines, et férus du clystère et de la saignée, refusaient d'accepter les idées d'Harvey et faisaient la guerre aux circulateurs, en même temps qu'ils se refusaient à voir autre chose que des barbiers dans les chirurgiens, qui cependant, depuis longtemps, avaient fait faire à la pratique de leur art des progrès magnifiques.

Aux XVIIIe et XIXe siècles, les événements se précipitèrent. Lavoisier démontre que la vie est une combustion, Bichat transforme les sciences anatomiques, Laennec découvre la méthode anatomo-clinique, Claude Bernard crée la physiologie moderne, Pasteur ouvre des perspectives immenses, Lister par l'antisepsie, Terrier par l'asepsie permettent les merveilles de la chirurgie actuelle.

Et tout cela est exposé avec une maîtrise exceptionnelle par René Dumesnil.

Le troisième volume des **Grands névropathes,** par le docteur Cabanès, résume les travaux publiés sur Hoffmann, Henri Heine, Jonathan Swift, Thomas de Quincey, Coleridge, William Cooper, Alfred Tennyson, Chopin, Gogol, Gontcharov, Lermontov, Dostoïevski. Rien qui ne soit déjà connu, mais documentation précieuse et, comme d'habitude, présentation parfaite.

Depuis longtemps les médecins praticiens ne cessent de réclamer un traité de neuro-psychiatrie infantile. Le chapitre consacré à cette branche par Huyer et Gilbert-Robin dans le « Traité de Médecine des Enfants » de Nobécourt et Babonneix, est, bien que complet, une mise au point forcément succincte de la question.

Désormais, le praticien, avec le nouveau livre du docteur Gilbert-Robin : **Les troubles nerveux et psychiques de l'enfant,** pourra se familiariser avec les différents types d'enfants nerveux et difficiles. Ce livre, tout en suivant la tradition de la psychiatrie française, contient nombre de chapitres originaux dont le sujet n'a jamais été abordé par d'autres que l'auteur jusqu'à ce jour : le retard affectif, rires et sourires morbides chez l'enfant, troubles du regard d'origine psychique, troubles de l'alimentation, onychophagie, onanisme, etc...

L'étude des émotifs, des paranoïaques, des pervers, des asthéniques, a retenu l'attention de l'auteur, qui ne s'est pas contenté des données classiques sur ce sujet et a distingué des types fort divers dans chacune de ces catégories. Le praticien qui a, de plus en plus souvent, à donner son avis sur le cas d'enfants instables, nerveux, difficiles, trouvera dans cet ouvrage un guide précieux, ainsi que d'abondants conseils thérapeutiques.

Le Docteur Glaser, éminent biologiste viennois, dans **Le Mystère de la vie,** traduit par M. H. Bloch, nous offre un livre bien vivant. La reproduction, l'instinct avec ses différences si grandes qui vont de la promiscuité complète à la fidélité conjugale absolue, l'hérédité et ses complexités, le jeu des désirs, la vieillesse et la mort, tout cela est exposé

avec une virtuosité de créateur. Le savant qui a passé sa vie à analyser réussit dans ce livre une savoureuse synthèse. Il regarde toute la faune, compare, puis différencie. L'homme, si semblable à l'animal par tant de côtés, peut échapper à son finalisme, se renouveler et se réadapter sans cesse par effort personnel. Il peut jouer de cette « mémoire cellulaire » qui à la fois l'enchaîne et lui permet, par la création de nouveaux « réflexes conditionnels », de briser sa chaîne. Seul, par ailleurs, l'homme est doué de sens historique, c'est-à-dire de la conscience de la permanence de la race à travers la succession des générations, et seul, par conséquent, il est capable de créations durables, de progrès, de civilisation. Le mystère de la vie, certes, persiste, mais de quel prix sont, pour les hommes de réflexion, les lueurs qu'on aperçoit!

Le volume consacré aux **Responsabilités de la médecine** contient la seconde série des leçons de la troisième année d'enseignement du Professeur Charles Nicolle au Collège de France. A nouveau, le maître a fait appel à des collaborateurs éminents. Les leçons ont été au nombre de huit : une leçon de Charles Nicolle sur les « Responsabilités de la Médecine en général », une sur la « Responsabilité de la Médecine de Laboratoire », la troisième sur la « Responsabilité de la Médecine dans l'œuvre d'extension de la civilisation », les deux dernières sur la « Responsabilité de la Médecine dans son langage »; une leçon du professeur J. Fiolle, de la Faculté de Médecine de Marseille, sur la « Responsabilité Chirurgicale »; une du professeur Pierre Mauriac, de la Faculté de Médecine de Bordeaux, sur « Quelques manquements de la Médecine à sa mission traditionnelle »; enfin une leçon de M. Georges Duhamel sur les « Excès de l'étatisme et les responsabilités de la Médecine ».

Cherchant les causes des entreprises et des succès de l'étatisme, Duhamel rapporte la brève histoire suivante :

J'ai eu l'occasion d'assister au développement d'une très puissante société d'accaparement, je dirai d'un *trust*, pour parler le jargon des spécialistes. J'ai pensé longtemps qu'un phénomène de cette ampleur supposait une pensée profonde, organique, persévé-

rante et, par conséquent, un esprit directeur. Ayant eu la chance de rencontrer l'un des comparses de la société, je lui posai, en y mettant le temps et les formes, une série de questions qui peuvent se résumer ainsi : « à qui faut-il rapporter la conception d'un programme si vaste et si profond? Faut-il chercher l'animateur parmi les maîtres officiels de l'affaire? Est-il, au contraire, l'un de ces subalternes presque inconnus, qui « font » la politique de leur maison comme tel secrétaire ignoré « fait », pendant des lustres, la politique étrangère d'un grand Etat? » Mon interlocuteur montrant de l'embarras, j'en vins à la dernière question : « Est-il enfin possible qu'une si grande pensée ne soit, en réalité, le fait de personne? » Là-dessus, mon interlocuteur sourit et m'avoua que le développement extraordinaire du trust n'était prémédité par personne et que même ce développement démesuré, presque anormal, épouvantait les administrateurs de l'affaire qui, n'osant ni l'encourager, ni l'arrêter, se contentaient d'y assister en mesurant leur impuissance.

Et Duhamel ajoute :

L'étatisme est, depuis le début du xx[e] siècle, un phénomène panique.

Je suis entièrement avec lui quand il formule :

L'exercice de la médecine repose sur une idéologie morale que l'on nomme en gros la conscience. Or la conscience est individuelle. Les collectivités administratives ne connaissent rien de comparable à cette conscience individuelle. Abdiquer l'individualisme en cet instant du monde serait, pour un esprit clairvoyant, un acte de démission et, plus exactement, un suicide.

Je signale les deux volumes (rapports et communications) consacrés au **Congrès national de la colibacillose, des infections et des intoxications intestinales,** qui se tint à Châtel-Guyon en 1934, et l'ouvrage du docteur Damas Récamier sur l'**Appendicite chronique,** où — évoquant, sans le vouloir, devant un esprit réfléchi, que la médecine demeure un « art » — l'auteur décrit une symptomatologie plus riche que la symptomatologie classique et affirme une étiologie qui, pour lui, ne supporte pas le doute.

Le livre d'Edouard Ganche : **Mon début dans la médecine,** est fort agréable. Dans un bourg de la Bretagne, vers 1889, un médecin exerçait son art et un enfant montrait une grande

aptitude pour la médecine. L'auteur décrit la rude vie de ce médecin de campagne à laquelle il fut intimement associé, la médecine de ce temps, un milieu de paysans, et les charmes d'une région cloisonnée par des petits champs, des prés, des talus et riche de végétation. Le tout a de la moustille.

La vie médicale aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, du docteur Paul Delaunay, avec ses 114 illustrations, doit être dans la bibliothèque de tous ceux qu'intéresse l'histoire de la médecine. Il se termine par une note attristée qui rejoint les observations précédemment citées de Georges Duhamel. Autrefois, le médecin faisait de son plein gré la charité. Aujourd'hui, la médecine des pauvres est rémunérée, tarifée. Première abdication, qui fait que l'indigent se croit désormais dispensé de la reconnaissance, s'il en eut jamais. Premier engrenage, et que d'autres suivent.

La chasse, *per fas et nefas*, aux pensions, allocations, indemnités, gratifications, est devenue la grande occupation de la démocratie. Etonnez-vous que certains médecins se laissent tenter d'accorder à ces appétits une avantageuse complicité! Il y a là moins de risques et plus de profit qu'à assumer honnêtement les déboires, désormais courants, du métier...

Le jeu des équivalences, la gratuité, accordée à tout venant, des études secondaires, marquent l'ouverture d'une énorme usine à *fruits secs*, d'une pépinière de déclassés. Ainsi s'amorce une pléthore future encore pire que l'actuelle, et qui marquera un progrès dans l'amoralité et aussi une viciation des disciplines intellectuelles qui menace de ne laisser au médecin que la mentalité sans critique d'un garçon de laboratoire...

Comme contribuable, le médecin n'a jamais été beaucoup mieux partagé de nos jours que jadis. La dépense de son temps, de son dévouement, de sa santé, de sa vie même, ne lui a jamais valu que de piètres allégements au faix fiscal.

Et Delaunay écrit ces choses qui ne sont que trop vraies :

Un tour de vis au pressoir budgétaire, et tout est dit.

C'est aujourd'hui le maximum d'effort qui est taxé. Pour les fatigués de la journée de huit heures, en attendant les surmenés de la semaine de quarante heures qu'on nous promet, le médecin travaille quinze ou seize heures par jour, sans connaître, au surplus, ni la semaine anglaise, ni le repos hebdomadaire, ni la tran-

quillité de ses nuits. Pour les retraités qui, dès 55 ou 60 ans se défatiguent aux frais publics, il courra jusqu'à soixante-dix ans et mourra, comme on dit, dans les brancards. Et cependant il voit son gain professionnel frappé par l'impôt, d'une taxe supérieure à celle du salarié; aggravée d'une surtaxe qui frappe en lui, avant tout délit, un fraudeur présumé. Y faut-il ajouter la patente, dont on n'arrive pas à réformer le régime, d'une criante iniquité?

Ayons confiance dans la médecine, nous dit le docteur Josef Loebel, qui montre à la fois l'importance et la fragilité de notre « science ». Des mots qui semblaient bannis du vocabulaire scientifique y réapparaissent. L'auteur donne une extrême valeur à l'esprit et insiste sur la psychanalyse. Il nous offre une synthèse brève mais bien faite, et cherche à nous représenter les possibilités d'un art sans cesse modifié et toujours au premier plan de la pensée. Il affirme avec Zihen, et il a raison, que « sans la maîtrise de la psychothérapie on peut ressemeler des souliers ou greffer des fleurs, mais non guérir des malades ».

Quelles perspectives, conclut-il un chapitre, s'ouvrent grâce à la psychanalyse, à la pédagogie, à la psychologie sociale, à l'ethnologie, à la morale, à la jurisprudence et, en premier lieu, à l'hygiène mentale et à l'hygiène de l'âme au sens le plus large et le plus généreux de ce terme!

On connaît le remarquable talent d'exposition de Jean Rostand. Il est égal à lui-même dans **de l'adulte au vieillard,** troisième et dernier volume de cette « Aventure humaine » où il raconte, en biologiste scrupuleux et écrivain consommé, la grande histoire qui est celle de nous tous. On trouve ici, un tableau minutieux des effets de l'âge, une discussion approfondie sur le mécanisme général du déclin, un examen impartial des ouvertures que donne la science moderne aux espoirs de rajeunissement.

Un livre de ce célèbre clinicien qu'est le docteur Charles Fiessinger est toujours clair, alerte et précieux. Chacun des chapitres de son **Hygiène des gens pressés** (tome II) est une courte et profitable leçon. Le maître nous apprend à

assurer la santé de l'âme par l'équilibre du corps, à voir les choses comme elles sont et non point comme on les désire ou redoute qu'elles soient. Il nous aide à nous garantir des imprudences. Il paraît avec lui assez simple de ne pas abuser des remèdes, de se conformer aux lois prudentes du régime et d'accepter les exigences du sommeil. De telles pages, dans leur modestie et leur tour aisé, sont les fleurs d'une expérience et d'une subtilité d'esprit assez rarement observée.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

LITTERATURE ET QUESTIONS COLONIALES

Alfred Martineau et L.-Ph. May: *Tableau de l'Expansion Européenne à travers le Monde, de la fin du* XIIe *au début du* XIXe *siècle*, Société de l'Histoire des Colonies Françaises et Librairie Leroux. — André Foucault: *L'Algérie, fille de France*, Tallandier. — Marcel Homet: *Afrique du Nord, terre d'attente*, Fernand Aubier, Edit. Montaigne. — Mohammed-El-Azir Kessous: *La Vérité sur le Malaise Algérien*, édité par l'auteur, Bone. — Paul Gieure: *Noul el Aïn*, les Editions du Moghreb. — Jacques Felze: *Au Maroc inconnu*, B. Arthaud. — M. L. Bérot-Berger: *Réussir*, Bibliothèque du Progrès Social. — Jean d'Esme: *Fièvres*, Flammarion. — Charles Robequain: *L'Indochine Française*, Armand Colin. — Christiane Fournier: *Bébé Colonial*, édit. Berger-Levrault. — Jean-Marie Carré: *Promenade dans Trois Continents*, collection du Temps Présent, Editions du Courrier politique, littéraire et social. — Claude Farrère: *L'Inde Perdue*, Flammarion.

C'est un ouvrage de chronologie bien utile que le **Tableau de l'Expansion Européenne à travers le Monde,** dressé par MM. Alfred Martineau et L. Ph. May, depuis la fin du XIIe siècle jusqu'au début du XIXe.

Pour le lecteur, — et encore plus pour l'écrivain colonial, — cet ouvrage est la clef qui ouvre bien des serrures. Si étendue que soit la somme des connaissances humaines chez un érudit, il est impossible pour un cerveau de synchroniser les événements qui se passent en même temps sur tous les points du globe. Le livre de MM. Martineau et May comble précisément cette lacune. Sobrement écrit, sans recherche littéraire inutile, il m'a paru d'une exactitude chronologique *absolue*.

On a beaucoup écrit sur notre Afrique du Nord, mais voici un volume intitulé **L'Algérie, Fille de France,** joliment édité et illustré, et qui revêt à nos yeux un aspect inattendu. L'auteur en est M. André Foucault. Il y expose successivement les phases par lesquelles a passé la conquête

française, « le miracle du travail des paysans français rendant la vie et la prospérité à des coteaux et des vallées déchirés depuis trente siècles par l'invasion et les luttes intestines ». Ce qui me frappe dans ce livre, c'est sa netteté, sa franchise, son indépendance. Il s'y mêle aussi une sorte de tendresse assez touchante, bien justifiée, pour cette terre barbaresque. N'est-elle point le prolongement de notre sol métropolitain, « génération spontanée de la paysannerie française qui augmente chaque jour notre population par la nationalité des éléments méditerranéens qu'elle a fixés sous nos lois »? L'auteur a eu raison d'évoquer à ce propos Carthage et Rome, en Afrique du Nord, parce que la France latine, en sa chère Algérie, a réalisé trois centres de civilisation et de prospérité : Boufarik, centre de la célèbre Mitidja, La Trappe, dont l'histoire remonte à 1840, aux temps du Père Bugeaud, enfin le Kouif. A supposer que nous ne parlions que des vins et des vendangeurs berbères, du traitement de l'alfa ou du calibrage des pommes de terre, il nous faudrait écrire non plus un simple article, mais une monographie complète. Si ces questions économiques vous intéressent (et elles doivent intéresser tout Français), lisez ce livre sagace et fortement documenté.

En vérité, l'étude de M. Marcel Homet sur les trois pays voisins, — Maroc, Algérie, Tunisie, — me paraît mieux qu'un pamphlet : une diatribe ironique et amère sur certains abus qui se passent précisément dans cette **Afrique du Nord, terre d'attente.** Certes, il est bon de signaler les exactions et les injustices; là-dessus, nous sommes d'accord avec M. Homet. Mais il ne faut pas non plus de parti pris ni de pessimisme invétéré en ces matières délicates. Vous me direz peut-être que je suis optimiste béat. Loin de là!... Mais j'estime qu'il est de mauvaise politique de méconnaître l'effort accompli par ses devanciers pour ne s'en tenir qu'aux fautes ou même aux peccadilles de ses contemporains. Voilà pourquoi, malgré sa franchise, le livre un peu partial de Marcel Homet ne plaira pas à tout le monde. Il faut croire, pourtant, qu'*en partie*, les critiques véhémentes de cet écrivain trouvent quelque écho chez nos ressortissants algériens, à en juger par **La vérité sur le malaise algérien,** brochure

éditée par son auteur Mohammed-El-Aziz Kessous, préfacée par le Dr Bendjelloul. « Il n'y a pas de fumée sans feu », dit le proverbe. Ecoutons donc aussi, parfois, la voix des Arabes musulmans qui attirent notre attention sur certaines erreurs commises par notre Administration; mais ne tombons jamais dans le panneau des agitateurs professionnels.

Avec le roman de M. Paul Gieure, qui a pour titre **Nour-el-Aïn,** nous nous trouvons en présence d'une histoire d'amour tendre, violente, brutale, dont les péripéties se déroulent chez les « seigneurs de l'Atlas » auprès desquels l'auteur a vécu aux temps où le Rogui luttait contre l'autorité chérifienne, alors bien vacillante. Vous connaissez le proverbe marocain : « L'Algérien est un homme, le Tunisien est une femme, mais le Marocain est un guerrier ». Je supplie mes lecteurs algériens (que tourmente le souci de leur statut ethnique et religieux) et mes lecteurs tunisiens si laborieux, si tenaces et si charmants (j'entends par là : pleins de charme), de ne pas prendre en mauvaise part cet ironique et hautain proverbe marocain. Pour se défendre contre le dédain des Seigneurs de l'Atlas, les armes ne leur font point défaut, j'imagine. Algériens et Tunisiens peuvent riposter que faire la guerre défensive est noble, courageux, mais que la guerre offensive n'est pas un métier, surtout quand cette dissidence *s'enjolive* de massacre et de pillage! Je lui préfère, et de beaucoup, les œuvres d'assistance et de mutualité, par exemple les œuvres maternelles concernant l'indigénat et la salubrité publique. Tel est l'avis de Mme M. L. Bérot-Berger, femme de cœur et écrivain de talent, qui n'a pas craint de l'affirmer hautement à propos de ce même Maroc, de Rabat, de Casablanca et de Marrakech, dans son bel ouvrage **Réussir,** préfacé par Claude Farrère et couronné par l'Académie Française.

Pour en revenir au Maroc âpre de M. Gieure, qui ne manque pas d'une certaine grandeur sauvage — en attendant qu'il s'assagisse et refrène ses sentiments encore barbares et primitifs pour cultiver les céréales et le vin, comme en Algérie, ou l'olive comme en Tunisie — je ne vous dirai pas que ce roman de M. Paul Gieure témoigne d'une virtuosité de plan ni d'écriture définitive. Certaines inexpé-

riences dans le dialogue et dans le style nous sautent aux yeux... Il n'empêche que ce roman (trop dialogué) comporte quelques belles pages évocatrices et, parfois, certaine rudesse de ton qui ne me déplaît pas.

Par contre, si vous voulez vous faire une idée de ces surprenantes contrées chérifiennes du Sud-Marocain non plus par le truchement du romancier, mais par celui du voyageur escorté de l'artiste, lisez sans plus tarder ce magnifique ouvrage **Au Maroc Inconnu,** texte de Jacques Felze, illustrations de Th. J. Delaye que vient de publier le grand éditeur d'art, Benjamin Arthaud, de Grenoble. Ce bel in-4°, préfacé à mon avis *trop brièvement* par Jacques Ladreit de Lacharrière (ceci est un regret et... un compliment), vous emmène dans un pays inattendu, prodigieux. Pays du Sud, en plein Haut-Atlas, extrêmement peu connu, qui va de Marrakech à Taroudant en passant par Tin-Mel, puis de Taroudant à Ouarazzat et vers la Kéaa des Mgouna. La randonnée de MM. Felze et Delaye atteint même la haute vallée du Dadès et l'Oued Dra. Evidemment, tous ces noms ne vous disent pas grand'chose, si ferrés que vous soyez sur la topographie du Moghreb. Mais, croyez-moi, lisez ce livre un peu sévère mais sincère et instructif en sa sobriété. Car il est serti de gemmes, j'entends par là les nombreuses et saisissantes illustrations de M. Delaye. Je connais bien le Maroc, mais je ne suis jamais allé à Ouarzaza, ni à Tazenakht, par exemple; je le regrette, car leurs kasbahs sont de véritables splendeurs d'architecture. On dirait d'un burg rhénan, château de rêve, esquissé à la suie ou à la gouache, par un Victor Hugo fiévreux. Cet admirable livre, en dehors de ses sépias, comporte plusieurs lavis incorporés au texte et quelques aquarelles de premier ordre.

J'aime beaucoup ce que fait en général Jean d'Esme, écrivain colonial de qualité; mais mon impartialité m'oblige à avouer, à mon grand regret, que son roman de la forêt équatoriale **Fièvres,** promet plus qu'il ne tient. Trop de dialogues parisiens dans une œuvre strictement exotique. On aimerait mieux que le décor de ce Gabon (où « l'énorme chaleur pesante et moite accable le paysage ») fût plus abondamment décrit. Nous n'allons pas en A. E. F., avec

Jean d'Esme, pionnier hardi et courageux, pour retrouver là-bas les bavardages et les verbiages de ces petites bonnes femmes de Montmartre ou de Montparno qui ont nom Luciole, Mimi Chenille, etc... Même la fin tragique de Luciole empoisonnée ne nous émeut pas, parce que trop brève. En lisant *Fièvres,* on se prend soudain à regretter la sauvagerie de *Batouala* et l'intransigeance d'écrivain, pleine de vigueur et de pathétique, de René Maran. Romancier heureux de *Thi-Bâ,* fille d'Annam et de ces passionnants *Dieux rouges,* Jean d'Esme nous écrira certainement bientôt un autre beau livre sur cette Ethiopie farouche qu'il étudie en ce moment avec tant de pénétration et d'impartialité.

Je ne sais pas si le mandarin auquel M. Albert Puech dédie sa requête exaucera tous ses vœux? Je crains d'abord que ce mandarin imaginaire ne saisisse pas tout l'esprit de ces vingt contes variés, alertes, dédiés à Mme Anne-Marie Ginisty-Brisson, veuve de Pierre Ginisty, glorieusement tombé au champ d'honneur..., mais ce que je sais bien ensuite, c'est que cette **Requête au Mandarin** (titre extrêmement N.R.F.), plaira beaucoup. Elle aura beaucoup plus de succès, indiscutablement plus que le petit bouquin de M. Charles Robequain, Professeur à la Faculté des Lettres de Rennes, qui a pour titre **L'Indochine Française.** Bien sûr, ce *manuel* rendra quelques services en pédagogie, car ce catéchisme, écrit sans recherches, est assez exact. Combien je lui préfère, pourtant, en sa charmante naïveté, le joli roman tonkinois qui s'appelle *Bébé colonial* et a pour auteur Christiane Fournier!

Seigneur!... Qu'a voulu écrire M. Jean-Marie Carré, dans **Promenades dans Trois Continents**? En général, un écrivain voyageur se nuit à lui-même, quand il décrit en un seul volume le tour du monde. Trois continents! L'Amérique, l'Afrique et l'Asie, pas *moinsse!...* Randonnée un peu essoufflante, qui eût gagné beaucoup à être présentée en trois volumes distincts. L'ouvrage est évidemment d'un érudit qui s'amuse à décrire des pays d'outre-mer. Mais, comme Manon Lescaut, ce grand lettré en est à ses premiers voyages.

Arrivons pour terminer à **L'Inde Perdue,** de Claude Farrère.

Voici un robuste ouvrage colonial et maritime, qui *restera.*

Tempéré de courtoisie et de politesse vis-à-vis des Anglais, Claude Farrère, bon Français, valeureux combattant, commence par se lamenter historiquement de cette perte de l'Hindoustan, pour nous autres Français. Il nous décrit, en un style de marin et d'historien, la période indienne précédant les découvertes des premiers Portugais, de ce que l'on nommait alors l' « Empire du Portugal aux Indes », empire qui n'était à proprement parler que *commercial*. Il évoque ensuite pour nous le faste des Grands Mogols du XVII[e] siècle, avant que ne vinssent dans la Péninsule, Hollandais, Nordiques, Anglais et Français. Le point de vue britannique (Clive, Warren Hastings) y est scrupuleusement étudié, analysé, disséqué, sans passion.

Bien que nous ayons perdu l'Inde, — sauf les cinq reliques que la « généreuse » Albion a bien voulu nous restituer en 1814 — Chandernagor, Yanaon, Pondichéry, Karikal et Mahé — nous éprouvons, sans aucune anglophobie, une satisfaction assez intense à relire nos exploits ou nos abandons, au temps de Dupleix, commis génial; de Mahé de La Bourdonnais, créateur des Mascareignes, marin et gouverneur; de l'étonnante Mme Dupleix, dite *Bégum Johanna;* du moins reluisant et regrettable Godeheu; du pitoyable Lally; enfin du glorieux bailli de Suffren, dont la France et l'Ordre Souverain de Malte sont si fiers.

Maintenant, conclut Farrère, faut-il tant regretter que nous ayons perdu cette Inde tumultueuse, fanatique, souffrante?

— Non (les faits sont là pour le prouver), car nous n'aurions pas pu matériellement la conserver. Il n'est pas du tout sûr non plus que la Grande-Bretagne la conserve à jamais... Quelle rude tâche! Voyez le mal que nous avons déjà à régir et à assagir notre Afrique du Nord et notre Indochine. L'Inde est un monde. Je puis en parler en connaissance de cause, moi qui l'ai sillonnée de part en part, et à plusieurs reprises. J'abonde donc tout à fait dans les conclusions de Farrère; et, sauf le panache, je ne regrette pas que nous ayons *perdu* l'Inde, car nous aurions travaillé à son émancipation, comme l'ont fait nos voisins et alliés d'Outre-Manche. Ceux-ci s'en rendent compte aujourd'hui,

malgré leur virtuosité administrative, malgré la rouerie de leur « cavalerie de Saint-Georges » et de leur *Intelligence Service*.

Claude Farrère a compris et expliqué admirablement pourquoi nous avions perdu l'Inde, cette Inde mystérieuse, *fatale* à trois de ses conquérants : Dupleix méconnu, qui mourut de misère, Clive of Plassey, accusé de concussion et qui se suicida, enfin l'infortuné Lally, décapité à Paris.

Toute conquête coloniale comporte de ces martyrologes.

ROBERT CHAUVELOT.

EXÉGÈSE ET MYSTIQUE

François Mauriac : *Vie de Jésus*, Flammarion.

Que Socrate, **Jésus**, Bouddha aient existé ou non importe au fond très peu; ayant existé, qu'ils aient été comme nous les présentent à la fois des esprits supérieurs et des traditions populaires n'importe pas davantage. Ce qui importe, c'est la cristallisation qui s'est opérée pendant une ou plusieurs générations autour du personnage réel ou imaginaire dénommé Socrate, Jésus, Bouddha, tout comme autour de la belle Hélène dans un autre domaine, autour des héros de nombreux peuples demi-civilisés ou civilisés, dont Héraclès est le type; ou encore autour du Iacchos thrace et d'Orphée, qui sont à mi-chemin entre les héros purement laïques et les héros proprement religieux. Car le platonisme, avec tous ses aboutissants, s'il ne s'est pas symbolisé par un culte, a du moins profondément réagi sur d'autres cultes, dont le chrétien.

Et qu'un petit rhéteur au mauvais caractère, qu'un fils de roi dégoûté de la vie artificielle, qu'un Juif misérable doué d'une imagination vive, d'un cœur ardent et d'une parole fluide, ait servi de cristal-mère restera toujours inexplicable. En cela du moins je suis d'accord avec M. Mauriac pour déclarer comme il le fait dès le début que, « de tous les historiens, l'exégète est le plus décevant ». Mais la formule s'applique aussi au critique littéraire et au critique musical, si du moins on fait de l'exégète et du critique une sorte d'abstraction collective. En réalité, ce n'est pas tant aux exégètes que M. Mauriac peut en vouloir qu'à l'exégèse même,

terme sec qui signifie simplement « critique des textes regardés comme sacrés ». Le bouddhisme et l'islam ont aussi leurs exégètes, que les vrais croyants ont en horreur.

Les deux plans, critique et foi, ont leurs droits et leur autonomie : il arrive qu'ils se joignent; et sur la ligne de leur intersection on situera par exemple Renan et le P. Lagrange; tout comme sur l'intersection de la science physico-chimique et de la foi on situera Ampère et Pasteur. Mais le croyant n'a point de droits d'en vouloir au critique, pas plus que celui-ci au croyant. M. Mauriac, qui est honnête homme, l'avoue implicitement dans ce livre au long duquel il prend le plus grand soin de ne pas contredire les acquisitions de l'exégèse.

Avec le talent de romancier qu'on lui connaît, il a « comblé les lacunes historiques » par des subterfuges nuancés. Son héros doit avoir, a probablement, a certainement agi ainsi, ou ainsi, à tel, ou à tel moment sur lequel aucun des synoptiques, ni le quatrième évangéliste ne donnent de renseignements. Dès même le début de la vie romancée, M. Mauriac constate que « de Nazareth il n'est question dans aucune histoire et que les Ecritures ne nomment pas cette bourgade »; il suppose aussitôt, non pas que, comme pour tant de héros, ou encore Homère, cette absence de localisation prouve le caractère semi-légendaire de toute la *Vita;* mais il suggère que ce nom s'appliquait à « quelques maisons creusées dans le roc d'une colline, face à la plaine d'Esdrelon ». Et ceci parce que « les vestiges subsistent de ces grottes ». D'où la conclusion : « et l'une d'elles recéla cet enfant, cet adolescent, cet homme entre l'ouvrier charpentier et la Vierge ».

Pour chaque point de repère de la *Vie,* M. Mauriac a tenu le plus grand compte de la critique exégétique; mais, au lieu d'un aveu d'ignorance, il a tissé de jolies phrases qui n'éliminent ni les difficultés particulières, ni la difficulté générale qui est de savoir combien, dans les Evangiles, il y a de Jésus, et combien il y a de Matthieu, Marc, Luc et Jean, et même de copistes imbus des traditions proche-orientales courantes.

Tous d'ailleurs étaient imbus aussi d'une même tendance

affective: en présence de tant de massacres, et de la cruauté humaine admise comme un fait normal par l'immense majorité, il était naturel que dans ces régions, comme dans l'Inde et en Chine, quelques esprits supérieurs au moins vinssent prêcher la bonté et l'amour. Ce thème est nécessairement celui qui a fourni à M. Mauriac ses meilleurs développements; et peut-être aussi pour la même cause, l'effroyable massacre de 1914-1918 et la marche, de nouveau, en tous pays, vers l'armement scientifiquement meurtrier. En ce sens, qu'on ait ou non la foi, sa tentative de romancer la vie de Jésus est bonne.

Si on ne l'a pas, il importe peu en effet que le nom du prophète d'amour soit Jésus; Zola avait tenté de prêcher la solidarité et la bonté humaines laïquement. Mais le nom de Jésus emporte ici plus d'adhésions, précisément parce que les générations et les siècles ont augmenté sa personnalité historique de tout l'acquis humain péniblement conquis.

Si on a la foi, les mots et les symboles se compliquent d'autres résonances, elles aussi accumulées peu à peu, en dehors même des dogmes. Car on notera que M. Mauriac tient son Jésus en dehors des dogmes que l'Eglise imbriqua peu à peu autour de la donnée sentimentale primitive, de manière à tranformer l'amour et l'amitié en un système organisé d'actes et de limitations, ce qui couramment se nomme culte. Je prends le mot au sens technique. En jouant, on dirait aussi que les apôtres, les saintes femmes, les malades guéris « avaient un culte pour Jésus » de son vivant; mais c'est autre chose.

Pas à pas, M. Mauriac a suivi la Vulgate, mais en tenant compte des variantes des textes primitifs. J'ai même l'impression qu'il a dû se servir d'une édition dite « scientifique ». Mais il y a ajouté tellement du sien qu'on ne reconnaît presque plus les personnages, ni les foules juives réelles. Au chapitre XXIII, la reconstitution de la psychologie de Judas sur un plan ultra-moderne est vraiment curieuse; on y sent l'influence du Juif Errant du moyen âge; l'*Ahasvérus* de Quinet était encore mieux réussi en ce genre. Le vrai Judas n'alla pas chercher si loin : il y avait des sous à gagner en se mettant du côté du manche et en « rendant à

César ce qui est à César », c'est-à-dire le perturbateur public.

Havelock Ellis m'a parlé un jour d'un vrai Jésus moderne qui vécut en Australie, errant de prison en prison, suscitant des émeutes contre la police. Il était normal, nullement illuminé, mais essentielllement bon, et le paya cher.

La *Vie* de M. Mauriac vaut-elle mieux, dans son genre, que celle de Renan ou celle de Papini? Ou que d'autres, innombrables? Formuler une évaluation sort de mon domaine. Mon goût personnel est pour la simplicité; bien qu'incroyant, je suis entraîné par cette simplicité rythmée des Evangiles. Le chef-d'œuvre est à mon sens l'indication brève du drame, sans commentaires ni apitoiements. Mais les uns et les autres peuvent être nécessaires, ou utiles, dans certains cas. Il y a des gens à qui l'on doit dire : « Cette fleur est belle ».

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

La Vie : d'un poète noir. — *La Phalange* : d'un poète blanc; et un poème de M. Alexandre Toursky. — *Atlantis* : l'Apocalypse et l'agression de l'Ethiopie par l'Italie. — *Dossiers de l'Action populaire* : la jeune travailleuse catholique française en 1935; une statistique impressionnante. — *Naissance* : 1° *Sous le manteau* : « léautophilies »; 2° *L'Insurgé* : son but. — Mémento.

Nous trouvons dans **La Vie** (1er avril) cette « complainte Fon ». La revue la tient d'une étude de M. Quénum : « Au pays des Fons » parue dans le « Bulletin du Comité d'études historiques et scientifiques de l'Afrique Orientale Française », tome XVIII:

Nous formons tous un seul troupeau sous la houlette de la Mort.
En ce monde, comme un troupeau dans un parc,
Ne nous réjouissons pas de la mort de nos semblables;
Que le Fon ne tressaille pas à la mort du Nago!
Le noir ne verra point avec joie la mort du blanc.
Quand l'heure sonnera pour le riche,
Le riche passera.
L'esclave passera par le même chemin que le maître.
Ne nous réjouissons pas de la mort d'un homme.
Nous sommes tous comme un troupeau
Sous la garde de la Mort.

C'est un homme de couleur qui a inséré dans cette complainte le vers qu'on vient de lire :

Le noir ne verra pas avec joie la mort du blanc.

Le nº 4 de **La Phalange** porte en « fronton » une « Lettre à Benito Mussolini », qui est l'œuvre de M. Gabriele d'Annunzio. Ce message est ainsi présenté par « la Direction » de la revue :

Ce qui nous exalte dans cette géniale évocation, c'est sa simplicité sublime, sa suavité tragique, sa beauté humaine. Beau comme *Le Cid!* Beau comme *Andromaque!* Beau comme *Virgile et Dante!* C'est-à-dire : grand. La grandeur, ce n'est pas le firmament immense, l'azur, les constellations; ce sont les chefs-d'œuvre de l'âme humaine; c'est la Voie Lactée du sentiment humain. Oui, c'est cela la musique des sphères : *Equanimitas, immutabilitas, perfectio.*

On aimera sans doute la simplicité de cet éloge où Corneille et Racine, accrus de Virgile et de l'Alghieri, donnent tout juste la mesure de M. d'Annunzio, prince de Monte Nevoso.

Evoquant la bataille d'Adoua perdue en 1896, l'hôte lyrique du Vittoriale écrit :

Je crois qu'il n'existe pas, dans l'histoire militaire, d'exemple d'une bataille combattue, durant plus de 24 heures sans interruption, par des soldats seuls, sans guide et sans ordre, abandonnés à leur seul instinct de tuer et de vaincre, uniquement décidés à se montrer égaux au grand nom de Rome.

Si le poète est d'accord avec l'Histoire, quelle condamnation des chefs d'alors qui ne surent préparer la campagne avant de l'ouvrir!

En vérité, Corneille ou Racine mis en cause par *La Phalange,* accorderaient-ils quelque beauté à cette moquerie d'un adversaire valeureux près d'être vaincu :

Pourquoi le visage de Sélassié éveille-t-il en moi une telle hilarité? La barbe semble l'encadrer comme une oléographie vulgaire dans un café de province.

Il est vrai, j'ai toujours honoré et célébré la vertu du sang. Mais de quelle solennelle origine pourra jamais être le sang de ce fantoche poilu surmontant une espèce de cloche drapée? Il n'y a pas de figure de rhétorique plus vide que ce comique manteau.

Mais l'Ethiopie est romaine depuis l'origine des temps, comme la Gaule de Jules César, comme la Dacie de Trajan, comme l'Afrique de Scipion.

La nette volonté latine — impérieux dessein de construction — semblait désormais absente d'une Europe redevenue la nageante vache du timide Jupiter.

Sois loué, ô chef imprévu de l'Italie acéphale, toi qui restitues Rome à l'Italie prédestinée.

La complainte de l'anonyme aède noir cité par M. Quénum exprime une idée humaine et généreuse. Intervertissons deux mots dans le vers que nous avons isolé du contexte. Nous obtenons ceci :

Le blanc ne verra point avec joie la mort du noir.

On peut le dire, même à M. Gabriele d'Annunzio : la bonté n'est jamais sans beauté.

§

Mais, voici, de **La Phalange** encore, un des poèmes de M. Alexandre Toursky que l'enthousiaste revue a découvert :

ADSPICE LÆTANTUR VENTURO UT OMNIA SŒCLO

après avoir lu Mallarmé.

Lorsque nous serons las de ces pays dociles
Et de ces cieux monotonement admirables,
Quand nous serons imbus à pleurer de ces villes
Et que les derniers mâts déserteront les sables,

Le jour où nos yeux pleins d'un immuable azur
Ne regarderont plus, palme au défunt désir,
Passer hautainement les grands nuages sur
Un ciel marin... Alors, il nous faudra partir.

O mon âme, comprends... Un jour, il faudra vivre
Et s'enfoncer vers l'oubli pour ne point maudire,
Partir vers des ailleurs inconnus de tes livres
Et que n'a point encore explorés ton délire...

Feins de rire... O mon âme, il est encore temps.
La chair où tu te plais s'attriste, il se fait tard...
La Sainte Angoisse monte aux jours devenus lents.
Avec l'heure une voix s'approche et te dis : Pars...

★

Ce ne sera qu'un soir d'octobre, sans lumière,
Silencieux et froid, indifférent et nu.
La rue aura son air indolent de rivière.
Coulant au vague noir comme les trottoirs nus...

Et le moment sera si creux, dans son silence,
Mon âme, que tu ne verras point, loin de toi,
L'ancien bonheur qui t'accompagnait en silence
Et qui, ne pouvant plus te suivre, pleurera.

§

M. Paul Le Cour publie dans sa revue : **Atlantis** (21 mars) un article dont le détail et la conclusion présentent un indiscutable intérêt : « l'Apocalypse et les temps actuels ». Le mobile de ce travail fut, selon son auteur, « la coïncidence des événements de la guerre d'Ethiopie avec le texte d'un verset de l'Apocalypse ». Cette coïncidence amena M. Le Cour à un examen total du livre symbolique, par rapport à l'invasion du royaume du « Lion de Juda » par l'Italie. Les avions, les chars d'assaut, les canons, semblent à M. Le Cour annoncés par des versets qu'il cite et commente avec ingéniosité. Ce sont les versets 9, 10, 17 et 18 du chapitre VIII.

Plus avant, notre confrère remarque :

Chapitre XIII. — Nous arrivons ici au chapitre le plus extraordinaire peut-être, celui en tout cas qui pose le problème le plus troublant que nous ne pouvons cependant pas éluder. Voici en effet qu'apparaît le monstre *qui monte de la mer*. Il a pour nombre 666, il possède 7 têtes et 10 cornes. Nous verrons plus loin ce que sont les 10 cornes; quant aux 7 têtes, il a toujours été déclaré qu'il s'agit des sept collines de Rome (ces 7 têtes sont 7 monts, est-il écrit au chap. XVII).

Au verset 5, il est dit :

« On lui donna (à la bête) une bouche qui prononçait des discours pleins d'orgueil et des blasphèmes et on lui donna le pouvoir de faire la guerre pendant 42 mois. »

Nous sommes conduits par la force même des choses à trouver une assimilation au moins curieuse entre cette bête symbolique qui vient de Rome et monte de la mer (la mer Rouge) pour attaquer le lion de Juda, et M. Mussolini. Si nous adoptons l'inter-

prétation des premiers chrétiens, celui-ci serait-il donc la réincarnation de Néron, l'antéchrist, venu pour accomplir la tâche qui lui est assignée à la fin des temps où nous arrivons (1).

Je m'excuse des déductions auxquelles m'entraîne l'examen du texte de l'Apocalypse. Ne faut-il pas aller jusqu'au bout des interprétations, si étranges ou si pénibles soient-elles? Les passer sous silence, serait contraire à une libre et impartiale étude.

. . . .

L'affaire éthiopienne, dont certains veulent faire une simple expédition coloniale comme les Européens en ont déjà effectué en Afrique ou ailleurs, prend un tout autre aspect. Elle apparaît comme le prélude du grand drame annoncé depuis 2000 ans par le petit livre mystérieux de Jean : elle provoque le premier effort pour remplacer dans le monde l'idée de force par celle de justice.

En effet, si la justice est toujours bafouée et si la force continue à primer le droit, notre civilisation périra, comme celle des Atlantes, dont l'histoire ressurgit précisément de nos jours, telle la statue du Commandeur au banquet de Balthazar.

De là le drame auquel nous assistons. Pour ne pas périr dans un conflit gigantesque, les peuples se sont efforcés de se donner des lois, mais voici que ces lois ne sont pas respectées.

Il apparaît que nous entrons dans les temps d'épreuves annoncés par l'Apocalypse. La lutte est ouverte entre le Verbe, la Parole de lumière et d'amour, contre l'esprit de mensonge, d'impureté, de domination, d'égoïsme, de violence et de mépris de la Parole qui caractérise l'occultisme si puissant à l'heure actuelle.

Après l'avoir envisagée dans la conscience des individus (voir notre n° *L'Occultisme fléau du monde*) nous la voyons s'élargir jusqu'à devenir un drame mondial. Mais ce qui est écrit est écrit, le monde n'est pas abandonné, le mot *Cosmos* signifie *Ordre* et celui-ci triomphera finalement du désordre causé par l'injustice. Telle est la leçon que nous donne l'Apocalypse.

. . . .

(1) Le nombre de la bête 666 *qui est un nombre d'homme* équivaut au nombre 9 (6+6+6); or le nom de M. Mussolini a 9 lettres... Et puis dans une certaine presse on a déjà assimilé M. Mussolini à Néron et déclaré que, comme Néron incendia Rome, il n'hésitera pas à incendier le monde pour satisfaire à ses aspirations dominatrices. En fait, en juillet 1935, il disait à ses « Chemises noires » : « Vous avez des armes formidables *que le monde ne soupçonne même pas.* Vous êtes invincibles. D'ici peu, les cinq continents s'inclineront et trembleront devant la puissance fasciste. »

Ce sont bien là paroles échappées à un homme qui se croit soutenu par des puissances occultes, et ceci confirme ce que nous disions antérieurement de l'influence de l'occultisme maléfique dans le cas de M. Mussolini. (*Note de M. P. Le Cour.*)

Le conflit italo-éthiopien recule au second plan par suite d'une autre violation de parole qui nous touche plus directement : celle commise par l'Allemagne en réoccupant militairement la Rhénanie. Tout s'enchaîne, le geste de l'Italie devait entraîner celui de l'Allemagne. Or, si l'on ne tient plus compte de la sainteté des traités, aucune paix n'est possible. A la base de la morale individuelle ou internationale se trouve la stricte observation des engagements pris (à condition bien entendu qu'ils soient librement consentis).

N'est-ce pas le moment de rappeler aux conducteurs des peuples ces paroles d'Hésiode si vieilles et si actuelles en même temps :

« Vous aussi, rois, méditez sur cette Justice! Tout près de vous, mêlés aux hommes, des Immortels sont là, observant ceux qui, par des sentences injustes, oppriment les hommes et ne craignent pas les dieux... C'est contre soi-même que l'on prépare le mal destiné aux autres : la pensée mauvaise se retourne contre celui qui l'a conçue... » (Les Travaux et les Jours.)

Ceci s'adresse à tous ceux qui ont violé la Justice et c'est maintenant que la France va pouvoir mesurer les conséquences de son abandon de l'Ethiopie à laquelle, comme nous le disions depuis si longtemps, il ne fallait pas toucher. (Il y a à cela des raisons toutes spéciales). Cet abandon va lui coûter bien cher!

§

Dossiers de l'Action Populaire (25 mars). Mmes Céline Lhotte et Elisabeth Dupeyrat ont fait une enquête sur « La santé de la jeune travailleuse en 1935 ». Elles ont adressé un questionnaire écrit à 20.000 travailleuses. Elles font état de 9.365 réponses qui émanent de « jocistes », « l'élite des travailleuses », écrivent les enquêteuses. « Jociste » signifie membre de la J. O. C. F. (Jeune Ouvrière Catholique Française).

Voici une statistique établie d'après les réponses utilisables. Les pourcentages sont approximativement les mêmes pour la fédération de Roubaix-Tourcoing:

FÉDÉRATION DE PARIS

752 *cas observés*

302 jeunes travailleuses sur les 752 cas observés jouissent d'une santé suffisante, si on entend par là non une santé parfaite, mais leur permettant de travailler sans trop d'interruptions.

Donc en santé suffisante.

a) Ne mangeant pas assez :		
1° par leur faute........................	48 sur 310	15 %
2° par manque d'argent.................	63 sur 310	20 %
3° abusant des excitants...............	125 sur 400	30 %
b) Sommeil.		
1° Ne dormant pas assez par leur faute..	72 sur 245	29 %
2° — — à cause du travail.	23 sur 232	10 %
3° Ne dormant pas assez par manque d'air (taudis).	19 sur 224	8 %
c) Vêtements insuffisants par leur faute ou non................	37 sur 249	15 %
d) Abus du bal, du cinéma. .	62 sur 350	18 %
c) Travail trop dur ou insalubre.	70 sur 385	18 %
f) Manques de voir le docteur	54 sur 312	17 %

§

Naissances :

1° **Sous le manteau** (n° 1, avril) « périodique mensuel », adresse : Hermival-Lisieux (Calvados); rédaction : anonyme. Le contenu — ni obscène, ni graveleux, ni diffamatoire, — ne correspond guère à la promesse du titre. Il coiffe un cahier autographié de seize pages. La couverture jaune est illustrée en noir par un dessin signé A. Hardy. L'image représente, auprès d'un âtre flamboyant, un homme à grand chapeau, vêtu d'une cape sombre, en train d'écrire, d'une immense plume d'oie, la bouche croisée de son index et de son médius gauches en signe de discrétion.

Sauf une citation du regretté Fagus jugeant M. Maurice Boissard et une page de prose, tout le texte versifié intitulé : « Léautophilies » s'inspire de M. Paul Léautaud. L'auteur les signe : Jean des Amiots, au bas d'une lettre qui les adresse à l'écrivain, où il les dit, avec un excès de sévérité peu sincère : « de méchants vers, tout plats, tout secs ». En effet, ils valent un peu mieux et surtout à raison de l'estime qu'ils professent pour le mémorialiste de *Petit Ami.*

Ce quatrain donne assez le ton de M. Jean des Amiots et permet de mesurer son sens des proportions:

L'Académique volière
Sait trop ce que l'habit vaut :

Elle a repoussé Molière
Et n'aura pas Léautaud.

2° **L'Insurgé** (n° 1, mars 1936) : Directeur : M. Yves de Fontobbia, 75, bd de Grenelle (15e). « La revue select d'une nouvelle élite. Organe international de culture française. »

Une écriture tourmentée présente le titre en vermillon sur un fond noir. On croirait à une publication de propagande révolutionnaire. Elle s'insurge contre « le machiavélisme »; contre « une poignée d'individus », laquelle « gère à son gré le patrimoine intellectuel et artistique de la France »; contre « le blocus » qui isole les indépendants; contre « un groupe restreint de trafiquants assermentés, dits collectionneurs », etc. Le premier fascicule, belle imprimerie sur papier de choix in-4° carré, est illustré « de 10 planches hors texte supportant 12 reproductions dont 8 sont inédites ». Le texte traite des « amours de Prosper de Barante et de Mme de Staël », de « la vicomtesse de Nettine », du centenaire de *Jocelyn* et enfin de l'œuvre de M. Jules van Paemel, aquafortiste flamand. Si celui-ci n'est pas tout à fait l' « artiste génial » que proclame M. Yves de Fontobbia, c'est assurément un très curieux inventeur d'images, de la filiation — après les Breughel et les Téniers — de notre Gustave Doré et de notre Robida.

Mémento. — *Cahiers du Sud* (mars) : « Sans connaissance », poème de Mme Ilarie Voronca et des « Poèmes » de M. Léon Damas. — « Fikret Adil, soldat, poète et journaliste turc », présenté par M. L. P. Quint, publie « Une histoire comme une autre » et qui est vraiment cela. — « Kierkegaard et Dostoïewsky » par M. Léon Chestov.

Revue de Paris (1er avril) : « Lettres de Rhénanie » du général Mangin. — « Le Palais-Royal au XVIIIe » par M. Pierre d'Espezel. — « La chanson d'Hélène de France » par M. Gabriele d'Annunzio.

La N. R. F. (1er avril) commence « Résurrection du pain » de M. Jean Giono. — « Hélène », poème de M. P. J. Jouve. — « Marivaux » par M. Edmond Jaloux. — « L'Age des Orthodoxies », par M. Jean Grenier.

Le Parthénon (20 mars) : De M. Pierre Grosclaude : « Georges Duhamel et notre époque ». — « Prix de Poésie », par M. A. Foulon de Vaulx qui proteste avec juste raison contre l'attribution trop souvent détournée de ces récompenses.

La Nouvelle revue (1er avril) : De M. Seymour Houghton : « L'Utopie aux Etats-Unis ».

Revue du Tarn (15 mars) : « Dans l'intimité de Louis Bonaparte » par M. Fernand Bousquet. — « Georges Duhamel » par M. Touny-Léris et « Ch. Géniaux » par M. Ph. Dufour.

Revue des Deux Mondes (1er avril) : De M. Albert Buisson : « La Banque de France ». Lettres de C. Saint-Saëns et C. Bellaigue.

Cahiers Léon Bloy (janvier-avril) : suite des sources de « Sueur de Sang » par M. Georges Rouzet.

Le Génie français (mars) : A propos de Verlaine, M. Jenny Olivier écrit :

De quel coup d'aile Verlaine se dégage des Ecoles symboliste ou décadente, auxquelles des cuistres s'obstinent encore à accoler son nom.

Sans être un cuistre, on peut savoir que les « décadents » se baptisèrent civilement ainsi en se réclamant du fameux défi verlainien :

Je suis l'Empire à la fin de la décadence.

Certes, Verlaine est lui, en dehors de toutes les écoles, et grand parmi les très grands. Mais, Mallarmé, Samain, Charles Guérin, Elskamp, van Lerberghe, Stuart Merrill, et MM. Henri de Régnier, Francis Vielé-Griffin, Gustave Kahn, Paul Valéry, Paul Fort, E. Dujardin, Paul Claudel, avec d'autres que j'oublie, sont des symbolistes qui font honneur à la poésie française. J'ajoute, réparation immédiate de deux oublis : Hugues Rebell, le poète de *Chansons de Pluie et de Soleil*, et M. Maurice Maeterlinck, de *Serres chaudes* aux *Sept Princesses*.

Revue bleue (21 mars) : M. Guy Lavaud : « Connaissance de la poésie. »

L'Ordre nouveau (15 mars) traite de la Littérature : M. de Lignac : « Enjeu de la littérature »; M. R. Aron : « Ecrivains révolutionnaires »; M. Denis de Rougemont proteste avec courage contre le monopole avilissant exercé par les Messageries Hachette et que tolèrent les associations professionnelles d'écrivains, dont la Société des Gens de Lettres, il faudra bien qu'un jour on sache pourquoi.

L'Archer (mars), suite de la Madone de l'Arsenic », avec un excellent essai de M. François Bouscarbières : « L'Aude au souvenir d'André Chénier ». — De M. le Dr Paul Voivenel : « Personnel féminin », continuation de ses notes de guerre si vivantes : « Avec la 67e Division de réserve. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Une opinion de Saint-Pol-Roux (*Le Journal*, 6 avril). — Théodore Troyanov, chef de file des poètes symbolistes bulgares (*La Parole bulgare*, 31 mars). — La comtesse de Noailles vue par Colette (*Le Journal*, 5 avril; *Les Nouvelles littéraires*, 11 avril). — Des pensées de Paul Léautaud (*Voilà*, 28 mars). — Olivier de Carfort, l'avion et l'invitation à la lenteur (*L'Aéro*, 3 avril). — Encore Van Lerberghe ou la bonne jounée (*La Meuse*, 28-29 mars).

— Saint-Pol-Roux parle!

Ainsi s'écriait l'aimable poète Guy Robert du Costal, à la Closerie des Lilas, lors d'un mardi de *Vers et Prose*, comme Saint-Pol-Roux, qui avait quelque chose à dire, tentait mais en vain de dominer le bourdonnement des parlottes.

Et les parlottes de le céder au silence. C'était bien avant 1914. De quoi était--il question? De poésie, je gage. Lorsque, cette fois, M. Jean Oberlé informe :

Un poète m'a dit...

c'est des joutes chères au Moloch et à la *Dame à la Faulx* qu'il est question. **Le Journal** s'en est remis à une nuée de reporters de consulter des citoyens de toute classe et de toute espèce sur les événements, et M. Jean Oberlé — cela n'étonne pas de ce charmant artiste — a donné la parole au poète.

Entre eux et nous, — a dit Saint-Pol-Roux, *eux* se rapportant à nos voisins de l'autre côté du Rhin — entre eux et nous il y a un désert dont le sable recouvre peut-être des villes mortes qui vont ressusciter et nous rapprocher.

Parole de poète, que les fidèles du réel auraient tort de lire à la lettre... Il y a tout autre chose qu'un désert entre Metz et Cologne. Saint-Pol-Roux dit plus loin :

Les deux peuples se cherchent confusément à travers une nuit douloureuse et obscure. Ils se trouveront un jour face à face dans la lumière et les armes leur tomberont des mains.

M. Jean Oberlé ajoute :

Est-ce le patriarche qui a raison et sa prédiction lyrique se réalisera-t-elle?

§

Saint-Pol-Roux, lorsqu'on fait le compte des poètes du Symbolisme, apparaît comme un des plus authentiquement attachés au symbole. Nous avons salué au passage son nom sur

la liste des membres du Comité qui s'est formé en vue du cinquantenaire du Symbolisme. Au fait, le Comité s'étend-il aux poètes symbolistes nés hors de chez nous, — ce n'est pas un Maeterlinck, que nous voulons dire, pas plus que nous n'aurions eu une pensée pour un Moréas, ce serait trop facile, mais un Théodore Troyanov, chef de file des poètes symbolistes bulgares, sur lequel M. Nicolaï Dontchev, dans **La Parole Bulgare,** attire notre attention. Théodore Troyanov est l'auteur, notamment, de *Regina Mortua,* paru en 1908, premier recueil que suivirent trois ans plus tard les *Hymnes* et *Ballades.* Autant de vers conçus « selon la formule esthétique du Symbolisme ».

§

Si jamais la poésie a été en honneur, ce fut bien à l'Académie royale de Belgique. La poésie de la comtesse de Noailles, du moins, c'est-à-dire beaucoup, car s'il est permis de préférer le Symbolisme de Jules Laforgue au Panthéisme de l'auteur des *Eblouissements,* il n'est pas niable que le lyrisme de la grande disparue ait beaucoup fait pour maintenir le culte de la poésie. Accessible à tous les esprits, quoique né d'un cœur raffiné, l'art de la comtesse de Noailles a produit des poèmes qu'on aime de redire quand on est sur le point, tantôt de pleurer, tantôt de chanter. Mme Colette, qui occupe à l'Académie royale de Belgique le divan de la comtesse de Noailles, a mis toute sa science naturelle du mot à reconstituer le cher visage émerveillé, et, au-delà de l'enveloppe périssable, a défini tout ce qu'il y a d'éternel dans l'œuvre de la poétesse : « Le discours de Colette nous l'eût rendue vivante si elle n'était encore si glorieuse », dit très justement M. Maurice Martin du Gard dans **Les Nouvelles Littéraires,** au cours du portrait, sensible, nuancé, qu'il trace des deux écrivains. Mais si c'est la coutume que les discours académiques, de pair avec l'œuvre, évoquent la personne, a-t-on beaucoup d'exemples que les élus — quand ils ne sont pas femmes — en aient appelé à l'amour de prendre sa part de l'évocation? Il m'est revenu qu'un des auditeurs de Mme Colette, à l'issue de la cérémonie, d'une part disait avoir entendu un fort beau discours, d'une autre bougonnait :

— Et on voudrait des femmes à la Chambre!

Je ne voyais pas le rapport... J'ai vu depuis mon grincheux, je l'ai prié de s'expliquer. Il s'écria :

— Les femmes ne font rien comme tout le monde! Seraient-elles députés — ou sénateurs — qu'au moment du débat sur les assurances sociales par exemple, elles mettraient en avant les grandeurs ou les écarts de la passion. J'en juge par Mme Colette, qui promue académicienne, met en parallèle « la flamme amoureuse » qui consumait Mme de Noailles et ses « errements d'amoureuse éternelle », à elle, Colette. Est-ce qu'un homme s'exprimerait ainsi? Transposez un tel langage dans la bouche de M. Pierre Benoit parlant sous la Coupole d'Ernest Lavisse à qui il succédait, et vous verrez ce que cela donnera.

Le Journal a reproduit le discours de Mme Colette. Voici le passage qui surexcitait si fort mon grincheux. Après un mot de leurs divergences d'opinions ou de pensée sur ceci ou cela, Mme Colette précise :

Le plus cinglant reproche qui me vint de la bouche de Mme de Noailles vaut que je le cite, car il me fut jeté au nom de l'amour. Dès que nous avions parlé, tête à tête, de l'amour, j'avais bien vu qu'il fallait m'attendre à faire figure de pauvresse, ou, ce qui est pis, de petite thésauriseuse. La munificente que j'avais devant moi avait, dès l'adolescence, dépassé les bornes qui assignent à l'amour des dimensions humaines. Pour la plus grande pureté de la flamme amoureuse, la prodigue, l'embrasée savait et enseignait que donner, recevoir, prendre et renoncer sont une seule et même consomption. Dans la forme décrétale qui était la sienne, Mme de Noailles dit leur fait à mes errements d'amoureuse ordinaire, qui me fiais au créé et au tangible.

Mon grincheux me paraît oublier ceci, qu'un grand écrivain se reconnaît à ce que, en toute occasion, il s'exprime selon ce qui fait qu'il est lui et pas un autre. Colette a parlé comme Colette. On n'en regrette que davantage que Mme de Noailles n'ait pas été mise en posture de prononcer à l'Académie française un discours. Les souvenirs que j'ai lus d'elle s'arrêtent au seuil de l'amour, en quelque sorte. Savoir si elle l'aurait franchi, si avec la première femme membre de l'Académie française, l'amour aurait fait son entrée? Comme quoi la

réflexion est juste, qui dit : « Avez-vous remarqué que le mot: *amour* appelle tout aussitôt le mot *femme?* Pourtant l'homme y est bien pour quelque chose. »

§

Sans doute. Et d'abord, n'est-ce pas l'homme qui aime?

Les hommes aiment. Les femmes se laissent aimer,

écrit M. Paul Léautaud dans une suite de remarques que publie **Voilà.** Car *Voilà* a ouvert cette fois sa galerie des « *Français choisis* » à M. Paul Léautaud. Nous avons noté celles-ci, qu'elles se rapportent ou non à l'amour :

* Je suis dans ma soixante-troisième année. C'est cela, la vieillesse? Je me sens autrement jeune qu'à vingt-cinq ans.

* Une hôtelière de la rue Christine a eu son chat écrasé sur la chaussée, alors qu'il était absorbé dans le guet d'un rat. Elle a eu ce mot dans son chagrin : Il est mort à l'honneur.

* J'ai toujours plus joui de mes chagrins que de mes bonheurs.

* C'est un curieux mécanisme que les lettres d'amour. Certes, pour en écrire, il faut aimer, être sensible, avoir de la passion. Mais, dans le plus grand amour, la plus vive sensibilité, la plus forte passion, quelle part d'artifice, d'exagération, qui deviennent, regardés de sang-froid, du pur mensonge. On les écrit comme on fait d'un morceau, d'un livre en train qui vous vient avec bonheur, facilité, pour le plaisir de voir bien fonctionner son esprit. Le dédoublement littéraire y a souvent plus de part que ce qu'on appelle le « cœur ». Et pourtant, c'est aux lettres qu'on reconnaît l'amour. Celui qui n'aime pas, n'écrit pas.

* On croit qu'on sait tout sur l'amour, alors qu'on ne cesse d'apprendre.

* Un amant vivement épris disait à sa maîtresse : « Comme tu m'aimerais si tu m'aimais comme je t'aime. »

* Les délicatesses, les nuances, les raffinements de tendresse en amour, les attentions les plus fines jusqu'à être à peine perceptibles, n'appartiennent qu'aux hommes.

* Je n'ai pu encore décider de ce que je préfère : le plaisir de l'amour ou le plaisir d'écrire. Quand je suis à l'un, c'est l'autre. Je crois bien que je mourrai sans avoir choisi.

* Pour être aimé, il ne faut pas aimer. C'est la vérité qui n'a pas fini d'être vraie.

Mais sait-on jamais où est la vérité? M. Paul Léautaud, précisément, dit :

Il n'est pas de sentences, de maximes, d'aphorismes, dont on ne puisse écrire la contre-partie.

Paul Reboux et Charles Muller l'avaient prouvé dans *A la manière de...* où ils avaient retourné les plus fameuses maximes de La Rochefoucauld, et sans que celles-ci y perdent. Aussi la notule que nous citions plus haut, si elle devenait : « *Les femmes aiment. Les hommes se laissent aimer* », ce serait sans danger de paraître fausse. On discuterait longtemps là-dessus. Une grande dame disait de son chevalier : « Je lui suis indispensable; il est mon en-cas. »

§

Il fut un temps où l'avion passait pour planer au-dessus de la mêlée. Non seulement l'homme volant échappait à l'amour — cela repose, et voyez-vous Adam aviateur plantant là le Paradis terrestre, Eve et la pomme — mais il n'avait plus à connaître des querelles entre les peuples. L'avion aujourd'hui, c'est la guerre. Pourtant il reste des purs qui le tiennent pour mieux qu'un agent de distribution des bombes. Des sportifs, mais oui, dont tout l'idéal est d'aller vite. Eh! bien, ceux qui n'ont encore fait d'avion qu'en rêve n'ont pas lu sans surprise ce titre d'un article de M. Olivier de Carfort, dans **L'Aéro** : *L'avion triomphe de la lenteur.*

Un baptême de l'air n'est jamais, sans doute, une désillusion totale. Cependant beaucoup de néophytes, en descendant de la carlingue, dissimulent mal leur étonnement. Ils avaient entendu parler de vitesses extraordinaires; en auto 100 à l'heure leur paraissait vite. Quelle griserie de marcher à 200! Et voilà qu'en l'air le 200 n'était plus rien. A peine se sentait-on avancer. Tout de même, on se serait attendu à mieux.

Dans l'extrême lenteur de ces grandes vitesses, pourtant, n'y avait-il pas quelque chose de merveilleux, tout au moins d'agréable et de réconfortant? Si, peut-être. Mais quoi au juste? le débutant a de la peine à l'exprimer : il se contente d'affirmer qu'il n'est pas déçu. Cette joie qui éclate, lorsqu'il sort enfin de l'appareil, c'est surtout la satisfaction de revenir au sol; pour le reste il ne sait que penser.

Quelle allure d'escargot, là-haut! Maintenant encore, cette méta-

morphose de la vitesse le chiffonne. Or la chose était à prévoir. N'avait-il pas fait de l'auto sur des routes larges, du vélo sur des chemins étroits? Il savait donc à quoi s'en tenir. L'impression de vitesse d'origine visuelle n'est qu'une illusion d'optique. Quelle que soit la rapidité, si les points de repère se trouvent éloignés et demeurent longtemps dans le champ visuel, à peine aura-t-on le sentiment de se déplacer. Dans le train, sur une autostrade, au milieu de la Crau, le 100 à l'heure devient du 15 ou 20. Reste le bruit; mais un moteur emballé sur place fait beaucoup de bruit. Et le vent; mais rien ne ressemble davantage au vent de la marche que le simple vent naturel.

En altitude, un avion observé du sol paraît presque immobile dans le ciel; inversement, les objets du sol doivent traverser sans hâte la rétine de l'aviateur. Pour se garantir de toute surprise il eût suffi d'y penser. Encore prévoir est-il une chose; expérimenter en est une autre.

Et comme un pilote soucieux de sa tâche évite au néophyte certaines angoisses, les accélérations brutales par exemple, que reste-t-il du premier contact avec les airs? M. Olivier de Carfort précise : « Quoi de neuf dans cette lenteur subjective? » et il reprend :

Le voyageur aérien ne survole qu'un monde en miniature. Il est bien malin de franchir rapidement des distances à ce point raccourcies. Les trains, les gares, les maisons sont devenus des jouets; les montagnes, des taupinières; tout paraît sortir des fabriques de Nuremberg. N'est-ce pas rajeunir de plusieurs années, et tout le charme du vol n'est-il pas fait de ce retour aux joies de l'enfance?

Aviateur, M. Olivier de Carfort est poète, aussi. Tous les passagers n'auraient pas, je présume, à leur premier vol ces pensées délicates. Ils ne sentent pas en poète, ils n'ont pas écrit avec le collaborateur de *l'Aéro* les *Décalcomanies,* ils n'ont pas l'esprit, non seulement poétique mais philosophique de M. Olivier de Carfort, ils ne souscrivent pas unanimement à ces réflexions :

L'aviateur ne tombe pourtant pas dans le gâtisme. Il sait fort bien que ces joujoux ne proviennent pas d'un arbre de Noël. N'a-t-il pas peiné sur ces routes, ne sait-il point ce que coûte l'ascension par l'escalier de ce phare microscopique, ou celle des tours aux trois cents marches de cette cathédrale de Lilliput? Il y a

des expériences qu'on n'oublie pas. Cette science acquise de la dimension véritable des choses l'empêche de croire à un monde puéril : un souvenir aussi bien gravé ne peut que renforcer le sentiment de sa puissance.

Si les choses n'ont pas rapetissé, alors c'est l'aviateur qui a grandi. Sinon grandi, du moins chaussé des bottes de sept lieues. Et il s'agit de lieues réelles, dont il a éprouvé le contenu, mesuré lui-même la portée. Comme cependant le pilote a conscience de ne pas mettre un pied devant l'autre, l'idée ne lui vient pas de parler de bottes; il a plutôt le sentiment de boire l'espace, lentement, tranquillement, mais à grandes gorgées. Quelques heures lui sont nécessaires pour humer toute la Méditerranée.

Ce plaisir, à la fois paisible et gargantuesque, ne ressemble en rien à la griserie de la vitesse. C'est de la lenteur; seulement de la lenteur puissante. Mais pour éprouver cette satisfaction, il est évident qu'il faut du calme, et qu'elle se concilie mal avec le trouble du début. Celui-ci dissipé, les joies tranquilles de l'avion paraîtront le remède tout indiqué à l'agitation de la vie moderne.

De même que le bruit, son développement, — sans compter son prolongement par voie de T. S. F.; il y a de l'orage à Philadelphie, et Clamart n'a plus le droit de se soustraire au coup de tonnerre; un ténor éternue-t-il à Madrid, on le sait à Delphes — de même que le pétaradant tohu-bohu contemporain oblige à prévoir des zones de silence, les excès de la vitesse obligeront à organiser des zones de lenteur. La vie au ralenti, que le cinéma a la coquetterie parfois de nous offrir entre une victoire des pieds les plus *vites* et un enlèvement en forme de tourbillon, paraît enviable, comparée à la permanente bagarre dont la circulation est le prix. Aussi, l'avion devenu le plus sûr moyen de revenir à un peu de lenteur, bravo!

§

La lenteur — tout plaisir de vivre — qu'il nous était donné de savourer il n'y a pas très longtemps, la lenteur enveloppait de sa quiète atmosphère les journées de Charles Van Lerberghe à Bouillon-sur-Semois. Nous avons suivi M. Hernan Frenay-Cid sur les traces du poète de *la Chanson d'Eve*, par le truchement de **La Meuse** (1). M. Hernan Frenay-Cid, en conclusion, a retracé une journée de Charles Van Lerberghe.

(1) Cf. *Mercure de France* du 15 avril : *les Journaux*.

Celui-ci est à table, c'est l'heure de midi, et le facteur lui remet « une brochure mauve entourée de sa bande ». On a reconnu le *Mercure*. Avec le courrier du soir, c'est encore le *Mercure* qui arrive : sous la forme d'épreuves, cette fois. Et voyez comme la lenteur est vite compromise : le repas a été pris avec un peu de hâte, car il faut, sans attendre, renvoyer les épreuves au *Mercure*...

Aussi tout le monde s'y met, une légère fièvre animant les plus placides.

Tout le monde, c'est M. et Mme Bertrand, les hôtes, et les amis comme le fidèle Leroy.

— Oh! dit Leroy, offusqué, « myrte » n'a pas besoin d'un « h ».

Tumulte et imprécations, Mme Bertrand se penche et, comme elle a « l'œil typographique », elle ajoute aussitôt :

— Non, pas d' « h », mais remplacez le petit « i » par un « y ».

On écoute avec intérêt de curieux commentaires improvisés sur les tribulations de l' « y », dans la langue française. Sans autre pause, les crayons s'appliquent sur les feuillets épars. Le soir descend lentement sur les crêtes. Quelqu'un parle déjà d'apporter les lampes.

— Quel dommage, dit le père d'Eve, qu'on ne puisse encore faire revenir les premières épreuves. J'ai de nouveau modifié quelques chants. Ecoutez :

Ne prends rien à sa part de bonheur
Ou de lumière.
Prends garde de rien briser,
De rien fouler, de rien détruire
Car l'existence est douce à tous...

Très loin, le murmure de la Semois unit sa cadence à celle des strophes cristallines.

Et voilà un tableau qui fleure si délicieusement le bon travail, la détente, la paix, qu'on voudrait chaque jour s'y reporter, — si on en avait le temps.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Alexandre Glazounov. — Œuvres nouvelles : *Romanza e Scherzino; Trio à cordes* de M. Guy Ropartz. — Les *Heures musicales* de Mme Y. Besneux-Gautheron.

La physionomie d'**Alexandre Glazounov** était familière aux

habitués des concerts parisiens : depuis une dizaine d'années il habitait la France et il avait donné son patronage au Conservatoire russe du quai de Tokio. Le jour même de sa mort (21 mars) il devait présider, aux Concerts Lamoureux, à l'exécution de son *Concerto en la mineur*, pour violon et orchestre, inscrit au programme à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de sa naissance. M. Eugène Bigot annonça la triste nouvelle et l'exécution du *Concerto* prit le caractère d'un hommage funèbre.

Alexandre Glazounov, en effet, était né à Saint-Pétersbourg le 10 août 1865, d'un père libraire-éditeur, et d'une mère élève de Balakireff, pianiste très distinguée. La vocation de Glazounov fut précoce. Il travailla près de Rimsky-Korsakow et devint son disciple préféré. A seize ans, sa première *Symphonie* lui donne d'un seul coup la notoriété; elle lui vaut l'année suivante l'amitié de Liszt qui l'exécute à Weimar. Glazounov vient à Paris en 1889, avec Rimsky-Korsakow et, pendant l'Exposition, il dirige de nombreux concerts. Il a publié récemment, ici même, un article où il contait ses souvenirs d'alors. En 1899, il était nommé professeur de composition au Conservatoire de Pétersbourg et, en 1905, il en devenait le directeur. Quand survint la révolution de 1917, il garda courageusement ses fonctions et surmonta des épreuves sans nombre. Puis, fatigué, il vint à Paris et s'installa à Boulogne-sur-Seine, partageant sa vie entre les concerts et le Conservatoire russe; il était le conseiller et l'ami de l'éditeur Belaiew, et les jeunes musiciens ont trouvé en lui un défenseur éclairé.

On lui doit une œuvre abondante et variée. Sa deuxième *Symphonie* est dédiée à Liszt. C'est, avec la troisième, l'une de celles où il a le plus complètement donné sa mesure. Il en a écrit huit, auxquelles il faut ajouter cinq poèmes symphoniques, dont le plus justement célèbre est *Stenka Razine*, inspiré par la légende épique de l'aventurier de la Volga; *La Mer, La Forêt, Le Printemps, Le Kremlin*, la *Rhapsodie orientale;* des ouvertures, un *Conte Féerique*, des *Scènes de ballet*, un *Carnaval*. Sa production, dans le domaine de la musique de chambre, n'a été ni moins nombreuse ni moins heureuse : ses quatuors sont remarquables et, entre tous, le *Quatuor slave* s'est particulièrement imposé. Glazounov a choisi le quatuor

à cordes pour l'instrumentation de ses charmantes *Novelettes*, qui resteront parmi ses meilleures productions.

Tout récemment, la Société des Concerts du Conservatoire donnait la première audition du *Poème épique*, composé en 1933, et dédié à l'Académie des Beaux-Arts de l'Institut de France qui avait élu Glazounow membre associé. Fort ingénieusement, il avait construit cet hommage sur un premier thème de six notes figurant le mot ACADE-*mi*-E, et sur deux autres empruntés à des mélodies grégoriennes, associant ainsi le vieux fonds national français à l'expression de sa reconnaissance. On avait unanimement loué à cette occasion la maîtrise orchestrale du maître, la couleur et la puissance de son œuvre nouvelle. Il y a quelques jours à peine, il confiait à l'intelligente virtuosité de M. Georges Mule la première exécution d'un nouveau *Concerto pour saxophone et orchestre*, à Radio-Colonial.

Au théâtre, il n'avait donné que des ballets : *Raymonda, Les Saisons, Ruses d'amour;* ils ont reparu au concert sous forme de suites. Ses *lieder* sont fort beaux : douze mélodies pour voix de femmes; on lui doit encore des cantates (*Cantate du Couronnement, Hymne à Pouchkine, Memorial Cantata*); la musique de scène pour le *Roi des Juifs*, du grand-duc Constantin Alexandre (1914).

Quand Borodine mourut, en 1887, il laissait son *Prince Igor* incomplet. L'ouverture n'était même pas écrite, mais Borodine en avait exécuté les thèmes au piano, devant Glazounow, lui indiquant comment il entendait les traiter. Doué d'une étonnante mémoire, celui-ci put reconstituer et orchestrer cette ouverture; puis il collabora avec Rimsky-Korsakow à l'achèvement de l'ouvrage.

Le musicien qui disparaît était un artiste d'une haute conscience : sa première symphonie fut réorchestrée quatre fois avant qu'il se décidât à la faire graver. Venu après les « Cinq », — et il fut le disciple et l'ami des meilleurs d'entre eux, — il gardera dans l'histoire de la Musique ce rôle d'intermédiaire qu'il tint en effet, entre l'âge héroïque des Balakirew, des Moussorgski, des Borodine et des Rimsky et la génération qui arrive aujourd'hui à la maturité.

§

Romanza e Scherzino, de M. Guy Ropartz, furent exécutés aux Concerts Pasdeloup le 14 mars, par une violoniste de grand talent, Mme Riele Queling. Je m'excuse d'avoir tardé à rendre compte de cet ouvrage : la première d'*Œdipe,* à l'Opéra, m'a fait ajourner les comptes rendus des concerts; comme il s'agit ici d'ouvrages dont la solidité et le charme inspirent toute confiance, on me pardonnera. Cette *romanza* et ce *scherzo,* donc, furent écrits il y a quelque dix ans, et joués pour la première fois par Mme Hortense de Sampigny, sous la direction de M. Jean Witkowski. Je n'ai pu les entendre alors; mais je sais bien, maintenant, que dix ans passés n'ont en rien altéré leur fraîcheur; je sais bien que le mouvement lent, que la romance si nostalgique est une de ces pages dont l'éloquence concise porte témoignage sur la qualité d'un musicien, et que le *scherzino* est un adorable badinage, où le violon s'ébat sur un orchestre léger, aux harmonies transparentes; Mme Riele Queling, inconnue à Paris, a conquis d'un seul coup, par son interprétation remarquable, aisée, et si joliment expressive l'admiration de tous les auditeurs. M. G. Cloez dirigeait l'orchestre pour l'exécution d'un très beau programme, réunissant les noms de Franck (avec de magnifiques fragments de *Ghiselle*), de Vincent d'Indy (avec *Jour d'été à la Montagne,* si rarement joué, hélas!), de M. P. de Bréville (avec le beau poème dramatique *Sans Pardon,* que l'on n'a malheureusement, non plus, pas souvent l'occasion d'applaudir).

Quelques jours plus tôt, au Triton, le Trio Pasquier donnait la première exécution du **Trio à cordes en la mineur,** pour violon, alto et violoncelle, de M. Guy Ropartz, une des dernières œuvres du maître. Quelle jeunesse dans ce trio, quel renouvellement, et non point seulement extérieur, non point seulement marqué par l'abandon de formes employées jusqu'alors de préférence (l'unité de l'œuvre, ici, ne doit rien à la forme cyclique, mais elle vient d'une parenté spirituelle entre les mouvements); ce qui frappe dans ce trio, c'est d'abord la qualité des thèmes, et c'est l'ordonnance de l'œuvre, c'est la liberté d'un musicien dont on sent qu'il domine exac-

tement la matière sonore, qu'il la gouverne à son gré, qu'il n'écrit pas une note, pas un accord qui ne soit l'expression exacte d'un sentiment profond, parce que cette note ou cet accord se trouvent liés à ce qui précède et à ce qui suit, et portent un caractère de nécessité tel qu'on ne pourrait rien modifier à la structure de l'œuvre sans en compromettre l'équilibre. On entend si souvent de la musique qui semble écrite « au petit bonheur », dont les développements s'enchaînent sans raison, dont les harmonies semblent plutôt résulter du hasard que de la volonté du compositeur, de la musique qui pourrait être, en vérité, toute différente de ce qu'elle est, — que l'on admire fort des œuvres comme ce trio, où l'on trouve en effet tant de raisons d'admirer. Le détail séduit comme séduit le plan général. Les quatre mouvements — trois vifs, mais variés, et un lent, le troisième, très expressif, se complètent, précisant une pensée qui s'impose par son éloquence naturelle sans recherche de l'effet. Le mouvement lent, en outre, exprime une qualité d'âme d'une telle noblesse que l'on demeure saisi d'admiration. Cette belle œuvre fait honneur au grand musicien qui l'a signée; elle a trouvé dans le Trio Pasquier des interprètes dignes d'elle.

§

Avec une ferveur — et un goût — dont il faut la louer, Mme Y. Besneux-Gautheron a organisé toute une série d'**Heures Musicales,** consacrées à la présentation d'œuvres nouvelles ou peu connues, alternant avec des ouvrages déjà classés. L'excellente cantatrice s'est entourée d'artistes de valeur, comme Mlle Paule Bertrand, violoniste, Mme Staelenberg, M. L. Wurmser. De Mme R. Staelenberg on a applaudi de charmantes *Chansons Majorquines,* et de M. Wurmser de délicieux *Rondels* et un très amusant *Femme et Chatte,* qui furent suivis d'une parfaite interprétation de *La Mauvaise Prière,* de M. Louis Aubert.

RENÉ DUMESNIL.

ARCHÉOLOGIE

Léon Groc et Aristide Quillet : *L'Ile-de-France*, Aristide Quillet. — Mme José Roussel-Lépine : *Monseigneur Marbeau*, Plon.

La librairie Quillet vient de publier un important ouvrage intitulé **L'Ile de France,** *par le texte et par l'image.* On a déjà pu lire nombre d'écrits sur cette province qui est le véritable berceau de la France, bien qu'elle fût encore recouverte par les eaux alors que le reste du pays, dégagé, avait à peu près pris sa physionomie actuelle. Formant une sorte de vaste cuvette, son nom lui vient de ce qu'elle est entourée de rivières; en fait, elle serait plutôt un archipel. Rien d'excessif en cette région qu'une loi naturelle paraît équilibrer; la température n'y est jamais accablante l'été, ni trop rigoureuse l'hiver. Le terrain n'y présente que des dénivellements modérés; les eaux y coulent lentement, leur abondance n'y constitue pas un danger. Les habitants semblent être également soumis à cette loi et sont pleins de bonhomie.

Très tôt, le pays fut habité; après l'avoir conquis les Romains l'organisèrent et dès lors son histoire demeure intimement liée à celle de la France. Dénommée aujourd'hui région parisienne, cette province offre aux visiteurs des sites infiniment variés, des paysages harmonieux de relief et de couleurs tels que de nombreux peintres de talent ont été tentés par leur ordonnance et leur beauté. De caractères différents, rivalisant en charme et en richesses, les îlots qui composent cet archipel se répartissent en rosace, dont la partie centrale est le Parisis. En tournant dans le sens des aiguilles d'une montre, nous avons en partant du nord : le Valois, la Brie, le Gâtinais, le Hurepoix, le Mantois et le Vexin. On peut dire que ces territoires composent le plus beau jardin du monde, réunissant l'utile et l'agréable.

Le renom de ses produits est universel : petits pois de Clamart, asperges d'Argenteuil, haricots d'Arpajon, pêches de Montreuil, cerises de Montmorency, chasselas de Fontainebleau et de Thomery, fraises de Bièvre, miel du Gâtinais, etc., etc.

Malheureusement, au cours des ans, mais surtout depuis le début de ce siècle, les hommes lui ont causé bien des dom-

mages. Dans le Parisis principalement, le vandalisme conscient et inconscient de certains lotisseurs a défiguré bien des sites; on semble, un peu tard, se préoccuper d'empêcher le retour de semblables méfaits.

M. Léon Groc nous promène d'abord dans le Vexin français, qui est délimité par la Seine, l'Oise et séparé du Vexin normand par la charmante rivière l'Epte, qui, au xe siècle, marquait la frontière entre le roi de France et les ducs de Normandie. Cette riche contrée, aux fermes opulentes, aux champs bien cultivés, est sillonnée de belles routes; on y rencontre de nombreux châteaux. Dans presque chaque localité, les églises méritent une attentive visite. Si quelques-unes ont conservé le pur style roman, c'est le hardi et gracieux arc ogival qui se rencontre le plus souvent, dans certaines, comme Saint-Maclou de Pontoise, commencée au XIIe siècle et terminée au XVIe; chaque époque a laissé sa marque particulière.

En remontant l'Oise, cette belle et utile rivière, on trouve nombre d'agréables villages comme Auvers, Méry et son château, dont les seigneurs avaient droit de péage sur les chalands, Valmondois, Mériel, Villiers-Adam avec les ruines de l'abbaye cistercienne, Notre-Dame-du-Val, l'Ile-Adam, sa forêt, son église si curieusement ornée; Champagne et son beau clocher à trois étages, avec de hautes fenêtres à jour, Beaumont dominé par une belle église du XIIIe siècle, Viarmes, la fameuse abbaye de Royaumont; Compiègne, cité historique, son bel hôtel de ville, son château, sa forêt unique où l'on a la surprise de coins charmants comme Vieux-Moulin, Vivier-Frère-Robert, les étangs Saint-Pierre, Saint-Jean-au-Bois, Pierrefonds et son château-fort. Puis c'est le Valois. Senlis l'aristocratique, fort éprouvée par les invasions, nous offre les ruines du château de Clovis, ses vieilles églises : Saint-Frambourg et Saint-Vincent, sa cathédrale dont la flèche élève à 78 mètres du sol sa ravissante dentelle de pierre et a fait école dans toute la région. Les forêts d'Halatte et de Chantilly, bien connues, sont très fréquentées; le château du Grand Condé avec son musée, son splendide parc, attire de nombreux visiteurs. Citons aussi Ermenonville, Châalis, la mer de sable, Mortefontaine qu'aimait tant Joseph Bonaparte, Vallières et ses immenses étangs. Revenant vers le sud, on trouve

la « Plaine de France », plateau fertile produisant un blé de particulière qualité. Sur les trente-deux villages dont le nom se terminait par en France, il n'en reste que quatre : Mareil-en-France, Châtenay-en-France, Roissy et Bonneuil. Ensuite, on arrive en Parisis, capitale Saint-Denis, dont la basilique a, malgré la furie révolutionnaire, conservé son émouvante grandeur.

Après un tour sur les rives de la Seine, vers Herblay, l'auteur nous emmène le long des boucles de la Marne, vers les belles terrasses de Chennevières, — à Meaux, dont le palais épiscopal et les voûtes de la cathédrale sont sous le signe de Bossuet, — dans cette riche Brie parsemée de magnifiques châteaux, dans la vieille ville féodale de Provins, à Melun, à Fontainebleau, à Etampes, à Dampierre, dans la vallée de Chevreuse, aux Vaux-de-Cernay, à Rambouillet, à Mantes-la-Jolie, à Saint-Germain, la plus belle terrasse du monde, à Versailles, à Marly, à Saint-Cloud et à Paris. Nous ne saurions trop féliciter MM. Léon Groc et Aristide Quillet pour cet important travail, que rehausse encore une abondante et très belle illustration.

§

Chez Plon, Mme José Roussel-Lépine vient de faire paraître un très intéressant volume sur **Monseigneur Marbeau, évêque de Meaux.** Ce livre est dédié à M. le chanoine Cornette, aumônier général et fondateur des « Scouts de France ». Dans une alerte préface, le maréchal Lyautey rend hommage au grand prélat que les événements tragiques de la dernière guerre amenèrent à l'administration des affaires publiques, remplaçant le sous-préfet, le maire, assurant l'ordre et le ravitaillement. Le prestigieux colonial exprime le regret de n'avoir pu le mieux connaître, se trouvant en tous points en communion d'idées. Voici d'ailleurs ce qu'il écrit à ce sujet:

Tous deux nous aimions construire et ce grand bâtisseur de paroisses a connu sans doute les mêmes difficultés que moi, les mêmes oppositions, les mêmes obstructions de ces éternels timorés qui tremblent de se jeter dans l'action et qui trouvent toujours plus simple de ne rien entreprendre.

Et voici d'autres lignes à propos de la fondation des Scouts de France :

Comme je suis empoigné par le récit de ces soirées tragiques ponctuées par les alertes d'attaques aériennes sur la région parisienne, où Mgr Marbeau articule lentement sa conclusion aux longs entretiens qui se terminaient par un : « C'est prodigieux! il faut catholiser et franciser le scoutisme! » mais je retiens surtout le dernier conseil donné à l'abbé Cornette, décidé à passer à l'action : « Ne le dites pas, vous auriez des difficultés. » Car cette même recommandation, je l'ai reçue moi-même d'un éminent homme d'Etat dévoué à la chose coloniale, qui me disait à propos de notre grande œuvre d'expansion d'outre-mer : « Il faut poursuivre sans relâche et de toutes nos forces, mais en nous en cachant comme d'une mauvaise action. »

Ces lignes aident à comprendre bien des choses, mais comment n'être pas angoissé, indigné, de connaître que certaines influences n'agissent que pour gêner ou même détruire ce qui peut être utile à notre pays?

Mme José Roussel-Lépine nous présente la famille de Mgr Marbeau, sa mère, femme de grand caractère qui, prématurément veuve avec quatre garçons, sut en faire des hommes. Nous suivrons avec un intérêt sans cesse accru d'abord l'enfance, puis l'adolescence du futur prélat, ses examens de conscience, ses scrupules précédant sa décision de se vouer au service de Dieu, ses études à Saint-Sulpice, son bref début comme vicaire à Saint-Germain de Charonne, puis à Saint-Roch où il se fit apprécier, aimer et regretter lorsqu'on l'envoya à Saint-Pierre de Chaillot, qu'il quitta pour Saint-Honoré d'Eylau où l'attendait une situation délicate. Dans ce quartier naissant, vingt années de sage et hardie administration lui permirent de réaliser une œuvre magnifique. Surmonter les difficultés convenait à son tempérament; on s'en aperçut bien à Meaux lorsque, nommé évêque, il y fit son entrée le 12 mai 1910. La cité fut bientôt conquise, le reste du diocèse le fut peu à peu. Subtilement analysé, le personnage de Mgr Marbeau nous apparaît vrai, très humain, extrêmement sympathique.

CHARLES MERKI.

POÉTIQUE

Ferdinand Brunot et Charles Bruneau, *Précis de Grammaire historique de la Langue française,* Masson et Cie. éd. 1933. — *Le Vers français.*

Le dernier des quatre grands ouvrages qui intéresseraient cette rubrique sollicitait ces mois passés mon attention. Mais il est impossible d'analyser le livre de M. Jean Cassou, *Pour la Poésie,* sans en lier l'étude aux précédents : *La Cathédrale symboliste* par M. Antoine Orliac, *De Baudelaire au Surréalisme,* par M. Marcel Raymond, *Les grands courants de la Littérature française contemporaine,* par M. Christian Sénéchal. Or, la place me serait trop restreinte ici pour que je puisse le faire congrument; je dois réserver cet examen d'ensemble pour un article à développements étendus.

Il est nécessaire de dire seulement tout de suite que, malgré la bonne volonté des auteurs et quelques justes pages, les précisions techniques accompagnent d'une façon très insuffisante, quand encore elles existent, les commentaires des œuvres. Les œuvres du reste sont rarement prises sous l'angle de la véritable *création poétique,* — cette création étant inséparable de la composition du poème. L'infortune subie par les poètes, surtout ceux qui ne se contentent pas de formules académiques, vient uniquement de là, — de ce que le critique croit n'avoir, pas plus que le lecteur, à découvrir comment c'est fait. Qu'il s'agisse de peinture, de sculpture, de musique, le critique s'efforcera de renseigner visiteurs et auditeurs sur la nouvelle manière de voir et d'entendre qu'imposent les œuvres chaque fois qu'elles s'évadent des formules connues; qu'il s'agisse de poésie, rien de semblable! La meilleure critique ne veut considérer que le sentiment poétique à travers n'importe quelle forme, entièrement inorganique ou strictement traditionnelle. Le rapport du sentiment et de l'exécution selon une sensibilité particulière qui est à la base de tout art n'est pour ainsi dire pas abordé. Il s'ensuit que le sentiment poétique même perd tous les jours de son rayonnement, les moyens de l'exprimer étant réduits ou étendus par les plus fausses relations avec sa nature.

Il n'est pas jusqu'aux poètes qui ne se fassent les complices du n'importe quoi. Avant guerre déjà, certains, ayant un sens créateur ferme, croyaient utile à la poésie de défendre

Mendès en même temps que Mallarmé. Cependant, ils n'auraient jamais pensé que l'éloge de Jean-Paul Laurens eût dû contrebalancer leur admiration pour Puvis de Chavannes, ou que leur culte de César Franck leur eût permis de trouver des excuses à Ambroise Thomas.

Cette impartialité de perdition, qui fut (quoi qu'on en ait dit) l'envers de la noblesse symboliste, si elle est quand même le lot de critiques excellents, n'en implique pas moins l'abandon de tout approfondissement technique. Elle justifie à cet égard un scepticisme qui entretient la stérilité. Encore est-elle aujourd'hui le moindre mal à côté de l'esprit de négation absolu, soit conservateur, soit révolutionnaire, qui partage les non-sceptiques. Avec le premier, tout l'extérieur des formes historiques comble à perpétuité le poète; avec le second, la question de la forme même n'a plus à se poser.

Aussi ne saurait-on être trop reconnaissant aux universitaires qui, en dehors de la critique des œuvres, s'intéressent aux réalités de la poétique en repassant au crible ses règles traditionnelles et en tenant compte, comme on n'y manque pas pour la peinture et la musique, des expériences contemporaines.

C'est ce qu'ont fait MM. Ferdinand Brunot et Charles Bruneau dans leur **Précis de Grammaire historique de la Langue française,** qui se termine par une rapide étude sur **Le Vers français.** Un peu trop rapide malheureusement. Une seule page, par exemple, est réservée aux « strophes » (p. 713), alors qu'elles auraient dû donner lieu aux mêmes mises en valeur que le « vers ». Il y avait à noter surtout pour notre époque le manque d'invention strophique, caractéristique du poème traditionnel depuis des lustres et des lustres, invention presque entièrement figée dans l'éternel quatrain de la stance, — ce qui aggrave encore chez nos académiques l'indigence de la composition.

Mais je ne puis m'arrêter que sur deux points. L'un est la « valeur phonique » du vers, dont la « richesse nouvelle » chez les romantiques est attribuée entièrement par les auteurs à la maîtrise de Victor Hugo. Je crois déjà l'avoir

prouvé ici-même (2) : *il n'est pas une trouvaille rythmique ou harmonique du vers dans Hugo qui ne soit dans Ronsard.* MM. Brunot et Bruneau commettent à ce sujet la même erreur que M. Maurice Grammont (3). Hugo a eu l'incomparable mérite de remettre au jour les trésors de Ronsard enfouis sous les deux siècles de la terre épaisse tassée depuis Malherbe sur la tombe du Vendômois, puis de les utiliser et de les enrichir avec une virtuosité que la Pléiade, toute gauche encore de son apprentissage, ne pouvait pas atteindre. La grande découverte d'abord de Ronsard, reprise par Hugo, fut *de laisser la phrase gouverner les vers*, non l'inverse comme avant lui, et après lui sous la stupide dictature de Malherbe. Par notre « regratteur » national, les vers restant bout à bout durent découper le discours en cette sorte de mise au carreau dont usaient les peintres pour préparer leur toile. Défense aux malheureux poètes de faire disparaître cette préparation géométrique dans l'achèvement du tableau, ses mouvements et ses couleurs.

Quoi qu'il en soit, Ronsard greffa sur la liberté de la phrase des rythmes indépendants du vers, et sur le vers des « valeurs phoniques » serves de l'image particulière de l'expression plus que du vers même. Je rappellerai seulement ces quelques exemples à multiplier par centaines :

Enjambements sur le vers.

Mari-e, tout ainsi que vous m'avez tourné
Ma raison...

Au reste, si un Dieu voulait pour moi descendre
Du ciel...

Enjambements sur l'hémistiche et sur le vers.

Reçois donc mon présent, s'il te plaît, et le garde
En ta belle maison de Conflans, qui regarde
Paris...

Les dents comme une scie, un col petit, le dos
Long, large, bien fourni de peau, de chair et d'os...

(2) *Mercure de France*, n° 631, 1er octobre 1924: *Les Origines du Vers moderne. La Rythmique de Ronsard.*
(3) *Le Vers français*, 3e éd. (Champion, éd., 1923), p. 8.

Trimètres.

4-4-4 :

En te tournant, — virant son corps — par les sablons.

3-5-4 :

Le soleil — qui aimoit la Ter — re, se fâcha.

4-5-3 :

Mordez plus tost — la terre en mourant — que de faire...

2-6-4 :

Qu'Homè — re ne fut pas yvron — gne, pour avoir...

3-6-3 :

En courroux, — estrangla le mâtin, — qui vomit.

3-7-2 :

Or le peu — ple dira ce qu'il voudra, — si est-ce...

Qu'on me pende si l'on peut me prouver que la diction de l'époque maintenait quand même le temps fort de la douzième et de la sixième syllabe, et que Ronsard déclamait, quitte à faire deux contresens :

Le soleil qui aimoit — la Terre se fâcha,

ou

Qu'Homère ne fut pas — yvrongne pour avoir...

Non, les modèles des coupes de Hugo sont bien là. A retenir encore cet alexandrin iambique :

Le frein lui sonne aux dents, il bat du pied la terre.

« ...Tu n'oublieras aussi la piste et battement de pied des chevaux... », disait notre poète dans la préface de la *Franciade*. Ne prêchait-il pas d'exemple? Et contesterait-on la volonté de cette image de mouvement? Hugo l'a-t-il dépassée? Pas plus qu'il n'a inventé ces « valeurs phoniques » :

Allitérations sur le P :

Et sans péché porta de nos péchés la peine.

Sur le B et sur l'L :

A mille bonds mener le bal.
A mille bonds fouler les fleurs et l'herbe.

Sur le T :

Toujours la trompe et la trousse.

Sur le S et le Z :

Votre harmonie, Enfans (disoit-il) est plus douce
Que le bruit d'un ruisseau qui jaze sur la mousse.

Assonances sur AN :

Mais d'apprendre en vivant à doucement mourir.

Sur OUA et A, puis OUA (4) *et AN :*

Mais couards, sans le mordre, ils aboyaient la proye
A gueule ouverte, ainsi que de nuit en rêvant
Ils mordent l'ombre aux dents et aboyant le vent.

Sur AN et OU :

L'aire est blanche de poudre et les granges d'autour.

Allitérations et assonances mêlées sur G (J), I, È, É :

Fit germer l'Evangile aux terres Idumées (5).

Ces vers, et tant d'autres, convaincront-ils MM. Brunot et Bruneau que M. Maurice Grammont eut tort d'écrire : « Ronsard ne connaissait l'alexandrin que tel qu'il était de son temps *et ne pouvait ni prévoir ni créer la forme qu'il aurait plus tard : les évolutions ne se devancent pas* »? (C'est moi qui souligne.) Du point de vue de l'expression, de la perfection de ses moyens, il n'y a pas « évolution » en art. Artistes et poètes peuvent atteindre au summum le plus raffiné dès l'état populaire, dès même le primitif. Quel art japonais du mouvement a surpassé la charge du bison peint, il y a dix à douze mille ans, dans la grotte d'Altamira?

(4) *Oué* pour Ronsard et la prononciation de son temps dans *aboyaient* et *proye*. Cependant le peuple parisien prononçait déjà *oua*, comme en témoigne dans Villon la rime de *poirre, barre;* mais ses rimes en *oué* (*boytes, tettes*) sont encore les plus nombreuses.

(5) Pour les références, se reporter à mon étude de 1924.

§

Les auteurs du *Précis* ont réservé un chapitre très sympathique à « l'Ecole symboliste ». Mais que penser de cette entrée en matière :

LE MANIFESTE DES SYMBOLISTES. — C'est le 7 octobre 1886 que parut, dans le premier numéro de la revue intitulée *Le Symboliste*, le fameux manifeste :

Au trot clopé de hongres et de cavales pies, les roues des véhicules se tarrabalent; çà, les piboles sonnent les sauts enluminés des bouffons; là, les bouches équivoques de glabres marmoneux clament la vertu des babioles...

Cette description des grands boulevards à Paris est en quelque sorte la « Deffense et Illustration de la langue française » telle que la comprenait la nouvelle école (*sic!*).

Et voilà comment les historiens de la littérature, spécialement de la poésie, savent discriminer les documents! Même les appréciateurs les moins malveillants du symbolisme n'ont jamais su distinguer la part de blague dont beaucoup d'entre eux s'amusaient à entrelarder leurs déclarations pour l'épatement du bourgeois. A remarquer d'ailleurs que, dans les pages suivantes, les exemples donnés sont aux antipodes de ce soi-disant point de départ. De telles références n'ont donc pas le sens commun.

Cependant, si nous analysons les citations que MM. Brunot et Bruneau transcrivent à l'appui des nouveautés rythmiques du symbolisme, les nouveautés véritables (sauf le verset de Paul Claudel, et encore!) n'y apparaissent guère. Ainsi, comme type du « vers non rimé », et comme « strophe libre », ils transcrivent ces vers de Verhaeren :

Sur la bruyère longue infiniment,
Voici le vent cornant Novembre;
Sur la bruyère, infiniment,
Voici le vent
Qui se déchire et se démembre
En souffles lourds battant les bourgs :
Voici le vent,
Le vent sauvage de Novembre.

En exceptant le premier vers, où trouver des octosyllabes

plus réguliers, plus exactement rimés, et de rythmes plus carrés, accentués de quatre en quatre temps, pour l'effet même, du reste, à produire? Le seul vers sans homophonie correspondante rime avec son quatrième temps, « en souffles *lourds* battant les *bourgs* », et dans la même accentuation ïambique voulue par Ronsard pour le pas de son cheval. Les strophes qui suivent sont un peu plus « libres » de mouvement, mais elles sont toujours parfaitement rimées : « l'eau, bouleaux; novembre; branches, oiseaux; fer, avalanche, hiver, vent, novembre ». Et qu'on ose me dire que cette assonance « vent, novembre » ne vaut pas une rime! « L'assonance, dont la valeur expressive, à la vérité, est presque nulle » (!?), écrivent MM. Brunot et Bruneau.

Veulent-ils nous donner un échantillon de la « prose poétique » du symbolisme, ils ne trouvent pas autre chose que cet extrait d'*Une Saison en Enfer* :

. . . .

— Quelquefois je vois au ciel des plages sans fin couvertes de blanches nations en joie. Un grand vaisseau d'or, au-dessus de moi, agite ses pavillons multicolores sous les brises du matin. J'ai créé toutes les fêtes, tous les triomphes, tous les drames.

J'ai essayé d'inventer de nouvelles fleurs, de nouveaux astres, de nouvelles chairs, de nouvelles langues.

. . . .

Quelle page de Chateaubriand ne nous offrirait des spécimens autrement neufs que celui-ci? Où y a-t-il trace dans ces lignes de la moindre originalité? Les « essais d'inventions » de Rimbaud ne sont, d'évidence, pas là.

De la conclusion des auteurs, on ne peut retenir que cette constatation produite il y a déjà trente ans par Remy de Gourmont, après les campagnes de Gaston Paris contre notre versification graphique :

Il est bien évident que la vieille opposition des *rimes masculines* et *féminines* ne repose plus sur rien : l'opposition réelle, aujourd'hui, se trouve entre les *finales vocaliques* (aimé, aimée) et les *finales consonantiques* (amer, mer).

Quand enfin il nous est dit :

Une versification ne peut être fondée sur la suppression de tous les éléments musicaux du vers,

comment n'approuverait-on pas? Et que cet axiome n'est-il adressé aux successeurs des symbolistes ? Mais comment, après avoir lu les poèmes de ces derniers, MM. Brunot et Bruneau concentrent-ils encore tous ces éléments dans la rime, à croire qu'on ne doit pas y renoncer si l'on brise le rythme? Il ne s'agit point, au surplus, de le « briser », mais au contraire de le multiplier, de le diversifier, de le faire onduler, et d'enlever à la rime son rôle mécanique pour donner à toutes les « valeurs phoniques » leur réalité expressive.

Je prie les auteurs du *Précis,* lequel contient tant de parties supérieures, de reviser leurs pages sur *Le Vers français* pour que, par leur examen même, sans préjugés et plutôt sympathique aux tentatives modernes, ils ne trompent pas sur leur sujet.

Seulement, je les adjure de serrer de très près leurs bases techniques, notamment celle-ci :

> Il y a en français des syllabes toniques et des syllabes atones : il n'y a pas, à proprement parler, de syllabes longues et de syllabes brèves.

Tant que nos magisters répéteront cette vieille erreur fondamentale, ils ne pourront faire aucun progrès dans la connaissance des éléments constitutifs *réels* de notre prosodie et des renouvellements harmoniques et rythmiques qu'ils rendent possibles. La restriction, « à proprement parler », n'a pas de sens légitime. Car, s'il va sans dire qu'en français l'accent temporel est, comme tous ses autres accents, de *position* et non de *mot,* variable et non fixe, sa valeur est d'autant plus expressive, d'autant plus juste.

Mémento. — Relevons sur ce point de l'accent de durée ou *quantité* en français une erreur de M. Ernest Raynaud dans son article ici même du 1er déc. 1935, *Alfred Vallette et la création du « Mercure de France ».* Je laisse de côté ce qu'il dit des « symbolistes » et du « vers libre » ; je retiens seulement son rappel de Dumur « scandant ses vers à la façon d'Antoine de Baïf ». Après la mort de Dumur, je crois avoir mis en évidence (*Mercure,* 15 mai 1933, *Louis Dumur et la Prosodie française*) d'après ses déclarations mêmes, qu'il rythmait ses vers sur les jeux de l'accent tonique, il est vrai malheureusement du *mot,* et non du groupe verbal oratoire. Il l'opposait à l'accent de quantité dont s'était servi Baïf, mais sans en nier

l'existence et en espérant qu'un jour on saurait user de toutes ses ressources, inséparables du français comme de n'importe quelle langue ou de n'importe quel art du *temps*.

ROBERT DE SOUZA.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

M. Henri Massis éditeur de Pascal. — En janvier 1915, le train sanitaire auquel j'étais attaché attendait, en gare d'Aubigny, dans la Somme, la fin d'un combat de nuit qui se livrait à Notre-Dame de Lorette, pour ramener les blessés à l'arrière. Parmi eux, je vis descendre d'une ambulance un jeune et petit caporal de chasseurs à pied, qui souffrait d'une entorse à la cheville, et qu'un lieutenant du même bataillon, mon collègue Moscovino, professeur de gymnastique dans un collège du centre, également évacué, me demanda la faveur de garder avec lui, dans le même compartiment du train et, si possible, dans le même hôpital. En cours de route, le caporal me déclara qu'il s'appelait Henri Massis et que, sous le pseudonyme d'Agathon, il avait récemment signé un pamphlet célèbre contre les méthodes germanisantes de la Sorbonne.

En gare d'Amiens, où nous devions déposer un lot de blessés, mes camarades et moi, nous nous disputâmes l'honneur de porter à califourchon sur notre dos le petit « diable bleu », qu'une grande dame de la Croix-Rouge, à son passage, salua du titre de « héros ».

J'étais alors bien loin de soupçonner que j'aurais, plus tard, l'occasion de retrouver Agathon sur un autre champ de bataille, mais cette fois comme adversaire et avec le dessein de redresser les entorses qu'il me semble avoir fait subir au texte et à la pensée d'un génie que nous jugeons tous deux avoir été « la proie de l'esprit moderne ».

M. Henri Massis vient de publier, aux éditions Bernard Grasset, un ouvrage intitulé *Les Pensées de Blaise Pascal*. L'Achevé d'imprimer est du 9 décembre 1935. C'est, à peu de chose près, la réimpression du texte qui a paru, en 1929, à la Cité des Livres.

Dans sa courte préface, M. Massis se couvre de l'autorité de Sainte-Beuve, pour protester contre « les entreprises de

la critique moderne », qui a démoli, « ruiné » le livre de Pascal :

> Voilà près d'un siècle qu'érudits et philologues se sont emparés du manuscrit des *Pensées*. Le résultat, c'est que nous ne pouvons plus savoir ce que « pensait » réellement Pascal... Ce livre, qui avait été surtout conçu pour la pensée et pour le cœur, ne saurait plus avoir aucun effet d'édification sur le public. Disons plus : dans son « état de décomposition et percé à jour comme il est », la lecture suivie n'en est plus guère supportable.
>
> C'est à rendre cette lecture possible que nous nous sommes efforcés ici, et nous n'avons pas eu d'autre dessein.

Pardon! Il me semble que M. Massis avoue un autre dessein, ou, si l'on veut, un dessein plus complexe, que celui de simplement « faire *lire* les *Pensées* » (c'est lui qui souligne le mot *lire*). Plus loin, il déclare, en terminant sa préface :

> Un tel ouvrage est fait pour la méditation et pour l'édification spirituelle; le restituer à sa première destination a été notre unique souci.

Le dessein de M. Massis est donc en réalité double. Mais je crois qu'il tient surtout à ce que son édition de Pascal soit édifiante, c'est-à-dire, comme il le disait beaucoup plus nettement dans son Introduction de 1929, que le lecteur y voie la « catholicité » de la foi qui animait l'auteur, et se laisse entraîner par la force de persuasion qui en émane.

Pourtant, le « seul dessein » l'emporte parfois sur l' « unique souci ». L'éditeur nous avertit quelque part que, malgré « certains bons juges », il a sacrifié « la distribution des matières » et « jugé plus convenable de rejeter à la fin les chapitres presque uniquement composés de textes, de références, de citations qui en rendent la lecture difficile et rebutante ». C'est une tâche difficile de ménager la chèvre, c'est-à-dire l'apologie, et le chou, autrement dit l'agrément. En principe, ces deux ambitions sont parfaitement légitimes; tout dépend de l'application. Un éditeur peut s'adresser soit au peuple, soit aux érudits; dans les deux cas, son devoir est de conserver à l'ouvrage édité la destination visée et avouée par l'auteur. Mais la question précise est de savoir si ce choix et ce devoir sont possibles dans le cas de Pascal.

Le nouvel éditeur manifeste à plusieurs reprises son dessein de publier un « livre », un « ouvrage », qu'il intitule *Les Pensées de Blaise Pascal.* Mais Pascal n'a jamais composé d'ouvrage de ce genre et sous ce titre. En 1670, parut un livre posthume, intitulé par le comité de rédaction : *Pensées de M. Pascal sur la Religion et sur quelques autres sujets;* mais, comme la préface l'indiquait, c'était un choix des « pensées », c'est-à-dire des « vues », des « idées », jugées « les plus claires et les plus achevées » entre « tous les écrits qu'on avait trouvés parmi ses papiers ». Le titre de l'édition que vient de donner M. Massis porterait son lecteur populaire à croire qu'il a sous les yeux *toutes* les pensées de Pascal; et comme, dans le cours de l'édition, on ne trouve pas un mot sur les sources où fut puisé le texte, pas la moindre référence à un ouvrage antérieur, l'erreur persiste jusqu'à la fin.

C'est d'ailleurs une véritable tromperie; car, parmi les textes qu'on nous présente comme étant de Pascal, un certain nombre ne sont probablement, sinon certainement, pas de lui. Il en est deux qui ont été faits de pièces et de morceaux empruntés, en 1779, par l'éditeur Bossut; un autre est vraisemblablement de Nicole; un autre semble bien dû à la plume de la marquise de Sablé.

Mais M. Massis ne s'embarrasse pas de tels scrupules, bons pour cette « critique moderne » qu'il vitupère. Il lui suffit que le peuple des lecteurs y trouve matière à « méditation et édification spirituelle ».

Seulement, je me demande si un lecteur mal averti peut trouver une pareille matière en des pensées comme celles-ci, par exemple :

> Vertu *apéritive* d'une clé, *attractive* d'un croc.
> *Miscell.* Façon de parler : « Je m'étais voulu appliquer à cela. »

Sans doute, M. Massis entend par « le livre de Pascal » l'Apologie de la religion chrétienne, que celui-ci avait projeté d'écrire. Mais, dans sa préface, il déclare qu'il ne prétend pas « reconstruire l'Apologie » et qu'il se borne « à suggérer des rapprochements approximatifs, ...à laisser au livre de Pascal ce caractère apologétique qui est le sien ».

Tout simplement, il a fait un choix parmi les écrits de Pascal, et il le présente comme étant « les pensées de Pascal », alors qu'il a laissé de côté une multitude d'autres écrits. Le titre est donc doublement faux : tout n'y est pas de Pascal, et Pascal n'y est pas tout.

Peut-être même, n'y est-il pas du tout. La pensée de Pascal, depuis 1646, a été dominée par la doctrine janséniste, qui voit dans l'homme une créature déchue irrémédiablement du rang d'être raisonnable, et soumise désormais soit au joug des passions mauvaises, soit à la grâce de Dieu. Sans nul doute, l'ouvrage qu'il méditait devait conduire son lecteur à la foi en cette doctrine, en lui démontrant que « la nature corrompue » ne peut être « réparée » que par Dieu lui-même. Dans son édition, M. Massis a pris grand soin d'omettre ou de masquer tout ce qui pourrait porter à croire que Pascal était en dehors de l'orthodoxie catholique.

C'est ce que vient de faire aussi M. Souriau, dans l'édition qu'il intitule *Les Pensées catholiques de Pascal;* mais lui, du moins, ne cache pas son jeu :

> J'ai supprimé les pensées où le jansénisme est dangereux, étant plus ou moins hétérodoxe.

Il y avait, parmi les papiers de Pascal, un certain nombre d'écrits « sur la grâce », qui ne laissent aucun doute possible sur ses sentiments « hétérodoxes ». C'est là qu'il faut aller chercher la conclusion de son Apologie; autrement on ne saurait y voir qu'une œuvre tronquée. C'est là qu'on peut trouver « ce que pensait réellement Pascal ». M. Massis paraît les ignorer complètement.

Pourtant, à l'exemple de certains de ses devanciers, il en a fait entrer un fragment dans son édition; mais tellement défiguré qu'on ne le reconnaîtrait plus. Le manuscrit porte: *Preuves de la grâce;* l'éditeur imprime : *Preuves de la prière;* ce qui est insignifiant et inoffensif. Le manuscrit évoque *le pouvoir efficace;* l'édition traduit en *premier effet.* Pascal écrit que *l'homme est incapable maintenant d'user de ce pouvoir prochain;* l'éditeur se borne à dire que *l'homme est iniquité maintenant depuis le premier péché.* On dirait d'un exorcisme.

Je me hâte d'ajouter que je tiens M. Massis pour innocent de ce travestissement du texte de Pascal; il n'a fait que reproduire docilement la leçon de ses devanciers, sans chercher à comprendre.

Je pourrais citer aussi des exemples de commentaires où son intelligence s'est bornée à se reposer dans la répétition des commentaires d'autrui. Mais je voudrais plutôt montrer combien il s'est désintéressé de l'exactitude, pour l'établissement du texte.

Depuis le 15 janvier 1934, le *Mercure de France* a publié une série d'articles où sont signalées une foule d'erreurs de lecture, commises par les copistes et les éditeurs du manuscrit de Pascal. La plupart d'entre elles sont tellement flagrantes, au premier examen, qu'on se demande comment elles ont pu être commises et reproduites. M. Souriau en a tenu compte en son édition récente. MM. Brunschvicg et Michaut ont manifesté leur assentiment et approbation. Je sais, de première source, qu'un autre éditeur des *Pensées de Pascal*, et des plus éminents — ce n'est pas M. Strowski, — se prépare à publier une recension où seront à l'honneur les corrections que j'ai proposées. Seul, M. Massis ne s'en est pas le moins du monde ému. Pourtant, je sais que ces articles ne lui ont pas échappé.

Une fois seulement, il fait mine d'intervenir; et encore, comme toujours, est-ce pour répéter autrui.

M. Souriau avait combattu la leçon *troupes*, que j'ai proposée à la place de *trognes;* son argument, c'est qu'il n'est pas vraisemblable que Pascal ait repris en interligne un mot qu'il venait de biffer deux fois. M. Massis reprend :

On a proposé de lire *troupes* au lieu de *trognes*. L'examen du manuscrit confirme la leçon que nous avons adoptée. *Troupes* se trouve d'ailleurs dans un fragment barré et qui figure à cet endroit.

Cette reprise ne brille pas par la clarté; mais elle dénote surtout que M. Massis n'a jamais examiné le manuscrit; il se borne à répandre l'obscurité sur la précision de M. Souriau.

La lecture de ce mot a déjà soulevé, parmi les érudits et les autres, de nombreux commentaires. « On » y a répondu plusieurs fois, et « on » le répète encore : ce n'est pas sur le

choix du terme que Pascal a hésité, mais sur sa place. Il voulait d'abord écrire : *Ils se sont accompagnez de gardes, de troupes;* il barre *troupes* et ajoute *halebardes*, pour continuer par *de forces;* il barre ce mot, avant de l'avoir terminé, et reprend *de troupes*, suivi d'un point final. Puis, de poursuivre : *les trompettes Et les tambours qui marchent au devant Et ces legions qui les* [*suivent*] *environnent font trembler les plus fermes*. C'est alors seulement, ou même plus tard, qu'il a relu son texte, barré *de troupes* et écrit, au-dessus, toute une ligne : *Ces troupes qui n'ont de mains et de force que pour eux.;* enfin, en surcharge entre *troupes* et *qui*, il ajoute le mot *armées*.

Voilà l'histoire de ce texte, telle qu'elle est fixée dans le manuscrit; et je persiste à dire, sans le moindre doute, que la comparaison des mots similaires, surtout des finales *-gnes* et *-pes*, ne laisse aucune place à la confusion.

En tout cas, M. Massis n'avait pas le droit de corriger *Ces* en *de*. C'est là un coup de pouce assez peu édifiant; ou trop, comme on voudra l'entendre.

En dehors de cette vague allusion aux controverses récentes — qui n'est peut-être adressée qu'à une note de M. Brunschvicg, en son édition de 1905, — M. Massis ne semble pas se douter qu'il y ait eu des améliorations apportées ou proposées au texte de Pascal. Il n'en utilise et n'en signale aucune.

Les éditions Michaut et Brunschvicg avaient publié ce fragment :

Je n'ai point d'amis, à votre avantage.

L'édition Strowski, dont j'ai reconnu qu'elle ne contient pas que des bourdes, a corrigé *amis* en *armes;* l'édition Massis ignore la correction, pourtant très heureuse.

Pascal avait écrit :

Pourquoy me tuez vous? — Eh quoi, ne demeurez-vous pas de l'autre costé de l'eau? Mon amy, si vous demeuriez de ce costé, je serois un assassin et cela seroit injuste de vous tuer de la sorte; mais puisque vous demeures de l'autre costé, je suis un brave, et cela est juste.

Pour préciser sa pensée, il a ensuite ajouté, en surcharge à

« Pourquoy me tuez-vous », *à vostre avantage;* c'est-à-dire : « alors que vous avez l'avantage sur moi ». Puis, pour préciser encore en quoi consiste cet avantage, il a ajouté une nouvelle surcharge : *Je n'ay point d'armes;* c'est-à-dire « alors que vous en avez; je ne suis donc pas un ennemi dangereux ». Enfin il a raturé ces deux additions, qui alourdissaient le texte inutilement.

M. Massis s'est contenté de méditer sur les avantages de l'amitié, au lieu de rectifier la leçon des éditeurs et de la remettre à sa place, au front des guerres coloniales.

S'il est un texte infiniment respectable et universellement respecté, c'est bien celui que les éditeurs appellent *Mémorial,* c'est-à-dire l'écrit que Pascal porta, durant huit ans, cousu sous la doublure de son pourpoint. Il n'a pas trouvé grâce devant M. Massis, qui en modifie à sa guise l'agencement, suit tantôt le texte original, tantôt la copie figurée, ou mêle les deux ensemble, et y dépose un barbarisme.

M. Strowski y avait signalé un archaïsme emprunté à la Bible de Lefevre d'Etaple : *Cette est la vie éternelle, qu'ils te connoissent seul vray Dieu...* M. Massis a cru bon de modifier en *Cette vie est la vie éternelle...*

En fin de compte, je mets M. Massis au défi de justifier son texte, bourré d'erreurs et de faux.

Je ne prétends pas que les méthodes critiques en honneur à la Sorbonne d'avant-guerre fussent absolument parfaites; mais tout de même je me souviens qu'on nous y enseignait le respect scrupuleux des textes et des pensées, avec le dédain de l'enflure oratoire et de la fantaisie poétique. On nous faisait admirer Sainte-Beuve et son *Histoire de Port-Royal,* mais pour autre chose que la belle phrase qu'il a mise « au seuil de son étude sur les *Pensées* » et que M. Massis répète à la clôture de son Introduction :

> Ce livre si revêtu d'éclat, si armé de rigueur et cousu d'épouvante au dehors, et si tendre et si onctueux au fond, se figure à mes yeux comme une arche de cèdre à sept replis, revêtue de lames d'or et d'acier impénétrable et qui tout au centre renferme à nu, amoureux, douloureux, joyeux, le cœur saignant et le plus immolé de l'Agneau.

Assidu aux cours de Gustave Lanson et de l'abbé Georges

Bertrin, il m'arrivait maintes fois, il y a trente-cinq ans, de traverser les jardins du Luxembourg, en allant de la Sorbonne à l'Institut catholique, et de m'arrêter quelques instants devant le buste de l'auteur de *Volupté*. J'interrogeais cette bonne face de gras chanoine, cette bouche gourmande, ces yeux légèrement plissés, et je récitais tout bas l'arche de cèdre. Alors il me semblait voir, sur les lèvres étirées, fleurir le sourire béat d'un onctueux prédicateur, après un sermon d'apparat au couvent des Oiseaux, pendant que la Mère Supérieure lui prodigue les compliments et les confitures.

Z. TOURNEUR.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Paul Colin : *Thomas l'incrédule*. Essais. Nouvelle société d'Editions. — France Adine : *Sirènes*. La Renaissance du Livre. — Edith Vaucamps : *Labyrinthes*. La Renaissance du Livre.

Voici un livre courageux sous une apparence paisible, perspicace sans prétendre à des effets lapidaires, et d'une très remarquable unité de pensée encore qu'il ne présente, au premier aspect, que des variations sur des sujets détachés. Le volume d'essais que M. Paul Colin intitule **Thomas l'Incrédule** s'ouvre par un morceau sur l'Age du Robot que suit une étude sur les rapports d'influence de la Flandre et de la Bourgogne aux temps des ducs; le second chapitre est consacré à des analyses critiques, qui embrassent les physionomies les plus représentatives du XIXe siècle littéraire; le troisième, enfin, retrace des paysages de Belgique et d'Alsace sur lesquels l'auteur a médité. Aucun lien immédiat entre ces différents objets. Mais on a tôt fait de comprendre qu'à travers ces thèmes disparates, M. Colin poursuit un but invariable : reviser des jugements en bousculant « des formules sentimentales et transitoires » comme il le dit dans sa préface, et du même coup, remontant le rapide des divagations esthétiques qui roule à pleins bords depuis vingt-cinq ans, confronter les goûts d'un quinquagénaire solidement formé avec les tendances des jeunes gens de vingt-cinq ans.

Critique d'art très autorisé, qui a su se garder du pompiérisme comme du fauvisme, directeur d'un périodique important qui fait aux jeunes « la plus large place, M. Paul Colin était particulièrement bien placé pour exécuter cette

mise au point, et contribuer au rétablissement de certaines valeurs anciennes, dédaignées sans raison valable. Car il n'est personne qui puisse raisonnablement prétendre que M. Colin, qui présida aux destins de la revue *Europe* avant de régenter *Cassandre,* est un vieillard cristallisé dont l'entendement se refuse par principe aux subtilités de l'expressionisme ou du surréalisme. C'est pourquoi je me réjouis de l'entendre déclarer que Paul Bourget a signé trois ou quatre romans qui font date dans l'histoire des lettres, et que le nom d'Emile Zola ne doit tout de même pas disparaître... derrière celui de Charles Louis-Philippe, prolongé par feu André Baillon. Au sein de la subversion générale du goût qui règne dans le jeune public belge, l'énoncé de pareils truismes est indispensable et vivifiant. Et j'applaudis plus encore lorsque j'entends M. Colin prononcer que Verlaine, tout compte fait, est un poète mineur, et que l'œuvre de Rimbaud, adolescent de génie, n'est peut-être pas d'un métal aussi pur que d'aucuns le prétendent. *Item,* pour Stéphane Mallarmé; et il est grand temps de réagir contre une mode qui consiste à placer les élucubrations d'Isidore Ducasse et la *Chanson du Décervelage,* telle qu'elle apparaît dans le Père Ubu, au-dessus des *Nuits,* de la *Mort de Socrate* ou de l'*Expiation.*

Parlant de Zola, M. Isi Colin a très subtilement précisé un point que Jules Lemaître, dans ses *Contemporains,* avait indiqué jadis : Zola fut prisonnier du naturalisme (qui n'existe presque nulle part à l'état parfait); le Méridional qui était en lui se crut obligé d'en « remettre », de fournir des modèles du genre, de donner le viol, ou l'accouchement « avec tous les détails »; et, ainsi l'on sent fort bien dans ses moins bonnes pages la fatalité d'une surenchère... Prisonnier du naturalisme, il le fut de la sociologie, à laquelle il n'entendait goutte; il avala du Proudhon par conviction, et se lança dans l' « Affaire » par amour du Juste, sans se rendre compte que la notion du Juste et de l'Injuste contredit le déterminisme naturaliste.

Pour Bourget, parti lui aussi du déterminisme pour aboutir au christianisme, il resta fidèle à la méthode positiviste, même dans ses romans les plus spiritualistes, et M. Colin montre très bien par quel processus logique, ayant transporté sa

méthode dans le plan moral, il en viendra à nier le contenu de la doctrine dont il conserve la dialectique, et à professer que la famille est la véritable cellule sociale que doit considérer l'observateur, après répudiation double de l'individu et des masses.

Presque tout est à lire et à méditer dans l'excellent volume de M. Paul Colin. Si je me suis arrêté aux titres qui m'ont paru essentiels, je m'en voudrais de ne pas signaler l'étude, aussi pieuse que perspicace, qu'il consacre au *Dominique* de Fromentin, non plus que celle dont Sainte-Beuve est l'objet, et dans laquelle il renouvelle, en les repensant, une matière qui paraissait épuisée.

Mme France Adine s'est fait une réputation par des romans qui portent de bien jolis — je dirai presque de trop jolis titres. Le *Maître de l'Aube*, la *Cité sur l'Arno, La Madone aux Chérubins*, — je cite au hasard. Voici qu'elle nous offre **Sirènes,** une bien drôle d'histoire, comme savent seules en concevoir les romancières, et avant de présenter le livre au lecteur, je veux confesser que je ne l'aime pas, parce que je déteste le chimérique, que j'exècre le style « nacré et brillanté » et qu'enfin j'ai le plus impérieux besoin, pour être touché par une fiction, qu'elle me soit rendue croyable ou, pour user du mot de Paul Bourget, « crédible » par quelques détails au moins qui me permettent de tâter ça et là la terre, — ou la chair.

Ceci dit, et faisant, comme c'est le plus impérieux devoir du critique, abstraction d'une antipathie personnelle qui n'a rien à voir avec l'objectivité, je m'empresse de déclarer que le thème de *Sirènes* est tout à fait remarquable, qu'il permet de camper une personnage qu'un Villiers de l'Isle-Adam ou un Barbey d'Aurevilly aurait accueilli avec joie, et j'ajouterai même que si Mme Adine n'a pas réussi à sortir ni à colorer intégralement une silhouette qui ne demandait qu'à devenir un portrait étrange et neuf, elle a du moins le très grand mérite d'en avoir conçu les lignes et d'en avoir pressenti l'inhumaine splendeur.

Lady Maud Stanford est une américaine d'une beauté impériale et impassible, veuve d'un mari parfait, mais dont il est impossible de savoir si elle l'a aimé au sens commun du

mot, encore qu'elle déclare que ce mari fut aussi un amant irréprochable. Lady Maud est miraculeusement préservée de toutes les passions normales par un effroyable et souriant orgueil. L'amitié, la pitié, la haine même n'habitent point ce sein que rien ne peut faire frémir...

Rien, sinon les joies, les émotions esthétiques. Sous le charme hautain de la grande dame, sous la retenue anglo-saxonne, il y a là un cas de « néronisme » très caractérisé. Lady Stanford possède quelque trente millions « de revenus ». Elle les a employés à la création d'une école, ou pour mieux dire, d'une sorte d'académie de danse, de musique et de poésie.

Et voici comment fonctionne cette étrange institution : Lady Stanford se procure, à prix d'argent ou autrement, des fillettes triées parmi les plus belles et les plus intelligentes des deux mondes; les parents de ces jeunes gymnètes en font l'abandon complet à Lady Stanford, qui les dresse, en son école, à devenir les prêtresses du Beau intégral. Elles apprennent le grec et le chant, elles passent d'un commentaire de Plotin (hem! hem! un peu dur, Plotin, tout de même, pour ces gamines, d'hier nubiles!) à des exercices de danse dont l'aboutissement est une série de fêtes plastiques que l'impérieuse grande dame donne en son théâtre privé, et dont la perfection prodigieuse a étonné le Tout-Paris après avoir emballé le Tout-New-York.

Une discipline de fer règne dans cette haute école d'art. Les élèves de Lady Stanford sont aussi dociles, aussi « dévouées » au sens propre du mot que peuvent l'être à leurs amants des hétaïres japonaises.

Si dévouées qu'une d'elles, Daphné, sans une plainte, devient lentement aveugle à supporter la lumière trop violente qu'exige la mise en scène des *Sirènes*, un ballet de Debussy... Le peintre Elven, un dilettante habitué du théâtre privé de Lady Stanford, a pitié de cette petite. Pour l'arracher à son implacable directrice, il l'épouse, bien décidé à ne faire là qu'un mariage absolument blanc, car Daphné est une toute petite chose, résignée et fragile. Mais vous devinez qu'*in fine*, le mariage en question, de blanc qu'il est pendant cinquante pages, devient tout rose. C'est une idylle, et voilà tout; et c'est

aussi une fin qui déçoit un peu, car il y avait de la grandeur dans cette lady que les plasticités vivantes rendent hystérique, et la possibilité de faire, des amours de Daphné et d'Elven, quelque chose d'acide et de poignant qui eût été loin.

Voici une œuvre de femme, encore : mais cette fois, le vitriol succède à l'eau de rose, Mme Edith Vaucamps, lauréate du prix littéraire du journal *Pourquoi Pas?* publie, sous le titre de **Labyrinthes**, un volume de nouvelles où l'on trouve exposées de la façon la plus pessimiste les théories les plus misogynes.

La perfidie, le déséquilibre ,le dévergondage féminin y sont mis en lumière, sans nulle pitié. C'est Rosabella, la danseuse, qui assassine un homme pour le punir de s'être dérobé à son désir, et qui se donne aussitôt à un autre pour entraîner ce dernier dans une apparente complicité; c'est Mme Hurtel, l'héroïne de Janny, type achevé de nymphomaniaque, dont l'imagination exécute en amour le plus dangereux des cavaliers seuls. Cette simulatrice réussit à faire déplacer un jeune fonctionnaire qui du même coup perd sa fiancée, et fait croire à toute une ville qu'elle est la maîtresse de ce malheureux jeune homme, qui ne l'a jamais touchée, et qui est victime des apparences et de sa politesse.

Cette dernière nouvelle est vigoureuse et d'un réalisme frappant. Elle suffit à permettre de classer en bonne place un livre dont la forme est çà et là un peu inégale.

ED. EWBANK.

LETTRES ALLEMANDES

Helmuth Plessner : *Das Schicksal deutschen Geistes im Ausgang seiner bürgerlichen Epoche* (*Le destin de l'Esprit allemand au sortir de l'ère bourgeoise*), Max Niehans Verlag, Zürich und Leipzig. — Paul Distelbarth : *Lebendiges Frankreich* (*La France vivante*), Rowohlt, Berlin.

Le destin de l'Esprit allemand au sortir de l'ère bourgeoise, c'est le titre donné par M. Helmuth Plessner à une étude d'une lecture austère, mais d'une dialectique très prenante, où il s'attache à confronter les courants d'idées et à noter les étapes qui, au cours de quatre siècles, ont donné naissance à l'ambiance idéologique au sein de laquelle s'est formé l'esprit nouveau qui est celui de l'Allemagne d'aujourd'hui. Il serait chose impossible de discuter ici la variété des

aperçus et des problèmes que soulève, chemin faisant, cet exposé d'une trame si serrée. Indiquons simplement quelques vues dominantes.

Et d'abord peut-on parler d'un « esprit » allemand? Dans cette notion entre généralement la conception d'une certaine unité, d'une certaine continuité dont l'absence est précisément une des caractéristiques les plus frappantes qui ont marqué le « destin » allemand. En brisant l'universalisme de l'Eglise catholique et du Saint-Empire romain, la Réforme luthérienne n'a remplacé cet ordre œcuménique par aucune organisation unitaire équivalente, par aucune instance ni autorité susceptible d'arbitrer les conflits ni dans l'ordre spirituel ni dans l'ordre temporel. Elle n'a donné le jour qu'au « territorialisme », c'est-à-dire à l'émiettement confessionnel et politique. Sa seule création originale est cette conception germanique de la Foi, prête à s'adapter aux contenus les plus divers, aux impulsions les plus disparates, à susciter les « succédanés » les plus imprévus, et dont le seul trait commun est, comme l'observe M. Plessner, de ne jamais accepter aucune limitation, apportée du dehors, à ses affirmations et à ses revendications, autrement dit d'être une menace perpétuelle pour l'ordre et pour la paix du monde.

Pas davantage, pendant l'ère de rationalisme bourgeois qui a suivi, l'Allemagne ne s'est ralliée aux idées de Raison, de Droit, d'Humanité issues de la Renaissance, ni à cet humanisme politique d'où les grandes nations de l'Occident ont tiré les normes rationnelles et juridiques sur lesquelles elles ont fondé leur conception moderne de l'Etat et de la Société humaine. Plus que jamais l'Allemagne d'aujourd'hui considère avec un profond mépris cette idéologie humaniste et rationaliste dont l'avènement coïncide, à ses yeux, avec son plus profond abaissement politique. Il est remarquable que l'histoire politique de l'Allemagne, l'histoire de sa formation nationale, commence au XIXe siècle, c'est-à-dire au moment de la décomposition de toutes les idéologies sur lesquelles, pendant l'ère bourgeoise, avait reposé la civilisation européenne. Car ce qui caractérise le XIXe siècle, c'est l'assaut donné sur les domaines les plus variés, par les sciences historiques, économiques, biologiques, à ce rationalisme humaniste dont les

illusions sont une à une démasquées. Déjà la critique de Kant avait dénoncé l'illusionnisme foncier de la raison spéculative et démonté l'agencement secret de cette fantasmagorie transcendentale qui abuse la pensée philosophique de ses mirages métaphysiques. Bientôt la science, en se spécialisant de plus en plus, a dépossédé la philosophie de tout contenu positif. Chaque discipline s'est donné ses méthodes, son code de la vérité, refusant de se soumettre à une instance supérieure et commune. De son côté, la technique industrielle a développé son outillage en dehors de toutes les utopies humanitaires et de toutes les normes morales, dans l'amoralisme d'une concurrence effrénée et d'une lutte de classes de plus en plus impitoyable. Le marxisme, en apportant l'analyse la plus incisive de cette révolution industrielle, s'est attaché à montrer que les conceptions religieuses, morales, juridiques, politiques, sur lesquelles reposait l'ordre bourgeois, ne sont qu'une idéologie de classe, une superstructure mensongère servant à masquer la réalité sous-jacente des faits économiques, avec leurs inévitables antinomies.

Plus qu'aucun autre peuple, l'Allemagne s'est jetée à corps perdu dans le processus de négation; elle a formulé les solutions les plus radicales, précisément parce qu'elle n'était retenue par le frein d'aucune tradition humaniste. S'étonnera-t-on que l'Empire bismarckien manque de toute spéculation sur l'Etat? Il ne représente qu'un équilibre de forces. Il est simplement la garantie donnée par une puissante organisation bureaucratique et militaire à une entreprise chargée d'imposer par la force la paix et d'assurer le bien-être matériel des masses. Et lorsque se produira en 1918 la grande catastrophe où a sombré le Reich bismarckien, l'Allemagne se trouvera dégagée de tout lien avec le passé, telle une maison de commerce que la banqueroute a libérée de tous ses engagements et de tous les scrupules qui enchaînent une firme liée par un passé de traditionnelle honorabilité. C'est dans cette atmosphère de nihilisme qu'est née l'Allemagne nouvelle. C'est de ce néant qu'elle est sortie. De là le radicalisme de ses solutions. Récusant les idéologies mensongères ou illusoires d'un certain ordre civilisateur périmé, elle prétend se fonder sur une réalité primordiale, absolue et indiscutable, devant la-

quelle s'arrête toute critique et tout contrôle et qui seule, par une décision dictatoriale, peut tirer de son propre fonds un ordre nouveau. Cette réalité s'appelle *das Volk*, c'est-à-dire la détresse d'une collectivité nationale, liée par un destin commun — détresse qu'un messianisme dictatorial transcende en Volonté de Puissance.

Notre terme français de « peuple » n'a pas la même résonance, car le peuple français ne saurait être séparé de sa terre, de ses traditions, de son histoire, de toute une séculaire civilisation dont il est lui-même un produit déjà affiné. Il est parvenu à l'âge de maturité politique; il est raisonneur, réfléchi, critique; il sait ce qu'il veut. Dans la conception allemande du mot *Volk* entre au contraire l'idée d'une masse inconsciente de sa volonté profonde, d'une collectivité anonyme, éminemment docile, malléable, suggestionnable, uniquement guidée par « la foi » et foncièrement « impolitique », à la fois entité mystique et réalité massive — la réalité la plus massive qui existe — et qui sert de matière à une Volonté dictatoriale de Puissance qui la modèle et la pétrit. Et sans doute il est bon, il est même nécessaire, que ses intérêts et ses appétits matériels lui apparaissent justifiés et transfigurés par le nimbe d'une idéologie doctrinale. C'est à la biologie et à l'anthropologie raciste que les théoriciens de cette Allemagne nouvelle empruntent les éléments de cette justification doctrinale. Mais il ne faut voir dans le catéchisme raciste qu'un moyen de propagande, un « mythe » — vulgarisation grossière, à l'usage des masses, de certaines théories biologiques, de certaines conjectures tirées de la préhistoire que l'Allemagne a incorporées de gré ou de force dans son équipement et dans son armement national. Ainsi que l'observe l'auteur dans sa conclusion :

> La doctrine raciste, simple moyen de discrimination nationale, est l'instrument qui permet, en opposition avec les doctrines de nivellement démocratique et avec l'organisation de la paix fondée sur l'idéologie humaniste, de fonder le droit inaliénable revendiqué par le peuple allemand et par toutes les nations conscientes de leur force, de faire triompher par la lutte leur mentalité héréditaire.

Il serait curieux de mettre en parallèle avec cette construc-

tion tout idéologique de l'Esprit allemand un livre récent, singulièrement riche en souvenirs personnels, en évocations pittoresques, en aperçus originaux, qui s'intitule **Lebendiges Frankreich** (*France vivante*). Dans une courte introduction, M. Henri Pichot, président de l'Union fédérale des Associations françaises d'anciens combattants, présente au public l'auteur, M. Distelbarth, lui-même ancien combattant allemand, qui vient de consacrer trois années de sa vie à mener à terme une enquête sur la France, qu'il a voulue aussi documentée que possible, lucide et inspirée par une compréhensive sympathie. Délibérément il fait litière de toutes les questions politiques, ainsi que de toutes les idéologies courantes qui défraient les polémiques d'une certaine littérature et d'une certaine presse, pour se mettre en un rapport direct et personnel avec le peuple de France qu'il a visité dans les milieux les plus variés, qu'il a observé au travail, dans la rue, à table, dans l'intimité du foyer et dans ses divertissements, bref dans toutes les attitudes et dans toutes les manifestations de sa vie aussi bien familiale que publique. Très délibérément, il a limité son enquête à la province, aux grandes régions françaises; il s'est tenu à l'écart de Paris, ou du moins de cette « vie parisienne » d'aujourd'hui, qui offre à l'étranger un masque passablement factice et un décor artificieusement aménagé pour le plus grand agrément des visiteurs cosmopolites. Il a voulu s'en tenir, lui aussi, à la réalité primordiale, la plus stable, la plus substantielle, qui est le tuf de notre race et qui peut-être donne la clé du caractère français : la terre. S'éclairant des leçons de l'histoire il explore les routes qu'a suivies sur notre sol le travail civilisateur de notre peuple et il s'est appliqué à pénétrer les âmes multiples, fondues dans cette « personne collective humaine », qui, au cours des siècles, a pris le nom de « France ».

De cette enquête infiniment ramifiée et qui s'étend des recettes de cuisine jusqu'aux différents styles de l'architecture, passant en revue tour à tour nos cathédrales, l'organisation d'un grand magasin, aussi bien que le système des signaux de chemin de fer sur les lignes de la banlieue parisienne, détachons quelques réflexions générales sur le caractère français. La civilisation française apparaît à M. Distelbarth une civi-

lisation essentiellement rurale à laquelle s'applique le mot de l'éminent historien de la campagne française, M. Gaston Roupnel : « Nous sommes le plus vieux peuple de paysans de l'Histoire : c'est là notre race. » De cette constatation historique, confirmée par l'observation quotidienne, se déduisent les autres traits de notre civilisation. C'est d'abord cette « continuité » qui est le propre d'une civilisation du type rural et sédentaire, laquelle exige un effort systématique dont la continuité et la régularité impliquent un régime de paix. C'est par ce mode d'existence que s'explique cette puissance fixatrice si caractéristique du tempérament français, en dépit de toutes les révolutions, et qui fait un si puissant contraste avec l'instinct migrateur, nomade, aventureux et belliqueux, de la race germanique. D'un côté, la durée pacifique; de l'autre côté « le geste brutal » de l'Histoire; et c'est sans doute du contraste périlleux entre cette vieille civilisation rurale de l'Occident avec cette barbarie germanique du centre de l'Europe que sont nées la plupart des catastrophes qui ont marqué nos destinées occidentales. Tout au moins, à l'apaisante éducation de ces origines rurales et de cette vie sédentaire la France doit d'être un des rares pays d'Europe où l'on puisse, où l'on sache encore vivre heureux et dans le présent. Le Français, dit M. Distelbarth « a le temps »; il peut attendre; il sait que c'est « le provisoire qui dure ». L'Allemand, observait déjà Nietzsche, « n'a pas d'aujourd'hui »; il est de demain ou d'après-demain; il est en perpétuel devenir et ce devenir n'est pas précisément pour le monde une promesse de paix et de bonheur. — Un autre trait a vivement frappé notre voyageur : cette notion d' « équilibre » dont il trouve la première expression symbolique dans la grande invention architecturale qui, en France, a révolutionné la construction des basiliques romanes et des cathédrales gothiques, la voûte cintrée. C'est la victoire décisive sur la pesanteur qui fait qu'au lieu de peser simplement les unes sur les autres, les masses s'arcboutent et se portent mutuellement. « Cette idée d'équilibre, écrit-il, née sur le sol de la France, a pénétré toutes les manières de penser et de sentir françaises. » L'auteur la retrouve dans la structure même de notre civilisation, où s'étayent les éléments les plus disparates et les aptitudes les

plus antagonistes. L'Allemagne au contraire, est une terre d'oppositions violentes, de discordes et d'inimitiés perpétuelles, d'antagonismes qui n'arrivent à s'équilibrer dans aucune notion d'humanité commune. Pour maîtriser un pareil chaos il a fallu une discipline de fer; pour unifier toutes ces disparates, il faut aujourd'hui passer sur elles le rouleau compresseur d'une uniformité contrainte. Et sans doute le visiteur étranger, surtout s'il est allemand, est choqué en France par le défaut contraire, par le manque de discipline « extérieure », par un certain laisser-aller qui va parfois jusqu'au désordre ou au débraillé. Il oublie ou ne veut pas voir que ce désordre, ce laisser-aller sont compensés par une discipline « intérieure » qui se manifeste moins dans le respect des règlements que par une politesse innée des mœurs et des manières.

Que dans la conduite de sa vie le Français soit essentiellement « le peuple de la raison », qu'il ait fait pénétrer cette raison non seulement dans toutes les formes de la pensée, mais aussi dans toutes les branches de son activité, cela est exact, si toutefois par cette « rationalisation » on entend moins une intensification de la puissance productrice qu'une sagesse toute pratique, une judicieuse économie des dépenses et des efforts, une prévoyante adaptation du travail aux besoins présents. Car le Français est de tempérament conservateur; il n'adopte pour l'ordinaire une nouveauté ou un perfectionnement que lorsque ce qui est vieux est aussi vraiment hors d'usage ou déjà tombe en ruines. De ses origines paysannes, il a gardé un fonds de méfiance à l'égard de toute nouveauté, qui s'inspire d'un besoin excessif de sécurité — « méfiance est mère de la sûreté » — et aussi un goût de l'épargne poussé parfois jusqu'à l'avarice. L'héroïsme fiscal n'a jamais été son fait, et s'il sait, à l'occasion, donner sa vie pour son pays, il hésitera cependant à accroître sa famille et ses charges, en mettant au monde pour son pays un défenseur de plus. Cette prudence économique se concilie d'ailleurs avec une indéniable générosité du sentiment et de la pensée. Il est peu de peuples qui soient aussi pénétrés, sinon d'idées, du moins d'habitudes chrétiennes, transposées chez lui en termes de fraternité sociale et d'humanisme politique, en un culte

de l'égalité et de la justice qui est proprement la religion française.

Cette étude du caractère français, comme bien on pense, sert simplement de préambule à une question qui est le problème dominant de tout le livre : Arrivera-t-on à établir entre les deux peuples, Français et Allemands, un rapprochement sincère? L'auteur n'en doute point. Chez les combattants français, aux réunions desquels il a souvent pris la parole, il n'a jamais trouvé le moindre ressentiment, de même que dans les campagnes françaises qu'il a parcourues du Nord au Midi et de l'Est à l'Ouest, il a partout été accueilli non en ennemi, ni même en étranger, mais avec une franche cordialité et avec une sympathique curiosité. Les malentendus qui divisent les peuples prennent leur source dans certaines idéologies politiques et non dans cette « France vivante », toute à son pacifique labeur, à sa joyeuse sociabilité, fière de ses trésors et confiante dans ses inépuisables réserves. Il est cependant deux obstacles à un rapprochement sincère que M. Distelbarth tient à signaler à ses compatriotes et contre lesquels il voudrait au préalable les mettre en garde. Est-il bien sûr que Français et Allemands entendent de la même manière la paix européenne? Car tout au fond de l'âme allemande sommeille toujours, avoué ou inavoué, un rêve de domination. Dans la pensée de beaucoup d'Allemands, si la France et l'Allemagne arrivent à s'entendre, ce sera pour dominer ensemble l'Europe. Or il faut que l'Allemagne sache que la France est complètement guérie de toutes ces ambitions impérialistes qui lui ont coûté si cher dans le passé, et qu'elle ne se fera jamais l'associée, la complice ou la dupe d'un pareil plan de domination. Et voici la seconde leçon que M. Distelbarth a emportée de son voyage en France. Il faut qu'en Allemagne on se pénètre bien de l'idée que jamais le peuple français n'abdiquera les principes de tolérance et de liberté, conquis à la suite de luttes séculaires, ni cette raison qui est son patrimoine propre et dont le culte passionné se confond pour lui avec toute son expérience historique et politique.

Les Français, conclut-il, sont une personnalité collective adulte, parvenue à l'âge de maturité et de raison. Nous, Allemands, nous sommes une nation, encore en plein devenir, une personnalité

en formation. Qu'un homme mûr jette par la fenêtre son expérience acquise pour se contraindre à adopter les expériences d'un âge moins avancé, c'est chose impossible et à laquelle jamais les Français ne se résoudront. Nous sommes en route. Eux ils sont arrivés. Ils défendent leur position et ils travaillent à accroître un patrimoine acquis. Si le peuple allemand croit pouvoir ne pas tenir compte de cet état de choses, mieux vaut alors ne plus parler de rapprochement.

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

LETTRES ESPAGNOLES

M. Canal Gomez : *El Cancionero de Roma*, Tomes I et II (Biblioteca Hispano-Italiana, Florencia). — Lope de Vega : *La Dorotea, La Tercera Celestina; Prosa Varia; Poesia Epica;* trois volumes, préface et introduction et notes par M. Luis Guarner (Libreria Bergua, Madrid). — *Valencia Atraccion* (Valencia). — Luca de Tena et Rivelles : *Quien soy yo?* (Theatre de Madrid). — *A. B. C.* — Teofilo Ortega : *La Voz del Paisaje* (Ed. Parabola, Burgos). — Jorge Carrera Andrade : *El Tiempo Manual* (Ed. Literatura, Madrid). — Ernestina de Champourcin : *La Voz en el Viento* (S. de Madrid). — Max Aub, *Espejo de Avaricia* (Cruz y Raya, Madrid). — Id. : *Luis Alvarez Petreña;* (Ed. Miracle, Barcelona). — José Bergamin, Juan Larrea, Unamuno, Eulogio Palacios, etc... : *El Aviso* (Id.). — Almela i Vives : *Joujou.* (Semana Grafica, Valencia).

Voici un texte important : **El Cancionero de Roma** que M. Canal Gomez nous donne. Après nous avoir rappelé ce qu'était le Roi Magnanime, Alphonse V d'Aragon, le critique nous parle de cette cour de poètes qui suivait dans ses déplacements divers le grand Roi protecteur des Lettres ou, bien loin de lui, continuaient à versifier. Menendez y Pelayo vit dans la Cour d'Alphonse V la grande porte de la Renaissance espagnole. Influence de l'Aragon, libérée à la faveur de cet air de liberté que l'on a toujours respiré à Naples? Ou bien simple produit de la mentalité napolitaine présenté en espagnol? Le critique n'a point étudié cet aspect. Il nous donne le texte du Cancionero figurant dans le code de la Bibliothèque de Casanate de Rome, composé de 270 folios in-4°. Une étude savante le décrit et cherche à discerner quel en fut le rédacteur. L'important est qu'elle met à notre portée des textes poétiques de Diego de Leon, Lope de Estuñiga, de Joan de Mena, du Marquis de Santillana, etc., etc., qui ne figure pas dans le code de Stuñiga similaire, de la Bibliothèque Nationale de Madrid, ainsi que l'avait cru par erreur Menendez y Pelayo. Ces 41 pièces comportent le texte intégral de la *Nao de Amor* et du *Juego de Naipes* attribué à Cutierre de Ar-

guello, un texte qu'on croyait d'Arias del Busto. Certaines pièces sont complètement nouvelles : les cinq poèmes de Pedro del Castillo notamment, et d'autres de Bermudez, de Ribera, le Testament de Diego de Leon, etc... Cette publication met à la portée des lecteurs de la poésie de la Renaissance espagnole un texte aussi important qu'intéressant.

Nous n'avons pas fini de parler de cette édition des œuvres de Lope, publiée par les soins de Luis Guarner. Dans le même volume se trouve **La Dorotea** et **La Tercera Celestina.** Lope, à dix-sept ans, devint amoureux D'Elena Osario qu'il transforma en héroïne de sa *Dorotea.* M. Luis Guarner fait remarquer combien en cette pièce romancée s'entremêlent la vérité et la fable. Si Lope de Vega utilisait comme personnage Elena Osorio qu'il aimait, et la mère de celle-ci, il inventa par contre le type de Gerarda. Menendez y Pelayo fait remarquer que Lope ressucite en elle la fameuse Célestine. On dépiste la trace que le premier père des Célestines exerça sur le dramaturge. La *Troisième Célestine* figure aussi dans ce volume. Dans le tome intitulé **Prosa Varia** est recueillie en ordre chronologique l'évolution de l'esthétique poétique de Lope. On trouve donc ici d'abord la « Question sur l'Honneur dû à la poésie ». C'est le crédo poétique de Lope, ainsi que le fait remarquer M. Louis Guarner. Le poète y défend sa position poétique. On relira ensuite la *Justa Poética,* pièce essentielle lors des fêtes pour la béatification de saint Isidoro, le patron de Madrid. Devenu vieux, Lope dans ses *Soliloques Amoureux* montre l'influence d'une crise mystique. Dans le tome de **Poesia Epica** il apparaît que Lope ne se crut jamais érudit, mais par contre se prit pour un poète épique. La Renaissance, qui avait remis en faveur la mythologie, l'engagea à restituer au public l'épopée nationale castillane. M. Luis Guarner ne voit la réalisation de celle-ci que dans le *Romancero,* alors que les poèmes artistes, érudits, n'arriveront pas « à condenser le sentiment épique de la nationalité ». Aussi faut-il bien avouer que les imitations des poèmes épiques italiens, par Lope, sont quelque peu ennuyeuses. On est encore plus surpris de voir Lope demander un motif épique aux exploits du corsaire anglais Drake dans son *Dragoneta,* divisé en dix chants. Il est vrai qu'il symbolise dans le corsaire dévastateur l'offen-

sive protestante contre le catholicisme aux trois filles : Espagne, Italie et Indes, maltraitées par le corsaire. Le critique note avec raison que « la poésie épique romanesque, au contraire de la poésie historique, base, d'après Aristote, l'action poétique sur la création, c'est-à-dire sur la fantaisie libre, différente de la réalité historique ». On trouvera dans la préface de ce volume l'inscription de la courbe épique de Lope, depuis ses imitations de l'Arioste jusqu'à la poésie épique baroque, pour aboutir aux simples descriptions ou narrations de lieux et de faits vus et vécus par le poète. Poème de circonstance, certes, celui des *Fêtes de Denia* mais avec quelle couleur! De même *La Mañana de San Juan,* enfin les œuvres épiques et didactiques parmi lesquelles le *Laurier d'Apollon.* On a surtout l'impression d'un lyrisme épique.

Lope est réclamé aussi par Valencia, dont la revue, **Valencia Atraccion,** rappelle que l'action de beaucoup d'œuvres du dramaturge sont situées dans ce pays, depuis *La Veuve Valencienne* jusqu'aux *Fous* de Valencia. Cette revue étudie les peintures murales de San Felix, qui sont une bonne représentation de l'art gothique à Jàtiva. Elle signale l'état lamentable dans lequel se trouve l'ancien palais de Pontons, dont on s'explique mal l'indifférence où le tiennent les jeunes générations. Un S. O. S. est adressé en faveur du splendide monastère de Puig, où des œuvres d'art incomparables sont laissées sous la menace de la ruine. Il faut espérer que ces appels seront entendus et que cet admirable Consulat de Mer et autres monuments, si bien défendus par *Valencia Atraccion,* continueront, sauvegardés, à attirer les visiteurs en un pays où le paysage est un poème. N'oublions pas un intéressant article d'Eduardo Martinez Ferrando sur la céramique de Paterna, publié aussi dans *Valencia Atraccion.*

Au théâtre, la pièce **Quien soy Yo?** de MM. de Luca de Tena et Rivelles est arrivée à la centième, à Madrid. Les allusions politiques avaient intéressé les auditeurs et ont contribué à faire son succès.

Dans la presse, à signaler un article de Ramiro de Maeztu dans **A.B.C,** qui réclame des livres pour meubler la maison natale de Zorrilla, à propos duquel il écrit avec beaucoup de raison que le grand poète fut un musicien du verbe, pour qui

« l'art était un jeu d'évocation plus que de création, car celle-ci suppose une angoisse, une imagination et une sympathie jusqu'à agrandir le cœur pour qu'il sente comme siennes les douleurs du prochain ». — M. Augusto Martinez Olmedilla, dans le même journal, rappelle cinq premières mémorables du théâtre romantique. Parallèlement à *Hernani,* Martinez de la Rosa souleva les innovateurs contre les classiques par sa *Conjuration de Venise.* Quelques mois plus tard, le fameux Figaro fait créer ses *Macias,* et Angel Saavedra son *Don Alvaro o la fuerza del Sino.* Ce libéral, condamné à mort par la réaction de 1823, s'était réfugié à Gibraltar, puis à Malte, où il lit Shakespeare, Byron et Walter Scott. La vieille légende des sept enfants de Lara lui inspire le poème *El Moro Exposito.* Venu en France, il écrit *Don Alvaro* qu'il lira à Prosper Mérimée, lequel le met à profit dans ses *Ames du Purgatoire.* Chose curieuse, on accusa le poète espagnol de plagiat, alors qu'il en était victime! Le duc de Ribas devait se retirer à Séville.

Compatriote de George Manrique, le poète médiéval qui traduisit si parfaitement la gravité de la Castille, Teofilo Ortega évoque depuis Palencia **La Voz del Paysaje.** Sous ce titre anodin se cachent ces réflexions philosophiques, en contact constant avec les plus grandes réalités de la vie, en union avec les plus classiques écrivains de l'Espagne et qui constituent ces essais espagnols d'une verdeur et d'une profondeur étonnantes. Il est malheureusement difficile au critique d'en donner un reflet en quelques lignes, tellement le besoin de la vie qui passionne ces écrivains rend actuelle cette étude sur un grand mort. Ce commentaire est à recommander instamment à tout lecteur d'espagnol qui désire comprendre la Castille.

L'homme moderne, castillan ou non, se sait isolé et en souffre. Il ne sait pas très bien ce qu'il doit faire du **Tiempo Manual,** comme le dit M. J. Carrera Andrade. Ses poèmes font le tour du monde citadin pour souffrir de son apparence minérale, pour constater la multiplicité de la solitude. Les voyages même ne meublent pas le temps. Le poète s'en plaint en comparant les choses inanimées avec les objets usuels destinés à suppléer à un de nos gestes, ou à en créer des nou-

veaux; comparaisons productrices de dynamisme, peut-être propres à Paul Morand. Ou bien l'impression de mouvement vient chez lui de la transformation de l'abstrait en concret : « Je découvris que la glace est la statue de l'eau. » Peintre, plutôt que philosophe, sa couleur vive et variée ajoute au grouillement et à la faconde de la nature des tropiques. L'image exotique ne convient peut-être pas à la traduction de l'exotisme. « Des femmes à la peau de tabac chaud et à la peau de canelle » ne deviennent plus qu'un rapprochement dans un poème à La Havane; ce n'est plus une image, c'est du pur réalisme. Au contraire, lorsque l'auteur crée, c'est-à-dire synthétise, ses associations d'idées sont de la véritable poésie parce qu'elles suggèrent: « Vert marin, amiral des verts... Table tropicale où sue avec son panache vert la tête tatouée de l'ananas... La verte colère du cactus. » Après un périple mondial, l'auteur revient à sa pensée familière, la comparaison du triste état de l'homme actuel dans un monde pléthorique de richesses. Ses *Poèmes d'Après-Demain* prévoient la bonne grève des machinistes qui nous délivrera des machines, sans qu'il se leurre sur la chute finale du révolté, le travailleur retrouvant dans l'au-delà « un monde de maisons bon marché et de jardinets pour les ouvriers morts ». L'œuvre de M. J. Carrera est à commenter.

Dans la poésie toujours, Ernestina de Champourcin nous donne **La Voz en el viento** (la voix dans le vent) recueil de poèmes de 1928 à 1931. Une préface reproduction du manuscrit de Juan Ramon Jimenez, est parfaitement illisible, mais ce spécimen d'écriture laotienne, en tout cas ressortissant aux graphies des Langues orientales, joue le rôle d'ornement en arabesque et évite de savoir si l'on est en désaccord avec le préfacier... Les poèmes constituent une confidence chronologique, une sorte de biographie romancée. Jamais ce qui pourrait ressembler, même de loin, à du banal — je dis encore moins : du vulgaire — n'effleure la strophe. Elle s'en va, en effet, poussée par le vent du caprice, par les bourrasques des sensibilités contraires, dans un charmant dédain des pesanteurs. Cette jeune poétesse se fuit et voit bien qu'on ne pourra pas l'atteindre : *Tu ne pourras pas me saisir — Puisque j'ai moi-même perdu — Le cap de mon front — et un abîme de*

lumière — Lui défend désormais le retour. Anti-Narcisse, elle ne voit pas la beauté qui embrase son contour et elle a, pour la chercher, *semé ses yeux dans le vent.* Ses premiers poèmes, métalliques, associant le divin au réel par le truchement d'images prises dans notre vie courante mais pour l'ennoblir, traduisent ce sentiment d'embarquement vers l'inconnu que nous éprouvons comme nécessaire et complémentaire, au bout d'un très long séjour dans les Castilles. La seconde partie de ce recueil d'un dessin moins clair trace les formes d'une attitude moins décidée. Certes, les démêlés de l'auteur avec son fantôme sont dramatiques. Mais la poétesse gongorise un peu trop, je veux dire introduit trop de psychologie dans sa poésie. Un contact plus étroit avec les mystiques espagnols libère chez elle la passion, mais complique l'idée. Cette poétesse, faite pour une affirmation directe, redevient elle-même quand elle dit : « Je serai tienne sans forme, en poussière de vent, — Diluée dans un ciel aux plans invisibles. » Jamais rien de réaliste, j'allais dire rien de mortel, ne dépare cette perpétuelle envolée vers la gloire de l'amour. Notre poésie amoureuse française pèche souvent par une concession au bien-être. L'espagnole poursuit sa propre épuration jusqu'aux monastiques voluptés spirituelles. Ernestina de Champourcin appartient à cette haute tradition et son nom est à retenir.

Max Aub revient au théâtre par **Espejo de Avaricia,** dont trois actes et sept tableaux développent le caractère d'Eusebio, avare qui reçoit la visite du Capitaine des pirates, de l'envoyé du Crésus, des chercheurs d'or et des Incas. Mais son fils Jean, qui exige de l'argent pour se marier, sera à lui seul plus cruel que tous les fantômes créanciers qui viennent lui donner une fièvre sur laquelle il finit par spéculer!

A ce symbolisme d'un théâtre peut-être injouable mais charmant, j'avoue préférer **Luis Alvarez Petrena,** à mon avis l'œuvre la meilleure, à ce jour, de Max Aub. Malgré les vignettes post-romantiques qui illustrent ce journal du prétendu poète, nous retrouvons la vivacité dans le pastiche, que l'auteur nous avait montrée par ailleurs dans ses œuvres avouées. Ce pastiche replace dans le temps l'ennui que ressent à toute époque l'époux d'une bourgeoise qui rêve d'une aventure. L'inconnue est rebelle à l'imagination même de celui

qui suppose l'avoir enfin rencontrée, et ce sont toutes les facettes d'un amour espagnol où les plus charmantes hésitations, reculades, reprises et hypothèses de ce qui n'est pas, mais qui pourrait être, créent une ambiance de rêve dans une réalité de sentiment.

Illusion avec complicité du passé et actualité, même compliquée d'avant-garde, telle pourrait se définir **El Aviso,** sorte d'almanach, mais avec quel luxe d'impression, tiré sur papiers tintés, d'ailleurs à 1.000 exemplaires seulement, et encore numérotés. C'est un dosage de textes classiques allant du R. P. Hernando de Talavera ou Luis de Léon jusqu'à Unamuno. Un disciple de Joyce, Juan Larrea, traite en vers qui n'ont pas besoin de ponctuation, car les mots se communiquent leurs nuances, de la fécondation immortelle et faiseuse d'anges. Un poème d'anthologie d'Eulogio Palacios se dédie par sa grâce elle-même « à la pucelle immortelle ». José Bergamin a fait là une œuvre de sélection, en même temps que de synthèse et d'art plastique.

Pour terminer ce panorama des Lettres Espagnoles de ce moment-ci, voici un petit livre : **Joujou,** qui chevauche sur une hypothétique rubrique de Lettres en dialecte valencien et à la fois sur la nôtre. Il s'agit en effet de cent versets, la plupart des quatrains, qui sont tantôt en valencien, tantôt en castillan. Je livre aux hommes politiques la première réflexion qu'ils font naître, à savoir que cette intermittence finit par produire une harmonie, peut-être parce que le sujet est purement ibérique, sorte de motte de terre d'où s'élève l'arbre de la poésie espagnole aux deux rameaux de langues latines. C'est en effet une sélection du genre de *cantarès* populaires. La tradition n'empêche pas ici la grâce, tel:

Hélas! le lierre!... il grimpe en offrant, collantes, ses feuilles comme un ornement. Mais il trame seulement d'utiliser les arbres pour être vu aux environs.

Ou encore ceci :

L'abeille des fleurs a l'habitude d'extraire la cire et le miel. Des fleurs, le rossignol extrait des cantiques qui vont au ciel.

ADOLPHE DE FALGAIROLLE.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Jacques-Vincent : *Le Canal de Suez. Ferdinand de Lesseps intime* (Nouvelles Editions Latines.) — Charles D. Hérisson : *Les Nations anglo-saxonnes et la paix;* Recueil Sirey. — Amiral Castex : *De Gengis-Khan à Staline;* Société d'éditions géographiques. — Albert Renard : *Sécurité! d'abord;* Berger-Levrault. — Mémento.

Mme Jacques-Vincent a romancé ses souvenirs d'Egypte, qui datent de loin, d'avant l'inauguration de 1866, du temps d'Ismaïl le Magnifique, qui n'était encore que pacha. Deux ans plus tard, à la suite d'une coûteuse négociation, il obtint le droit de se faire appeler khédive, autrement dit auguste. Il revint tout faraud de Stamboul.

Le débarquement du vice-roi s'est effectué selon le cérémonial ordinaire au bruit de l'artillerie, et au milieu de tous les fonctionnaires de l'Etat en grand uniforme et qui devaient se faire jour parmi les taureaux offerts en sacrifice et les bouchers chargés de les égorger, de sorte que c'est au milieu d'une boue de sang mal dissimulée par des fleurs et des tapis que le Prince reçoit les premiers hommages. Cette sauvage hécatombe qu'imposent sans doute les traditions, bien qu'aucun appareil religieux ne l'accompagne, s'est renouvelée au seuil de tous les palais qu'a visités ensuite Son Altesse à Alexandrie et quelques jours plus tard au Caire. Les victimes préalablement entravées sont maintenues couchées à petite distance du chemin que doit parcourir le Prince, puis lorsque le sang a jailli, leurs cadavres sont traînés au loin à travers la haie des courtisans, des gardes et des autres spectateurs au moyen de cordes auxquelles s'attèlent les exécuteurs aux vêtements sordides. La distribution, ou plutôt la dispute des lambeaux des victimes, n'offre pas un tableau moins repoussant.

Mme Jacques-Vincent n'assista sans doute pas à ces scènes caractéristiques, dont la relation est inédite, ainsi que les détails qui suivent :

Chaque fois que le vice-roi s'est absenté, les populations d'Alexandrie et du Caire lui donnent au retour, et pendant trois soirées consécutives, le spectacle de splendides illuminations et de splendides feux d'artifice. Le luxe qu'y déploient les fonctionnaires égyptiens leur est compté comme témoignage de dévouement et pour plusieurs cela a été un moyen de reconquérir la faveur; de la part des négociants européens et indigènes, c'est un moyen d'obtenir de fructueuses commandes. Pendant ces illuminations, la population inonde les rues et les places que parcourent égale-

ment le vice-roi et les harems, La promenade qu'a faite à cette occasion le vice-roi le jour même de son arrivée à Alexandrie a failli lui coûter la vie. Deux boulets de cuivre du poids de 2 kilogrammes environ, hérissés de lames de poignard et de fers de lance barbelés lui ont été lancés du second étage d'une maison européenne, mais sont tombés fort heureusement en dehors de la voiture dans laquelle il se trouvait avec trois de ses ministres. L'un de ces boulets s'est fixé dans le garde-crotte, du côté du Prince, par deux lames qui, rencontrant la roue après avoir traversé le cuir, se sont brisées par son mouvement, après avoir produit pendant quelques secondes un grincement que Son Altesse a entendu à peine; le boulet a roulé ensuite sur le sol où un aide de camp l'a ramassé. Le second boulet était tombé un peu en avant et le cheval d'un autre cavalier de l'escorte avait failli se prendre les pieds entre les lames et par son hésitation avait appelé l'attention de l'officier. Ces engins étaient du reste grossièrement confectionnés et ne contenaient ni poudre ni fulminate. On soupçonne un Grec, mais jusqu'ici je ne sache pas qu'on l'ait encore arrêté et c'est d'ailleurs « plus haut » que, dans l'entourage du vice-roi on fait remonter la responsabilité du crime qui, jusqu'à hier, n'était connu que d'un petit nombre de personnes. Le Prince n'a pas voulu sans doute que l'émotion qui en pouvait résulter interrompît les fêtes et lui-même a continué sa promenade pendant plusieurs heures puis est rentré par les mêmes rues.

Si Son Altesse affichait tant de sang-froid, c'est qu'elle ne risquait rien, ayant elle-même machiné cet « attentat », destiné à compromettre le prince Halim, qui la gênait et dont elle tenait à se débarrasser. La chronique de la vice-royauté d'Ismaïl le Magnifique abonde en épisodes tragi-comiques. Mme Jacques-Vincent ne semble pas l'avoir connue. Il est vrai qu'elle a vécu davantage dans l'intimité de M. de Lesseps, à Port-Saïd et à Ismaïlia, que dans celle du khédive Ismaïl, au Caire, mais elle ne nous apprend rien que nous ne sachions déjà sur l'homme d'affaires qui sut réaliser et exploiter l'entreprise conçue par Enfantin et quelques-uns de ses disciples en Saint-Simon. Cette dette — de reconnaissance — M. de Lesseps oublia de la payer à ceux qui lui avaient frayé le chemin et facilité la tâche.

Les travaux s'achevaient, comblant de satisfaction M. de Lesseps et ses collaborateurs, conte Mme Jacques-Vincent. Enfin était franchie la passe des difficultés, des hostilités, des menaçants

imprévus et aussi des railleries, même des insultes... Son plan, réalisé, le Président nous citait avec une joyeuse fierté cette phrase de méchante dérision du *Daily News* qui l'avait si cruellement mortifié au cours de son travail : « La littérature de fiction n'est pas morte dans un pays qui possède Alexandre Dumas et Ferdinand de Lesseps. Les romanciers les plus extravagants sont des enfants comparés au grand découvreur d'une nouvelle Péluse. » Le *Times* allait plus loin encore, ajoutait en riant M. de Lesseps : « On peut trouver une fin, quoique éloignée, à l'argent que coûtera le canal de Suez. Mais il n'y aura pas de fin à l'argent qu'il faudra pour le conserver. En fait, c'est creuser des trous dans le sable. » M. de Lesseps continuait à citer. « Le plus agressif de tous fut Lord Palmerston. Tel fut son verdict : « Cette compagnie de Suez, comme je l'ai souvent dit, est l'une des plus remarquables tentatives de tromperie qui aient été mises en pratique dans les temps modernes. »

Le très honorable Palmerston n'avait-il que des raisons politiques pour combattre le canal?

Benjamin Delessert informait Enfantin, à la date du 28 février 1855, qu'on lui écrivait de Londres :

Ce n'est pas l'Angleterre qui est opposée au canal de Suez; ce sont certains intérêts de chemin de fer, entr'autres Sir Brodwick et autres personnes qui ont du pouvoir sur Lord Palmerston, comme le *Journal des Débats* en avait sur les ministres de Louis-Philippe.

Tout le « génie » de Ferdinand de Lesseps consista à mettre d'accord les intérêts opposés.

Le livre de Mme Jacques-Vincent contient quelques flagrantes erreurs concernant certains personnages de l'entourage de Lesseps et d'Ismaïl, notamment François Bravay, le « Nabab » d'Alphonse Daudet. Il est regrettable que l'auteur n'ait pas tenu un journal.

AURIANT.

§

M. C. D. Hérisson, ayant voyagé récemment à l'étranger (et en particulier dans les pays anglo-saxons), a eu l'impression que « l'action internationale des nations anglo-saxonnes a été souvent mal interprétée en France ». Il l'a attribué à ce que chez nous « on ne connaît pas l'état d'esprit et les réactions intimes de l'opinion publique, ainsi que les forces,

plus ou moins occultes, qui agissent dans la coulisse ». D'après lui :

Il y a une unité de vues remarquable chez toutes les nations anglo-saxonnes en ce qui concerne certains aspects du problème de la paix. L'opinion publique y est, en dépit d'événements récents, souvent mal interprétée en France, essentiellement pacifiste. Elle a une horreur profonde de la guerre et est convaincue que cette dernière ne paie ni les vaincus, ni les vainqueurs, mais profite par contre à quelques intérêts privés, particulièrement aux munitionnaires.

M. Hérisson a trouvé cet état d'esprit dans tous les pays anglo-saxons, mais il a noté cependant que l'attitude de chacun d'eux est différente.

Les Etats-Unis, dit-il, ne sont à vrai dire menacés par personne; la crainte d'agression et l'idée de sécurité n'y ont pas la même importance que dans les pays d'Europe. On peut se demander si on ne pourrait pas facilement travailler l'opinion publique américaine... pour l'amener à soutenir une agression contre une puissance étrangère... Certes, il n'est pas douteux qu'il serait possible de réveiller le chauvinisme de la masse américaine, mais il serait difficile de créer de toutes pièces un mouvement d'opinion belliciste dans un pays libre où la propagande... se heurterait à la contre-offensive, probablement victorieuse, des puissantes associations qui travaillent en faveur de l'idée de paix... Cependant, certains esprits s'alarment de la vague de nationalisme qui déferle quelquefois sur les Etats-Unis... Le refus d'adhérer à la Cour de justice internationale et l'augmentation des armements... montrent que certaines forces... savent détourner l'opinion publique d'un vrai pacifisme...

Le sentiment dans les Dominions est très sensiblement voisin de celui qui prévaut aux Etats-Unis.

Le peuple anglais est lui aussi fermement attaché à la paix, grâce à l'inlassable prosélytisme pacifiste, mais la participation de la Grande-Bretagne à la Société des Nations et sa solidarité avec l'Europe, où les menaces de guerre sont constantes, compliquent singulièrement les choses.

M. Hérisson nous met d'ailleurs en garde contre l'erreur qui fait soutenir par certains d'entre nous que la politique internationale de l'Angleterre et des Etats-Unis n'est déterminée que par des considérations égoïstes. Il montre que

c'est le « désir de sauvegarder le droit » qui a amené l'intervention des nations anglo-saxonnes dans la Grande Guerre. Il nous avertit aussi de l'effet désastreux des manifestations d'étudiants français contre les étudiants étrangers.

Une autre cause de malentendu entre les Anglo-Saxons et nous est le traité de Versailles.

Pendant les mois qui suivirent l'armistice, les Anglais [et les Américains] ont cru à son équité et à la possibilité de son application. Mais bientôt s'opéra un revirement... Le traité apparut, après que la psychose de guerre se fut dissipée, comme un diktat conçu dans un esprit de guerre, imposé par la force et vicié par conséquent à son origine. Il fut considéré comme visant à maintenir l'Allemagne dans une situation d'infériorité économique, juridique et politique. De ces prémisses on tira la conclusion : pour établir la paix sur des bases solides, il faut opérer une révision de certaines clauses du traité.

Ces sentiments s'associèrent à ceux inspirés par la vieille politique de l'équilibre, quoique les Anglais y fussent beaucoup moins attachés que par le passé; ils craignirent que la France devienne trop forte; maintenant, ils commencent à être préoccupés pas une Allemagne trop puissante. Les assassinats de Hitler, son absolutisme, ses armements démesurés, ses persécutions religieuses, ont fait beaucoup de tort à l'Allemagne. Le changement s'est produit même aux Etats-Unis :

Avant l'arrivée de Hitler au pouvoir, le sentiment y était dans l'ensemble germanophile... On en voulait surtout à la France de s'opposer, par ses exigences en matière de réparations, au retour de la prospérité dans le monde... Le malentendu des dettes interalliées subsiste, mais le temps et la bonne volonté effaceront peu à peu l'amertume créée.

Souhaitons-le, mais j'ai de la peine à le croire; des paiements partiels seraient à mon avis nécessaires. Seulement, si M. Hérisson me semble trop optimiste sur ce point, je n'en dois pas moins souhaiter que son excellent livre ait beaucoup de lecteurs en France.

M. l'amiral Castex, professeur de stratégie, dans un petit livre, d'ailleurs fort suggestif, expose les *vicissitudes d'une manœuvre stratégique* soi-disant exécutée **de Gengis-Khan**

à Staline. Malgré l'abondance de renseignements intéressants sur lesquels l'auteur étaie sa théorie, l'inexistence de cette manœuvre (au sens où l'entend l'amiral) est évidente.

La première partie de sa thèse est que pour Gengis-Khan « l'Ouest était l'objectif principal ». Ce n'est pas dans les textes (qu'il ne connaît pas plus que moi) que l'amiral l'a trouvée: il l'a vue avec son imagination, mais en réalité l'histoire de Gengis-Khan prouve simplement qu'il a cherché à arrondir ses possessions de tous côtés au gré des circonstances. Une maxime secondaire du cours de M. Castex vient d'ailleurs tirer ce professeur d'affaire : « L'*action de sûreté* vers l'Est occupera Gengis-Khan pendant une dizaine d'années ». Or, si pendant les dix années suivantes, il fit il est vrai la guerre à l'Ouest, il revint ensuite dans sa capitale et mourut deux ans plus tard au siège de Ning-Hia, en Chine.

Ayant décrit cette manœuvre imaginaire M. Castex explique celle bien plus imaginaire de Nicolas II, le tsar de la conférence de La Haye. Cette prétendue manœuvre a eu pour origine la conquête de la Sibérie. Aucun tsar n'a ordonné celle-ci; elle a été effectuée par des trappeurs qui, pourvus d'armes à feu, ont pu facilement soumettre des nomades civilisés, mais mal armés. Puis, en 1858 et en 1860, l'empereur de Chine, menacé au Sud par les Kaipings, accorda à la Sibérie un débouché dans ses possessions incultes du Nord : il constitua la Province maritime (1860). L'exemple du chemin de fer Transpacifique prouvant que la voie ferrée est l'instrument essentiel de la colonisation, vers 1893, les Russes commencèrent la construction du Transibérien; elle les conduisit à demander le droit de passer à travers la Mandchourie et un port en eau ne gelant pas; la guerre de 1904-1905 leur a fait perdre le second et le droit d'occuper la Mandchourie. La Russie en resta là jusqu'à l'avènement du bolchévisme. Celui-ci n'a pas plus fait d'actions de guerre de ce côté qu'à l'ouest : il est pacifique. M. Castex confond *propagande* et *manœuvre stratégique :* la propagande des Soviets s'exerce partout, mais c'est simplement celle du marxisme; de même les Italiens font partout celle en faveur du fascisme; elle n'est pas plus « stratégique » que celle des Russes. Les Soviets ont

même donné une preuve du caractère pacifique de leur politique en Chine: quand les Japonais envahirent la Mandchourie, les Soviets auraient pu aisément les y devancer et occuper la portion transversale de la ligne du chemin de fer de l'Est Chinois; ils pouvaient dire aux Japonais : « part à deux; si vous prenez la Mandchourie du sud (la plus riche), nous, nous prenons celle du nord où nos intérêts sont prépondérants »; ils ne l'ont pas fait.

La seule manœuvre soviétique effectuée par les Soviets l'a été au traité de Rapallo; c'était l'alliance russo-allemande. Elle étreignait la Pologne de telle façon qu'elle n'était plus guère défendable. Hitler a dénoncé cette alliance, *faute énorme,* qui a rendu *momentanément* impossible l'alliance germano-italo-russe, qui serait presque irrésistible. Les Soviets, par pacifisme ou *par tactique* (pour donner une leçon à l'Allemagne?) ont alors conclu de nouveau l'alliance franco-russe. M. Castex n'a pas eu une compréhension claire de cet événement. Il l'a intitulé: « Déclin de la manœuvre soviétique, perte de l'initiative des opérations, retour à la défensive », jargon technique qui ne saurait celer que les théories de M. Castex ont été pour lui comme un brouillard qui l'a empêché d'expliquer exactement ce qui s'est passé.

M. Albert Renard, ancien sénateur belge, fut le premier à réclamer en novembre 1918 l'annexion de Eupen, Malmédy et Saint-Vith à la Belgique. Un plébiscite eut lieu sur cette question dans le pays contesté le 23 juillet 1920; le rattachement à la Belgique fut voté par 33.726 voix contre 271. Mais, malgré cette majorité formidable, les Allemands (et même des socialistes comme Breitscheid) contestent la légitimité de l'annexion; il y a cinq ans, M. Renard, dans un livre courageux intitulé *Paix ou Guerre?* avait combattu leurs prétentions et critiqué leurs arguments. Il vient de lui donner une suite sous le titre **Sécurité! d'abord.** C'est un recueil d'articles de polémique qui fait connaître les prétentions allemandes et dévoile les moyens sournois employés pour les faire triompher : une propagande infatigable et l'infiltration de gens de langue allemande dans le territoire convoité. A Malmédy, leurs efforts paraissent avoir été infructueux,

mais ils ont eu des succès à Eupen. L'indifférence de beaucoup de Belges pour la question facilite l'exécution de ce plan. On ne peut trop louer M. Renard d'employer sa vaillante plume à le faire échouer.

MÉMENTO. — Périodiques : *Affaires étrangères;* 22, rue Soufflot. Juillet 1935; M. Delume : Espagne, symptômes de lutte sociale (Rouges et Blancs, escomptant peut-être la neutralité d'une masse qu'ils ne peuvent conquérir, font poindre à l'horizon des menaces de guerre sociale).

L'Année politique française et étrangère; Alcan, octobre 1935; Paul Berline : La situation de la classe ouvrière en Russie (L'ouvrier russe se nourrissait mal du temps du tsar. Il dépensait par mois 5,39 roubles pour sa nourriture, soit 21,5 % de son salaire mensuel de 25 roubles. Mais si l'ouvrier soviétique veut acheter les modestes produits dont se nourrissait l'ouvrier d'avant-guerre, il doit dépenser à cet effet 139 roubles, soit 85,8 % de son salaire... Les salaires sont répartis en huit catégories et varient dans la proportion de un à trois... L'égalitarisme en matière de salaire est condamné comme « bourgeois » et « contre-révolutionnaire ». A la 17e Conférence du Parti, Kouïbychev l'a qualifié de « religion des imbéciles ». Il a ajouté: « Jamais les communistes n'ont défendu l'égalité comme telle. L'égalitarisme petit-bourgeois est le plus grand obstacle au développement du socialisme... » L'absence de chômeurs s'explique, non par la supériorité de l'économie « planifiée », mais par les défauts de l'économie soviétique... Pour les moindres fautes, les paysans et les ouvriers sont arrêtés et exilés en Sibérie... On peut en évaluer le nombre à 5 millions : cette masse humaine est soustraite au marché du travail.)

Berichte zur Kultur- u. Zeitgeschichte; Wien, Reinhold, sept 1935 (L'Europe est menacée d'un grand danger bolcheviste, non par le parti communiste russe (il est trop occupé en Russie pour cela et couvre d'un flux de paroles révolutionnaires l'affaiblissement de son agitation)... Le vrai danger bolcheviste résulte plutôt de la continuation d'états économiques et sociaux indignes de l'humanité; ils conduisent nécessairement à des explosions d'indignation, et s'ils ont lieu sous le drapeau du bolchevisme, à un chaos anarchique.)

Hamburger Monatshefte für auswärtige Politik; Hamburg, das Institut für ausw. Politik. Juli 1935 (Le point 2 du protocole russo-tchécoslovaque n'impose l'obligation de secours que si l'une des parties est attaquée par l'Allemagne. De plus il ne l'impose à la Tchécoslovaquie que contre l'Allemagne. Enfin il le fait dépendre de l'inter-

vention de la France : il souligne donc l'influence de celle-ci dans l'Europe orientale).

Le Monde slave; P. Hartmann, août 1935; Jacob Rappoport : Chronique polonaise (Les peuples polonais et allemand pensent tout autrement que leurs chefs en ce qui concerne leurs rapports; la moindre cause de cette divergence de vues n'est pas l'oppression qui, malgré toutes les déclarations d'amitié, pèse sur les minorités... La loi sur les tenures héréditaires (*Erbhof*) constitue un grand danger pour la propriété polonaise en Allemagne... La presse gouvernementale polonaise continue à attaquer la Tchécoslovaquie et parle d'oppression des minorités polonaises dans ce pays; elle soutient les prétentions révisionnistes de la Hongrie... Depuis que les grandes persécutions des Ukrainiens ont commencé en Russie, ceux-ci ont voulu créer en Pologne un centre pour leur vie culturelle et nationale... « L'existence d'un peuple ukrainien de 40 millions d'âmes, a dit au Sejm leur député, est un fait, et les 6 millions d'Ukrainiens qui vivent actuellement à l'intérieur de la Pologne auront un jour une influence décisive sur l'évolution ultérieure des relations polono-ukrainiennes. »... Le ministre de l'intérieur répondit de façon à dissiper l'illusion qu'une solution du problème ukrainien soit possible en Pologne... L'appauvrissement fait des progrès toujours plus grands en Pologne... Le revenu du peuple polonais entre 1929 et 1933 a baissé de plus de 15 %).

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Albert Champdor : *Terres et Dieux de Syrie.* Avec 12 illust. h. t.; Attinger. 16,50

Divers : *Le Grand-Duché de Luxembourg,* publié à l'occasion de l'Exposition universelle et internationale de Bruxelles; Luxembourg-Bruxelles. » »

Histoire

Gaston Letonnelier : *Les Cahiers de doléances en Dauphiné.* (*Coll. d'études sur Grenoble pendant la Révolution française* sous la direction de F. Vermale); Arthaud, Grenoble. » »

Indianisme

Jean Marques-Rivière : *Le bouddhisme au Thibet;* Baudinière. » »

Littérature

André-Marie Ampère : *Correspondance*, publiée par L. de Launay avec le concours de l'Académie des Sciences (Fondation Loutreuil) et du Ministère de l'Education nationale; Gauthier-Villars, 2 vol. 60 »

Lucien Cattan : *Essai sur Walter Pater;* Picart. 15 »

Chanoine L.-Cl. Delfour : *La piété de Gœthe;* Aubanel, Avignon. » »

Marcel Durey et Louis Henri Martin : *Le premier amour secret de Henri IV;* Libr. Despeyroux, Nérac, Lot. 10 »

Hélène Iswolsky : *L'homme 1936 en Russie soviétique;* Desclée De Brouwer. 6 »

W. N. et L. A. Kellog : *Le singe et l'enfant.* (Coll. *Les livres de nature*); Stock. 12 »

Klinger : *Faust, sa vie et ses actes et sa descente aux enfers.* Traduction par Henri Roger; Figuière. 15 »

Henri Lambert : *Vie du XIIIe César;* L'En Dehors, Orléans. » »

Louis Landré : *Leigh Hunt 1784-1859.* Contribution à l'histoire du Romantisme anglais. Tome I : *L'Auteur,* d'après des documents nouveaux. Tome II: *L'Œuvre,* avec une bibliographie nouvelle; Belles Lettres. 100 »

Ernest Seillière : *Léon Bloy, psychologie d'un mystique.* Nouv. Revue critique. 15 »

Docteur R. Verbrugge : *Yuan Che-K'ai, sa vie, son temps* (*Les grandes figures de l'Orient,* tome IV); Geuthner. » »

Mœurs

Gaston Gros : *Vingt ans de corruption;* Baudinière. » »

Gabriel Vanel : *Le Second Empire,* souvenirs d'un contemporain. Préface d'Octave Aubry; Edit. Marigny et Joly, Caen. 16,50

Ouvrages sur la guerre de 1914

Docteur Léon Baros : *Quelques impressions de guerre;* Figuière. » »

Ernst Carl : *Seul contre l'Angleterre,* souvenirs d'un as de l'espionnage allemand 1914-1918, traduit de l'allemand par Henri Thies; Nouv. Revue critique. 12 »

Philosophie

Michel Fénart: *Les assertions bergsoniennes;* Vrin. 30 »

Etienne Gilson : *Le réalisme méthodique;* Téqui. 12 »

Poésie

Emile Dernay: *Trente-six fables et apologues.* Illust. de B. de Guinhald, Le Petit fils, Blache, etc.; Les Amis de La Fontaine, 85, rue Lamarck, Paris. 12 »

Frantisek Halas : *Vieilles femmes,* traduit du tchèque par H. Jelinek et J. Pasquier; Borovy, Prague. » »

Louis Louveau-Champlon : *Les humbles pathétiques;* Soubiron, Alger. » »

Paul Maheval : *Evasion nocturne;* Edit. Nationales. » »

Blanche Maschino : *La chaine des temps;* Revue moderne des arts et de la vie. 12 »

Achille Segard : *Réflexes.* (*Les œuvres d'art, les Paysages, Sports,* suivis de *La Porte de Corail;* Libr. Jean de Pellieux. » »

Henri Tilleul : *Du printemps à l'automne;* Edit. de l'Ouest, Angers. » »

Politique

Edouard Driault : *La paix de la France. La politique internationale de l'après-guerre 1918-1935;* Ficker. 25 »

Charles Gibert: *La S.D.N. s'amuse;* Baudinière. » »

Roger Labonne : *Le tapis vert du Pacifique;* Berger-Levrault. 12 »

Jean Meuvret : *Le territoire de Me-*

mel et la politique européenne; Hartmann. 5 »
Philippe Simon : *Essai d'une doctrine radicale;* Cahiers de la Quinzaine. » »
André Tardieu : *La révolution à refaire.* I: *Le souverain captif;* Flammarion. 12 »
Paul Vaucher et Paul Henri Siricix : *L'opinion britannique, la Société des Nations et la guerre italo-éthiopienne;* Hartmann. 5 »

Préhistoire

Jean Capont : *L'Egypte des Pharaons.* Dr G. Contenau: *L'Asie occidentale ancienne.* (*Histoire de l'Orient ancien*); Hachette. 25 »
Louis Delaporte: *Les Hittites.* Avec 34 fig. au trait, 3 cartes et 4 planches h. t. (Coll. *L'Evolution de l'humanité,* dirigée par Henri Beer); Renaissance du livre. 40 »

Questions juridiques

Geo London : *Les grands procès de l'année 1935;* Edit. de France. 12 »

Questions médicales

Andréa Majocchi : *Une vie de chirurgien,* traduit et adapté de l'italien par la Comtesse de Gencé; Albin Michel. 20 »

Questions militaires et maritimes

L. Haffner : *A l'assaut des Océans.* Avec 235 dessins de l'auteur. Préface de M. A. Rio; Nouv. Revue critique. 25 »
Henri Tribout : *Le général Poncelet 1788-1867.* Préface de Maurice d'Ocagne; libr. Georges Saffroy. 12 »

Questions religieuses

Henri Terquem : *Le linceul de Turin serait-il le véritable linceul du Christ?* étude scientifique avec 3 reproductions; Picard. » »

Régionalisme

Henri Pensa : *Contes et légendes de Bourgogne;* Revue du Centre, — et Poinsot, 5, quai Voltaire, Paris. » »

Roman

France Adini : *Sirènes;* Edit. Albert. 12 »
Philippe Amiguet : *Race de Calvin;* Albin Michel. 15 »
José Bernard : *Le mort dans la forêt,* roman policier; Edit. de France. 6 »
Claire et Line Droze : *La foire aux maris;* Flammarion. 12 »
Emile Henriot : *Tout va finir;* Plon. » »
Yves Le Febvre: *Clauda Jégou paysan de l'Arrée;* Les Cahiers bretons, Amiens, Somme. 12 »
René Maria : *La grande passerelle,* roman transatlantique; Flammarion. 12 »
Joseph-Louis Sanciaume: *L'étreinte de la peur,* roman policier; Edit. de France. 6 »
Sarrazin : *A l'assaut du soleil couchant.* Préface d'Edouard Herriot; Figuière. 12 »
Victor de Stahl : *Gypsa.* Dessins de Pierre Lavalley; Moncho, Rabat. » »
Marcelle Tinayre : *Gérard et Delphine. La porte rouge;* Flammarion. 12 »
Sigrid Undset: *La couronne. Christine Lavransdatter,* traduit du norvégien par A. Avenard. Préface d'André Bellessort; Stock. 24 »
Etienne Valat : *Ce que la femme veut;* Edit. La Bourdonnais. » »
Luc Valti : *Courtisane au sang bleu;* Baudinière. » »

Sciences

A. Balloul : *Cours de chimie. Chimie générale et métalloïdes à l'usage des candidats aux concours administratifs et techniques*; Eyrolles. » »

Jacques Bussit : *Recherches analytiques sur l'arginine et l'histidine*; Hermann. 20 »

Lee A. Dubridge Ph. D.: *New theories of the Photoelectric effect*; Hermann. 12 »

J.-H. Fabre : *La vie des guêpes.* Avec des illust.; Delagrave. 12 »

Pierre Fleury : *Mesures géométriques.* Longueurs, micrométrie. Angles. Surfaces. Volumes, compteurs de fluides; Hermann. 20 »

M. Freundlich : *Thixotropy*; Hermann. 12 »

André Lalande : *Les thermostats pour les températures moyennes*; Hermann. 15 »

Pierre Massé : *Hydrodynamique fluviale. Régimes variables*; Hermann. 18 »

W. Mund : *L'action chimique des rayons alpha en phase gazeuse*; Hermann. 15 »

M. Quintin : *Activité et interaction ionique.* 1re partie: *Exposé théorique*; Hermann. 8 »

M. Julien et Y. Rocard : *La stabilité de route des locomotives.* 2e partie; Hermann. 15 »

R. Sutra : *Contribution à l'étude de la constitntion de l'amidon*; Hermann. 15 »

Jean J. Trillat : *La diffraction des électrons dans ses applications*; Hermann. 18 »

Sociologie

Fr. Engels : *Œuvres complètes. La campagne constitutionnelle en Allemagne. La guerre des paysans.* Traduit par Bracke (A. M. Desrousseaux). Avec une carte h. t.; Costes. 12 »

Paul Reynaud : *Jeunesse, quelle France veux-tu?* Dialogue avec le lecteur sur les crises et les réformes; Gallimard. 3,50

Antoine Scheikevitch : *Le socialisme, c'est la barbarie*; Alliance démocratique. 1 »

Varia

Walt W. Wilm et A. Chaplet : *Gaz de guerre et guerre des gaz. Une initiation bien à la portée de tous. Les secrets de la guerre prochaine.* Avec 18 illustr.; Publications Papyrus. 10 »

MERCURE.

ÉCHOS

Mort d'Albert Thibaudet. — La maison des Goncourt. — A la Bibliothèque Nationale. — Au Musée Condé. — Un jugement quasi officiel des lettres et des arts sous le Second Empire. — A propos d'un article de Sir Thomas Barclay. — Vers retrouvés d'Henry Becque. — Une traduction de M. A. de Falgairolle. — La Ballade de l'abonné. — Erratum. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Mort d'Albert Thibaudet. — Albert Thibaudet est mort subitement à Genève le jeudi 16 avril à l'âge de soixante-deux ans. (Il était né à Tournus, près de Mâcon, le 1er avril 1874.)

Il avait fait ses études au lycée de Lons-le-Saulnier, puis à Louis-le-Grand et en Sorbonne. Agrégé d'histoire et de géographie, il enseigna à Grenoble, Besançon, Clermont-Ferrand, Annecy, Draguignan puis aux Universités d'York, d'Upsal et, depuis 1925, de Genève, où il était titulaire de la chaire de littérature française.

Il donna à *la Phalange*, en 1910, ses premiers essais (*Notes sur un voyage en Grèce; Stéphane Mallarmé*) qu'il développa et réunit en

volume sous les titres *La Poésie de Stéphane Mallarmé* (1912) et *les Heures de l'Acropole* (1913). A *Maurras* (1920), *Barrès* (1920) et *Bergson* (1922), il consacra ensuite trois volumes avant de publier son *Flaubert* (1922), qu'il refondit et augmenta considérablement dans la réédition de l'année dernière. Il admirait profondément en Flaubert « un des plus grands créateurs de formes qu'il y ait dans les Lettres françaises ». *Le liseur de romans*, recueil de critiques (1923); *Intérieurs;* études sur Baudelaire, Fromentin et Amiel; *Etranger*, trois essais sur la littérature anglaise (1926); *la République des professeurs* (1928); *Cluny* (1928); *Physiologie de la Critique* (1930); *Stendhal* (1931), complètent la bibliographie de ses ouvrages publiés. Mais il faut souhaiter que ses amis groupent méthodiquement bon nombre des articles qu'il donna, sur les sujets les plus divers, à la *Nouvelle Revue française*, au *London Mercury* et aux *Dagens Nyheter* de Stockholm. On y trouverait la mesure de cet esprit encyclopédique.

Rien n'était plus éloigné des tendances universitaires que la critique de ce professeur. Non qu'il combattît la méthode de ceux qui, professionnellement, « savent, lisent et ordonnent »; mais il estimait que cette méthode n'était pas tout et il se gardait des jugements qui se répètent et se délayent. Il entendait faire état de ce qu'il appelait la critique parlée et la critique d'artiste. En bref, ce grand essayiste eut pour premier mérite de ne jamais perdre le contact avec la vie quotidienne, avec l'actualité universelle dans ses « Réflexions sur la Littérature ». Le dernier article qu'il donna, sous cette rubrique, à la *Nouvelle Revue française* (1er avril) en témoigne. Constatant, comme l'a fait récemment Georges Duhamel, que le livre est menacé, que « la corde littéraire est détendue », il écrivait :

> Il n'y a pas de place pour l'unique dans les Etats totalitaires. Pas de place, à plus forte raison, pour la poésie, qui est surtout une retraite vers l'unique. D'où une défaillance littéraire générale où il est impossible que les Etats non-totalitaires (pour combien de temps?) comme la France ne soient pas pris à leur tour. Nous avons vécu dans un monde où la peau de chagrin littéraire pouvait donner encore l'équivalent de tout. Comme la voilà rétrécie, inopérante!...

Tout ce qu'il y a de tristesse dans cette exclamation d'un homme qui ne vivait que pour le culte des Lettres!... Et le titre même de cette dernière page de Thibaudet n'est-il pas comme un cri d'alarme : *Attention à l'Unique!* — L. DX.

§

La Maison des Goncourt. — Nous avons signalé, dans le *Mercure de France* du 15 juillet 1932 que, sur l'initiative du préfet de la Seine Edouard Renard et de M. Lucien Descaves, la Ville de Paris avait acquis, de M. Georges-Paul Liger, moyennant le prix forfaitaire

de 820.000 francs, la nue-propriété de l'hôtel particulier appartenant à celui-ci, 67, boulevard de Montmorency, hôtel dit des Goncourt. C'est là que mourut Jules de Goncourt, qu'Edmond installa son « grenier » et d'où partit le cortège funèbre de l'aîné des deux frères.

L'usufruit avait été réservé à M. Georges-Paul Liger, la Ville de Paris s'étant réservé de ne prendre possession de l'immeuble que le jour du décès de l'usufruitier.

Or, M. Georges-Paul Liger vient de mourir à l'âge de 83 ans. Ses obsèques ont eu lieu le 4 avril dernier.

La Ville de Paris a donc maintenant la pleine propriété de l'hôtel et pourra, comme il avait été prévu, en faire un « Musée Goncourt » qui serait le siège social de l'Académie.

Mais, en dehors des formalités administratives, dont le règlement demandera sans doute quelque temps, des questions d'argent sont soulevées par ce legs. Des membres de l'Académie Goncourt s'inquiètent du budget qu'il leur faudrait prévoir pour cet immeuble et son aménagement en musée. La Compagnie n'est pas riche...

On envisage une solution : la Ville de Paris resterait propriétaire, organiserait le Musée, d'accord avec l'Académie, et nommerait un conservateur. Dans cette hypothèse, un nom s'imposerait tout de suite : celui de M. J.-H. Rosny, président de la Compagnie. Le beau geste de la Ville aurait ainsi sa plus heureuse conclusion. — L. DX.

§

A la Bibliothèque Nationale. — La période des vacances d'après Pâques est une bonne occasion pour parler des améliorations qui pourraient être apportées à ses services. Son Administrateur a écrit sur ce sujet un article très intéressant dans un des derniers numéros de la *Revue des Deux Mondes;* on ne fait donc, ici, que suivre son exemple.

La principale amélioration, aux yeux de beaucoup de lecteurs, consisterait à leur communiquer la cote des ouvrages déposés, le lendemain, si possible, de leur dépôt, et à insérer, si possible, dans la quinzaine, la fiche cotée dans les deux Catalogues mobiles, Auteurs et Matières, complémentaires du grand Catalogue imprimé. Actuellement cette fiche cotée n'est connue qu'au bout de plusieurs mois, quand ce n'est pas au bout de plusieurs trimestres. C'est très fâcheux.

Autre mesure louable : charger un des bibliothécaires de suivre les catalogues périodiques des libraires et bouquinistes, ainsi que ceux des ventes de livres dans les divers hôtels de vente de la France, de façon à acquérir les livres qui manquent à la Bibliothèque nationale (il y en a beaucoup plus qu'on ne croit).

Troisième mesure : préparer dès maintenant pour l'année 1950 l'établissement d'un supplément au catalogue imprimé en cours de publication qui en est à la lettre P et qui sera vraisemblablement fini dans quelques années. Ce supplément comprendra beaucoup d'auteurs des lettres A, B, etc..., puisque le premier volume du Catalogue date de 1897. Avec ce supplément, le Catalogue sera complet jusqu'en 1850 et il n'y aurait alors qu'à imprimer un Supplément tous les cinquante ans en refondant les deux de chaque siècle en un à chaque changement de millésime, ce qui est facile. Le premier Supplément, qui tiendrait sans doute 15 à 20 volumes, devrait être imprimé en un an, deux au plus.

Enfin, je note quelques améliorations plus modestes : Que la salle de travail soit mieux chauffée (autrefois les lecteurs pouvaient appuyer leurs pieds sur un tuyau où circulait un courant d'air chaud); que le surveillant de la salle allume l'électricité dès que la lumière baisse (quelquefois on tarde trop) ; que, suivant la formule des magasins, la plus grande complaisance soit recommandée au personnel (les vieux lecteurs, même un peu ennuyeux, ont droit à l'indulgence, ce sont des bibliothécaires, eux aussi !) ; que la salle des Catalogues soit sur le même plan que la salle de travail, pour éviter à ces vieux lecteurs les escaliers à monter et à descendre trop souvent; qu'il en soit de même des w.-c. et que ceux-ci soient *tous* à l'anglaise et non à la turque, pour la commodité des messieurs âgés ou impotents.

Enfin, une certaine propagande en faveur de la *Société des Amis de la Bibliothèque nationale* pourrait être faite parmi les habitués de la salle de travail et de la salle ovale des journaux (celle-ci n'a pas encore le personnel suffisant, ce qui est bien regrettable). Ces habitués, s'ils étaient abonnés à un cabinet de lecture privé, auraient à payer un prix d'abonnement; pourquoi ne considéreraient-ils pas comme en tenant la place leur cotisation à la Société dont il s'agit, qui fait toute l'année d'excellente besogne? — S.-A.

§

Au Musée Condé. — Le Musée Condé à Chantilly sera ouvert du dimanche 12 avril au dimanche 18 octobre de 13 à 17 heures. Entrée gratuite les jeudis, dimanches et jours de fêtes légales, payante les samedis. Le parc restera ouvert les mêmes jours jusqu'à 18 heures. Musée et parc seront fermés les jours de courses.

Du 2 mai au 2 juillet, exposition de *Dessins et Eaux-fortes des Ecoles flamande et allemande;* du 4 juillet au 27 août, exposition de *Reliures armoriées;* du 29 août à la fermeture, exposition de *Belles dames de Brantôme, dessinées par Clouet.* — (*Communiqué.*)

§

Un jugement quasi officiel des lettres et des arts sous le Second Empire. — A propos d'un gazetier d'autrefois, qui s'était moqué de *Tristan et Isolde*, Auriant constate dans le *Mercure* du 15 avril (*Echos*, p. 446) qu'on avait mauvais goût sous le Second Empire. Nous pouvons citer un ouvrage semi-officiel, qui date de cette époque, et où les jugements sur l'art et la littérature atteignent à un tel degré d'erreur et de sottise qu'il faut le voir pour y croire. Il s'agit d'une *Histoire populaire contemporaine de la France*, qui fait suite à l'*Histoire populaire de la France*, qu'avait publiée, chez Hachette, Victor Duruy. Ni l'une ni l'autre ne porte un nom d'auteur. Mais elles sont conçues sur le même modèle, portent de nombreuses illustrations dues aux mêmes artistes, ont leurs titres disposés de la même façon, dans les mêmes caractères, avec les mêmes ornements; et enfin, si l'*Histoire contemporaine* n'est pas de Duruy en personne, elle est de ses collaborateurs et disciples, et c'est sous ses auspices qu'elle a été présentée.

L'*Histoire populaire* de Duruy va jusqu'à la mort de Napoléon Ier; elle parut en 1863. L'*Histoire contemporaine* la suivit immédiatement (de 1864 à 66). Chacune est en quatre volumes grand in-octavo, qu'on trouve encore souvent aujourd'hui chez les bouquinistes.

Duruy fut ministre de l'Instruction publique de 1863 à 69. Plus tard, il fit partie de l'Académie des inscriptions, de l'Académie des sciences morales et enfin de l'Académie française; et tout lettré sait que son *Histoire des Romains* est encore très estimée.

Or, dans cette *Histoire contemporaine*, dont il fut au moins l'inspirateur et à laquelle son prestige de grand-maître de l'Université donnait une sorte d'autorité particulière, les chapitres consacrés à la revue des lettres et des arts appellent les remarques suivantes.

En général, les œuvres de valeur qui avaient conquis la renommée sous la Restauration ou la monarchie de Juillet (celles de Lamartine, Hugo, Balzac, etc.) sont jugées sans trop d'absurdité. C'est que celles-ci étaient déjà classées par la critique. Mais, pour les quinze ou vingt années qui précèdent 1866 (date du dernier volume), c'est l'aveuglement pur et simple.

La poésie d'abord. Victor Hugo a gâté son talent; ni les *Contemplations* ni la *Légende des Siècles* ne valent les recueils de sa jeunesse. Béranger, mort depuis peu, est célébré comme un grand poète. Dix-huit lignes sont consacrées à Victor de Laprade et deux lignes et demie seulement à Leconte de Lisle. Les voici :

> M. Leconte de Lisle se modèle sur M. de Laprade; il décrit bien; il travaille son vers; sa poésie ciselée manque d'âme.

L'historien ne peut « résister au plaisir » de citer vingt-deux vers du père Viennet, ni de reproduire l'inepte sonnet *Les Deux Cortèges*, de Joséphin Soulary, dont il admire l' « art infini ». Il accorde à Ed. Grenier une meilleure note qu'à Leconte de Lisle :

M. Grenier a de l'élévation, de la justesse dans les idées; son vers a du mouvement, de la chaleur et, chose bien estimable dans notre temps, l'auteur respecte le goût.

Thalès Bernard aussi est mieux traité que Leconte de Lisle. Et l'on signale avec faveur Dupontavice du Heussey, Charles Alexandre, Rhéal, M. N. Martin, les « beaux vers » d'Eugène Mordret, le beau poème *Italia mia,* de Lebailly, dont un échantillon est offert à l'admiration du lecteur. Mais...

Mais on chercherait en vain le nom de Baudelaire.

Le chapitre sur le roman. Ah! voici le nom de Flaubert. C'est vite expédié. Le critique lui reproche d'être « de moins bonne école » qu'Edmond About et continue ainsi :

M. Flaubert s'est fait le peintre de la réalité, quelquefois la plus vulgaire, souvent la plus triste. Son roman de *Madame Bovary* lui a valu une rapide réputation. Mais s'il plaît par le talent, il repousse par le peu de moralité des peintures.

Quant à M. Feydeau, il a dû un succès trop peu mérité à l'exagération du système de M. Flaubert.

Il faut plutôt lire, dit l'historien (c'est-à-dire plutôt que Flaubert et Feydeau), il faut plutôt lire Gozlan, Enaut, Ulbach, Saintine, Achard, Mme Ch. Reybaud, Assolant, Muller, Alfred des Essarts, Elie Berthet, G. de La Landelle, Ernest Serret. Mais...

Mais nous cherchons en vain le nom de Stendhal.

Pour nous dédommager, nous pouvons, parmi les gravures, admirer quelques portraits de romanciers d'élite, chaque portrait accaparant presque une page : ce sont Octave Feuillet, Edmond About et... Elie Berthet.

Le dernier portrait est celui de Meyerbeer, car cette revue des choses de l'esprit — hélas! — se termine par la musique, et Meyerbeer a les honneurs d'une étude enthousiaste, près de 100 lignes. L'historien raconte ses débuts, ses voyages, l'effet de ses premiers opéras, et soudain, pris d'un subit accès de lyrisme, il s'écrie :

Arrivons bien vite à la date mémorable, à l'éclatante apparition d'un chef-d'œuvre qui n'a pas eu de modèle et qui n'aura pas d'imitateurs... Meyerbeer se révèle tout à coup, le front couronné de l'immortelle auréole; il arrive avec un monde nouveau, il a trouvé sa voie, il a créé, de toutes pièces, le nouveau drame musical, et il a marqué en même temps la limite du genre; il a dit à ceux qui seraient tentés de le suivre : « Vous n'irez pas plus loin! »

Je n'ai qu'à citer ses grandes œuvres, jouées sur tous les théâtres du monde, traduites dans toutes les langues et que tout artiste sait par cœur: *Robert le Diable*, les *Huguenots* et le *Prophète*...

Il est inutile, assurément, de faire remarquer combien cet ordre

impératif : « Vous n'irez pas plus loin! » mis dans la bouche de Meyerbeer, paraît aujourd'hui comique. Cependant, l'enthousiasme pour la musique de *Robert le Diable* n'empêche pas notre historien de rendre hommage à des compositeurs tels qu'Ambroise Thomas, Victor Massé, Mermet, Maillart, etc. Mais...

Mais c'est en vain que vous chercheriez le nom de Berlioz. Et pourtant, quand l'historien de 1866 décernait ses couronnes, la *Damnation de Faust* était connue (c'est-à-dire méconnue) depuis déjà vingt années.

Allons-nous triompher de ces jugements, prononcés voici 70 ans? Ferons-nous comme le Pharisien, et louerons-nous le Seigneur de ne pas nous avoir faits pareils à ces mauvais critiques? Mais qu'adviendrait-il de notre assurance et de notre superbe, si nous pouvions voir comment la postérité, dans 70 ans, parlera de nos jugements sur les hommes et les choses d'aujourd'hui?

Au lieu d'enfler notre orgueil, l'exemple de nos devanciers doit nous rendre modestes, pleins de doutes et de craints. Tâchons d'être moins sots et plus justes qu'eux! Mais...

Mais, à voir ce qu'on voit, il y aurait là-dessus trop de choses à dire. — L. M.

§

A propos d'un article de Sir Thomas Barclay. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Le 12 avril 1936.

A Monsieur le Directeur du *Mercure de France*.

Monsieur,

Je suis un lecteur assidu de votre Revue; ma prose a eu autrefois l'honneur d'être insérée dans ses « échos »; j'ai pu apprécier, comme tous les autres lecteurs, l'éclectisme dont se vante, à juste raison, ce périodique.

Aujourd'hui cependant, ce lecteur ne peut s'empêcher de venir vous confir ce qu'il pense sur un article paru à la page 187 du fascicule du 1er avril courant.

Le rédacteur du thème — sir Thomas Barclay — me paraît faire découler du traité de Versailles la situation peu enviable dans laquelle git aujourd'hui notre pays.

A qui doit-on ce traité? — Votre correspondant reconnaît avoir été l'ami du Président Wilson. Il a vraisemblablement été aussi l'ami du Premier anglais Lloyd George, bien qu'il soit muet sur cette dernière fréquentation...

Dans sa longue dissertation — *ad usum Delphini* — que n'a-t-il parlé de l'évacuation, hélas! prématurée, de la Rhénanie par nos anciens alliés ou associés, qui a entraîné notre propre évacuation.

Si c'est au-dessus de la mêlée que notre auteur veut se tenir, à l'instar de Romain Rolland, le noble geste de ce philosophe doit, à mon avis, être suivi jusqu'au bout, et ce n'est pas seulement à nous qu'il devrait s'adresser, ne fût-ce que pour engager ses compatriotes à nous conserver leur aide précieuse et désintéressée.

C'est le cœur plein d'amertume que, de l'extrême Sud-Est du territoire,

un homme de la rue se croit obligé à faire entendre sa faible voix au milieu de toutes celles que vous n'aurez pas manqué d'entendre en ce moment.

Veuillez agréer, Monsieur le directeur, etc...

VICTOR BERGONDI,
Ancien conducteur des Ponts-et-Chaussées,
à Breil-sur-Roya (Alpes-Maritimes).

§

Vers retrouvés d'Henry Becque. — Retrouvés par hasard dans le *Figaro*, où ils parurent le 12 octobre 1893, en première page, sous le titre : *Vieille Parodie* (1) :

VIEILLE PARODIE

Oh! qui que vous soyez, laid ou beau, fol ou sage,
S'il ne vous est jamais venu par héritage
Du trois, ou des canaux, ou des chemins de fer;
Et qu'alors vous ayez trouvé beaucoup trop bête
De prendre un emploi sûr, tranquille, avec retraite,
Vous n'avez pas rêvé, vous n'avez pas souffert!

Si vous n'avez pas eu des ardeurs colossales
Quand un fiacre au galop passe chargé de malles,
De voir les mers du Sud, les sables du désert;
Et qu'alors indolent et mou comme un cadavre,
Vous n'ayez pas voulu n'aller que jusqu'au Havre,
Vous n'avez pas rêvé, vous n'avez pas souffert!

Si vous n'avez pas vu, dans vos fièvres exquises,
Les duchesses passer et passer les marquises,
Une rose à l'oreille et le sein découvert,
Et qu'alors vous ayez toujours fermé votre âme
A l'âme qui vous dit : « Le chien-chien à sa femme »,
Vous n'avez pas rêvé, vous n'avez pas souffert!

Si vous n'avez pas fait de la littérature
Si vous n'avez pas fait, durant la nuit obscure,
Le serment d'être About, Dumas fils ou Flaubert;
Et qu'alors, vous voyant sans un souffle artistique,
Vous n'avez pas voulu tomber dans la critique,
Vous n'avez pas rêvé, vous n'avez pas souffert.

HENRI BECQUE.

Cette vieille parodie ne figure pas parmi les poésies recueillies dans le tome VII des œuvres complètes de Becque (Paris, 1926) et elle semble avoir échappé aux recherches de M. Arnaoutovitch, le minutieux biographe de l'auteur des *Corbeaux*. — AURIANT.

§

Une traduction de M. A. de Falgairolle. — Parmi les annonces de notre numéro du 15 avril dernier, un placard de publicité signale un livre de M. Miguel Luis Rocuant, *Sur la Barque d'Ulysse*, publié en traduction française dans les éditions Aubier. Il n'est pas

(1) C'est en effet la parodie d'un poème de Victor Hugo (*Feuilles d'automne*).

inutile d'ajouter que le traducteur est M. Adolphe de Falgairolle, dont le talent est bien connu de nos lecteurs.

§

La Ballade de l'abonné.

De ton mauve est la couverture
Soit entre le rouge et le bleu
Dans une agréable mesure
Pas de trop plus, pas de trop peu.
Sous cette gentille vêture
Ça chante clair, ça marche droit.
Que vous faut-il de plus? Ma foi,
Je me réabonne au *Mercure.*

L'esprit en mauvaise posture?
Qui vous a dit cela, Monsieur?
Arts, lettres en déconfiture?
Vous confondez constat et vœu.
Sans doute votre nourriture
Est faite d'auteurs sans aloi.
Pour éviter ce désarroi
Je me réabonne au *Mercure.*

Si je voulais, par aventure,
Lire tout ce qui naît, parbleu,
Il faudrait à cette lecture
Vouer mes jours, user mes yeux.
Alors, dans cette conjoncture
J'ai découvert le moyen coi
De tout savoir. Voici pourquoi :
Je me réabonne au *Mercure.*

ENVOI

Duhamel, voici des coupures!
Octante-cinq pour 12 mois.
Le plus content, c'est encor moi.
Je me réabonne au *Mercure.*

ALBERT TRONCHET.

§

Erratum. — Dans le poème de Maurice Pottecher; *Le cri du procellaire,* figurant au précédent numéro du *Mercure,* le déplacement d'un mot a altéré le rythme et le sens du troisième vers. Il faut lire :

Cette voix me parla, qui monte du silence.

§

Le Sottisier universel.

Et le sinistre de la cure, qui est une cure de pénitence pour les curés qui ont péché, et dont l'avant-dernier locataire a assassiné le mari de la femme de son bedeau, dont il était l'amant... — *Journal des Goncourt*, année 1885, tome VII, p. 55, édition 1936.

Est-ce que, oui ou non, l'Allemagne est prête à signer des pactes de non-agression avec des Etats qui ne sont pas directement ses voisins (Autriche et U. R. S. S. notamment)? — *Marianne*, 8 avril.

RIMBAUD (Alfred). Précieux manuscrit contenant trois poèmes des *Illuminations*... — Catalogue d'une vente faite à l'Hôtel Drouot (14-18 février).

VOLTAIRE. Dossier de quatre pièces et lettres concernant la relique de son cervelet. — Même catalogue.

Terpsichore en loge. Les candidats au Prix de Rome de peinture viennent de subir leur épreuve claustrale. — *Le Figaro*, 9 avril.

Il y a, au Père-Lachaise, où furent l'autre dimanche, les Amis de La Fontaine, un jardin charmant. Sous des acacias aux floraisons nuptiales, vous y découvrirez, en la belle saison, le tombeau d'Héloïse et d'Abélard, couchés sur la même pierre tumulaire, comme avant l'accident. Un peu plus bas, c'est une Académie: tombeaux de Boileau, de Racine, de Molière, de La Fontaine... — *Paris-Midi*, 10 avril.

A LA RECHERCHE D'UN MOTIF. — En vue de mettre à la retraite, par application du décret du 4 avril 1934, la dame Vincent (Alice), née Lemaçon, institutrice de la Charente, demeurant 59, boulevard Denfert-Rochereau, à Angoulême, le ministre de l'Education nationale se fonda sur le fait que le mari de ladite dame était femme d'un fonctionnaire, susceptible d'être mis à la retraite. — *L'Echo de Paris*, 31 mars.

La police de New-York vient de procéder à l'une de ces rafles psalmodiques qui lui sont familières, dans un effort soudain pour étouffer la vie pernicieuse du « gangland ». — *Paris-Midi*, 5 février.

Sa bonne femme et lui, mariés depuis quarante ans, vivaient des trois ou quatre ablettes qu'il tirait de l'eau, bon an mal an, dans les murs d'une grande usine. — *Le Matin*, 28 mars.

Dès que la foule a compris, elle pousse des cris, des hurlements, qui sont dénués de sens. Elle ne sait plus si elle voulait que Hauptmann mourût ou fût sauvé. Elle voudrait à la fois le porter en triomphe et le luncher. — *Paris-Soir*, 2 avril.

Brest, 28 février. — Un accident qui faillit être grave, mais n'en reste pas moins tragique, s'est produit... — *Echo de Paris*, 29 février.

COQUILLES.

Un citoyen, L. Lévy, déposa tout au début une potion préjudicielle demandant le renvoi du problème. — *Le Bien Public*, de Dijon, 26 mai 1931.

§

Publications du « Mercure de France ».

LA PUCELLE D'ORLÉANS, *Fille au grand cœur, Martyre et Sainte*, par Jean Jacoby. Un fort volume in-16 double-couronne, 15 francs.

LA FRANCE ET SA MISSION, *Essai de synthèse historique par un Etranger*, par Edouard Krakowski. Volume in-16 double-couronne, 15 fr.

Les Bois, les Champs et les Jardins. VIE ET MORT DES INSECTES, par Marcel Roland. Volume in-16 double-couronne, 12 francs.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCLXVII

—

CCLXVII N° 907. — 1er AVRIL

CCLXVII N° 908. — 15 AVRIL

CCLXVII N° 909. — 1er MAI

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1936.



ARMAND SALACROU

L'INCONNUE D'ARRAS

« La première pièce que j'ai montée a été PELLÉAS ET MÉLISANDE, puis j'ai créé UBU ROI et LE COCU MAGNIFIQUE. Aujourd'hui je présente **L'INCONNUE D'ARRAS** et j'en suis fier ».

LUGNÉ-POE.

Le 16 Août 1935, après lecture du manuscrit de *L'INCONNUE D'ARRAS*, M. Lugné-Poe écrivait à l'auteur : « Je te suis reconnaissant ; un croissant enchantement pour moi : *c'est le manifeste théâtral français attendu* ». *L'INCONNUE D'ARRAS*, mise en scène par M. Lugné-Poe, a été créée, à la Comédie des Champs-Élysées, le 22 Novembre 1935.

Un volume : **15** fr.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

HENRI DE RÉGNIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Moi, Elle et Lui

— *ROMAN* —

Un volume in-16. Prix. . . . . 15 »

Tous les romans de M. Henri de Régnier sont des romans d'amour, voluptueux, imagés, dramatiques, déchirants à d'autres endroits comme il convient aux peintures de cette passion, aux personnages nombreux, pittoresques et attachants, tantôt dans des décors du passé, tantôt dans des décors de notre temps. De *La Double Maîtresse*, qui fut son début comme romancier et qui est un livre inoubliable quand on l'a lu, en passant par *Les Amants Singuliers*, *Le Mariage de Minuit*, *Le Passé vivant*, *La Peur de l'Amour*, *L'Escapade et la Pécheresse*, à celui-ci : *Moi, Elle et Lui*, qu'il vient de publier, c'est la même lecture séduisante qui touche le cœur et fait rêver l'esprit, intéresse à la fois l'observation et la sensibilité.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

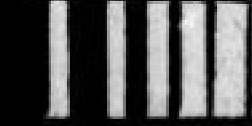
Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

Vente sur licitation, au Palais de Justice, à Paris, le 28 mars 1936, à 14 heures.

En 2 lots, de : 1° **IMMEUBLE DE RAPPORT** A PARIS (7e ARRONDISSEMENT)

29, RUE DE BELLECHASSE

Mise à prix : 500.000 fr. 2° PIÈCE DE TERRE, commune de **BOISEMONT** (Eure), triage des Marolettes. Contenance : 1 ha. 24 a. 90 ca. d'après titres et de 1 ha. 24 a. 85 ca. d'après cadastre. **Mise à prix : 4.000 fr.** S'adresser à : 1° Maître PELLERIN, avoué, 3 place St-Michel; 2° Maître Collet; 3° Maître Cadenet, avoué; 4° Maître Philippot, notaire; 5° Sur les lieux pour visiter.



KENNETH GRAHAME

—

Au royaume des Enfants
L'Age d'Or

Un volume in-16 double couronne, prix. . . . . . 12 fr.

Une opinion du journal VENDÉMIAIRE (20 décembre 1935) :

J'ai eu mon « petit Noël » avant la lettre, je l'ai eu par hasard; mais c'est toujours celui que vous n'attendez pas qui vous plaît le mieux. Je le dois — et cela aussi est assez inattendu — à un secrétaire général de la Banque d'Angleterre, mort d'ailleurs depuis quelques années.

Je ne suis pas près d'oublier le cadeau qu'il m'a fait. Ne croyez pas que le titre du donateur implique qu'il s'agisse d'un lot de ces valeurs à ce point convoitées que les hommes s'entre-tuent pour les conquérir, non, c'est beaucoup plus précieux, à mon sens, si précieux que certains de ceux qui détiennent la richesse du monde la sacrifieraient peut-être s'ils étaient sûrs de retrouver dans leur soulier, au matin du 25 décembre, leurs années d'enfance. Car c'est de cela qu'il s'agit et je ne veux pas vous intriguer plus longtemps puisque j'ai l'intention de vous faire partager ma bonne fortune.

En lisant *l'Age d'Or* de Kenneth Grahame, j'ai éprouvé la vraie bénédiction de me sentir tout à coup « l'éternel petit garçon » pour qui l'univers est une source de joies, la vie quotidienne une réalité que l'on ignore à force de rêves, de chimères, d'évasions. Cette œuvre, qui est classique de l'autre côté de la Manche depuis le longues années, vient seulement d'être traduite en français. Ce sera un régal pour beaucoup d'entre vous. Nous sommes sevrés, en France, de ce genre d'ouvrages bien nécessaires pourtant au réconfort des âmes, dans les temps chaotiques que nous vivons.

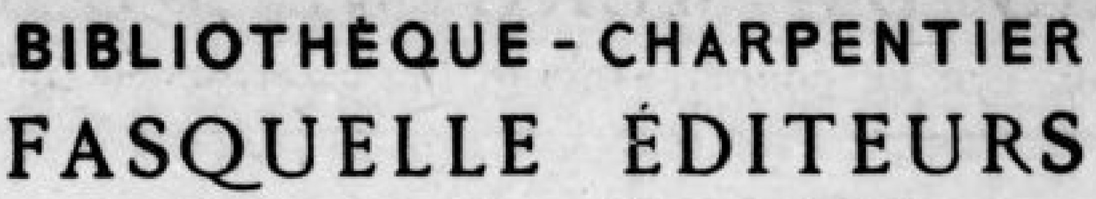
Il faut un don magnifique, un don rare et subtil pour évoquer son enfance sans la trahir. Je crois qu'il faut n'avoir jamais adopté définitivement l'univers des hommes — tout en s'en cachant par la ruse d'une vie, en apparence semblable à celle des autres — et se réfugier pour y poursuivre sa véritable existence, au féerique royaume des enfants d'où l'on ne s'était jamais évadé!

Tout secrétaire général de la Banque d'Angleterre qu'il fût, Kenneth Grahame dut demeurer toute sa vie un inadapté, un poète, chez qui les opérations de bourse n'affaiblirent jamais la réalité du rêve et de l'illusion. *L'Age d'Or* est une suite de souvenirs de petits enfants anglais, cinq frères et sœurs orphelins, élevés par des oncles et tantes, bons et dévoués, mais qui ne savaient point se pencher sur ces âmes enfantines qui, d'être plus incomprises devinrent plus vagabondes. Récit autobiographique plein de scènes d'intimité d'un charme subtil; on y sent le besoin éperdu et nostalgique de recréer, proche et vivant, le seul univers dont l'auteur aime les limites. Tous les chapitres sont d'une fraîcheur exquise ,c'est une ondée bienfaisante pour les pauvres types que nous sommes devenus. Les cinq, six, huit ans d'âge de ces petits Anglais, amoureux de l'herbe, des beaux cochons roses, des livres d'aventures et des rêves fous bousculent nos cinquantaines et les entraînent vers fraîcheur exquise, c'est une ondée bienfaisante, si totale qu'elle fait mesurer l'inutilité de ce qui a remplacé en nous le divin privilège de l'enfance : celui de pouvoir se créer un monde à soi, où l'on est seul avec ce que l'on aime.

Pendant trois heures, Kenneth Grahame m'a permis d'oublier que la misère, la sottise, la vanité, la cruauté régnaient en maîtresses sur l'univers des hommes. Ma fin d'année en sera sans doute éclaircie et je saurai mieux apprécier la joie pure des enfants en ce temps de Noël qui est le leur, après avoir ainsi repris avec eux un intime et délicieux contact.

L'Age d'Or est une œuvre belle et bonne qui apporte de la poésie aux âmes. Les enfants n'en ont point besoin, puisqu'elle les comble encore, mais croyez-moi, c'est pour les adultes le plus opportun des cadeaux; il les reposera en les consolant de la médiocrité de leurs semblables.

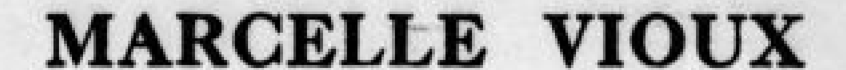
LA PIE BORGNE



BIBLIOTHÈQUE - CHARPENTIER

FASQUELLE ÉDITEURS

11, rue de Grenelle, PARIS



MARCELLE VIOUX

BELLE JEUNESSE

Un ROMAN très moderne où évoluent tous ceux de cette nouvelle génération, qui, avides d'espace, fuient les bars et les locaux enfumés pour aller vers une vie au grand air, saine et sportive, dans une quotidienne camaraderie entre jeunes gens et jeunes filles.

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier*.................................. **12** fr.

Édition Originale Sur Vélin-Bibliophile..... **30** fr.

Principaux romans du même auteur :

UNE ENLISÉE	AU SAHARA
UNE REPENTIE	LE DÉSERT VICTORIEUX
L'ÉPHÉMÈRE	LE REQUIN
LES AMANTS TOURMENTÉS	DEUX CŒURS BRISÉS
MARIE DU PEUPLE	LE ROI VAGABOND
FLEUR D'AMOUR	L'AMOUR SAUVEUR
MA ROUTE	JENNY DE LACOUR

Chaque volume, 12 francs.

LE VERT-GALANT (*Henri IV*)

gravures hors-texte, un volume, 15 francs.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

KENNETH GRAHAME

—

Au royaume des Enfants

L'Age d'Or

Traduit de l'anglais par LÉO LACK

Un volume in-16 double couronne, prix. . . . . . . **12** fr.

Une opinion du journal VENDÉMIAIRE (20 décembre 1935) :

J'ai eu mon « petit Noël » avant la lettre, je l'ai eu par hasard; mais c'est toujours celui que vous n'attendez pas qui vous plait le mieux. Je le dois — et cela aussi est assez inattendu — à un secrétaire général de la Banque d'Angleterre, mort d'ailleurs depuis quelques années.

Je ne suis pas près d'oublier le cadeau qu'il m'a fait. Ne croyez pas que le titre du donateur implique qu'il s'agisse d'un lot de ces valeurs à ce point convoitées que les hommes s'entre-tuent pour les conquérir, non, c'est beaucoup plus précieux, à mon sens, si précieux que certains de ceux qui détiennent la richesse du monde la sacrifieraient peut-être s'ils étaient sûrs de retrouver dans leur soulier, au matin du 25 décembre, leurs années d'enfance. Car c'est de cela qu'il s'agit et je ne veux pas vous intriguer plus longtemps puisque j'ai l'intention de vous faire partager ma bonne fortune.

En lisant *l'Age d'Or* de Kenneth Grahame, j'ai éprouvé la vraie bénédiction de me sentir tout à coup « l'éternel petit garçon » pour qui l'univers est une source de joies, la vie quotidienne une réalité que l'on ignore à force de rêves, de chimères, d'évasions. Cette œuvre, qui est classique de l'autre côté de la Manche depuis de longues années, vient seulement d'être traduite en français. Ce sera un régal pour beaucoup d'entre vous. Nous sommes sevrés, en France, de ce genre d'ouvrages bien nécessaires pourtant au réconfort des âmes, dans les temps chaotiques que nous vivons.

Il faut un don magnifique, un don rare et subtil pour évoquer son enfance sans la trahir. Je crois qu'il faut n'avoir jamais adopté définitivement l'univers des hommes — tout en s'en cachant par la ruse d'une vie, en apparence semblable à celle des autres — et se réfugier pour y poursuivre sa véritable existence, au féerique royaume des enfants d'où l'on ne s'était jamais évadé!

Tout secrétaire général de la Banque d'Angleterre qu'il fût, Kenneth Grahame dut demeurer toute sa vie un inadapté, un poète, chez qui les opérations de bourse n'affaiblirent jamais la réalité du rêve et de l'illusion. *L'Age d'Or* est une suite de souvenirs de petits enfants anglais, cinq frères et sœurs orphelins, élevés par des oncles et tantes, bons et dévoués, mais qui ne savaient point se pencher sur ces âmes enfantines qui, d'être plus incomprises devinrent plus vagabondes. Récit autobiographique plein de scènes d'intimité d'un charme subtil; on y sent le besoin éperdu et nostalgique de recréer, proche et vivant, le seul univers dont l'auteur aime les limites. Tous les chapitres sont d'une fraicheur exquise, c'est une ondée bienfaisante pour les pauvres types que nous sommes devenus. Les cinq, six, huit ans d'âge de ces petits Anglais, amoureux de l'herbe, des beaux cochons roses, des livres d'aventures et des rêves fous bousculent nos cinquantaines et les entraînent vers le paradis retrouvé. Sensation si bienfaisante, si totale qu'elle fait mesurer l'inutilité de ce qui a remplacé en nous le divin privilège de l'enfance : celui de pouvoir se créer un monde à soi, où l'on est seul avec ce que l'on aime.

Pendant trois heures, Kenneth Grahame m'a permis d'oublier que la misère, la sottise, la vanité, la cruauté régnaient en maîtresses sur l'univers des hommes. Ma fin d'année en sera sans doute éclaircie et je saurai mieux apprécier la joie pure des enfants en ce temps de Noël qui est le leur, après avoir ainsi repris avec eux un intime et délicieux contact.

***L'Age d'Or* est une œuvre belle et bonne qui apporte de la poésie aux âmes. Les enfants n'en ont point besoin, puisqu'elle les comble encore, mais croyez-moi, c'est pour les adultes le plus opportun des cadeaux; il les reposera en les consolant de la médiocrité de leurs semblables.**

LA PIE BORGNE


d'apres "Léon Dupin"
creation Joseph Charles
CIGARETTES
CELTIQUE
CAISSE AUTONOME
D'AMORTISSEMENT
GROS MODULE

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

ROMAN

Vie des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-16........................ 12 »
Civilisation, 1914-1917. (Prix Goncourt, 1918.) Vol. in-16... 15 »
Confession de Minuit. Vol. in-16........................ 15 »
Les Hommes abandonnés. Vol. in-16........................ 15 »
Deux Hommes. Vol. in-16........................ 15 »
Le Prince Jaffar. Vol. in-16........................ 15 »
La Pierre d'Horeb. Vol. in-16........................ 15 »
Journal de Salavin. Vol. in-16........................ 15 »
La Nuit d'Orage. Vol. in-16........................ 15 »
Les Sept dernières Plaies. Vol. in-16........................ 15 »
Le Club des Lyonnais. Vol. in-16........................ 12 »
Le Notaire du Havre. Vol. in-16........................ 12 »
Le Jardin des Bêtes sauvages. Vol. in-16........................ 15 »
Vue de la Terre promise. Vol. in-16........................ 15 »
La Nuit de la Saint-Jean. Vol. in-16........................ 15 »

LITTÉRATURE

Paul Claudel, suivi de Propos critiques. Vol. in-16........ 15 »
Les Poètes et la Poésie. Vol. in-16........................ 15 »
Les Plaisirs et les Jeux, Mémoires du CUIP et du TIOUP. Vol. in-16..... 15 »
Lettres au Patagon. Vol. in-16........................ 12 »
Le Voyage de Moscou. Vol. in-16........................ 15 »
Scène de la Vie future. Vol. in-16........................ 12 »
Géographie cordiale de l'Europe. Vol. in-16........................ 15 »
Querelles de Famille. Vol. in-16........................ 12 »
Remarques sur les Mémoires Imaginaires. Vol. in-16... 5 »
Fables de mon Jardin. Vol. in-16........................ 12 »

PHILOSOPHIE

La Possession du Monde. Vol. in-16........................ 15 »
Entretiens dans le tumulte, Chronique contemporaine, 1918-1919. Vol. in-16........................ 15 »

POÉSIE

Élégies Vol. in-16........................ 9 »

THÉATRE

Le Combat, Pièce en 5 actes. Vol. in-16........................ 12 »
La Journée des Aveux, Comédie en 3 actes. suivie de
Quand vous voudrez Comédie en un acte. Vol. in-16........ 12 »
La Lumière, Pièce en 4 actes. Vol. in-18........................ 7 50

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

L'assemblée, présidée par M. Paul Boyer, a approuvé à l'unanimité le rapport de l'exercice 1935.

Le bilan a été établi avec toute la prudence habituelle, les créances reconnues douteuses, les dépenses d'aménagement du siège et des agences et les installations de coffres-forts ont été amorties.

Le portefeuille et les participations qui figurent pour un montant très modéré ne présentent aucun aléa. La trésorerie a été maintenue à tout moment parfaitement liquide. L'Etablissement a racheté 239 parts de fondateur pour 35.423 francs prélevés sur les bénéfices de l'exercice et la réserve spéciale constituée à cet effet a été portée de ce fait à 5.685.122 francs, coût de 44.412 parts rachetées.

Après déduction de tous frais généraux, prélèvements, amortissements et provisions, le compte de profits et pertes fait ressortir un bénéfice de 44.213.300 francs. Comme il avait été annoncé, le dividende a été fixé à 50 francs par action. Un acompte de 20 francs ayant été payé le 31 janvier dernier, le solde de 30 francs brut sera mis en paiement le 31 juillet.

A la même date sera distribuée une somme de 10 fr. 45 à chaque part de fondateur.

L'assemblée a réélu M. Paul Boyer en qualité d'administrateur et MM. Eustache et Marbeau comme commissaires aux comptes.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

Société Anonyme — Capital : **625** Millions de Francs
Reg. Com. : Seine N° 64.462

Assemblée générale annuelle du 7 avril 1936.

L'assemblée générale s'est tenue le 7 avril sous la présidence de M. J. Simon.

Le rapport du Conseil fait remarquer que l'amélioration sensible qui s'est produite, pendant l'année 1935, sur les marchés mondiaux de matières premières et de produits agricoles, a favorisé les pays dont la situation s'était assainie au cours des années précédentes et dont l'exportation, constituée surtout de produits bruts, a pu directement bénéficier de la hausse des prix internationaux.

L'activité financière de la Société a été principalement consacrée au placement des Emprunts d'Etat, des Colonies et des Chemins de fer.

Les bénéfices de l'exercice 1935 s'élèvent à 60.575.620,74 francs. Le dividende a été maintenu à 45 francs par action non libérée et à 57,50 par action libérée. Un acompte ayant été distribué le 8 novembre dernier, le solde du dividende sera mis en paiement à partir du 7 mai prochain.

Au cours de l'exercice M. de Moüy a été nommé vice-président. Pour le remplacer dans ses fonctions de directeur général, le conseil a fait appel à M. Ardant qui avait été associé à M. de Moüy, dès 1932, comme directeur général adjoint.

L'assemblée a ratifié, la désignation comme membres du Conseil de MM. de Moüy et Borduge et renouvelé les mandats expirés de MM. Bouillat, Nicou et Poirier.

L'assemblée a également ratifié la désignation comme censeurs de M. G. Payelle, en remplacement de M. Borduge nommé administrateur, et de M. A. Lambert-Ribot, en remplacement de M. Bartholomé, décédé.

L'assemblée a désigné comme commissaires aux comptes pour l'exercice 1936 MM. J. Tétrel et R. Grangier de la Marinière.